

MA VIE

AU NOM DE TOUS LES MIENS



Renato Rossi

Tout ce que tu fais pour quelqu'un d'autre, tu le fais pour toi-même.

© 2026 Renato Rossi
Tous droits réservés

Ceci est un récit personnel fondé sur des souvenirs. Les événements sont racontés tels que l'auteur les a vécus et a pu les reconstituer par la suite.

Photographies, sauf mention contraire : archives familiales de Renato Rossi.

Les informations pratiques sur le trouble bipolaire et l'aide en situation de crise sont générales et ne remplacent ni un diagnostic, ni un traitement, ni un avis médical personnel.

Édition : version imprimée A5, 12 points.

DÉDICACE

AU NOM DE TOUS LES MIENS

À mes parents, qui ont eu le courage de quitter leur pays natal et de bâtir un nouvel avenir pour leur famille.

À Dorina, Michael, Chiara, Laura, Helena et Andreas. À mes frères, à ma petite sœur Lidiola et à tous les êtres chers qui ont donné un sens à ma vie.

SURTOUT POUR MARCO

Mon fils, mon associé et mon ami.



Marco, tu n'es pas simplement un chapitre de ce livre. Tu en es le battement de cœur silencieux. En écrivant ces pages, j'ai de nouveau entendu ta voix, revu ton sourire et senti ta main sur mon épaule. J'écris pour préserver ce que le temps ne doit pas emporter : ton courage, tes rêves, ta chaleur et l'amour que tu as laissé en nous. Tant que nous prononcerons ton nom, tant que Chiara et Laura sauront qui était leur père et tant que quelqu'un lira ces pages, tu resteras près de nous. Non seulement dans nos souvenirs, mais dans tout ce que tu as changé en nous.

Avant-propos

Pourquoi j'ai écrit mon histoire

Aucune vie humaine ne peut être entièrement contenue dans un seul livre. Pourtant, je ressentais de plus en plus fortement le besoin de préserver quelque chose du chemin que j'ai parcouru : mes racines à Loreto Aprutino, le courage de mes parents, mon enfance dans la cité De Lindeman, la vie que j'ai bâtie avec Dorina, mes fils Marco et Michael, mes petits-enfants et les personnes qui se sont tenues à mes côtés dans les moments décisifs.

La première idée de ce livre n'est pas née à une table d'écriture. Elle est née en janvier 2022, pendant la pandémie de coronavirus, lorsque j'ai été victime d'un infarctus. Aux urgences, on a également constaté que j'étais atteint du COVID. J'ai été complètement isolé dans un service séparé. Comme une intervention immédiate n'était pas possible, je suis resté là entre la vie et la mort. Je respirais à peine, j'étais extrêmement faible, je pouvais à peine bouger et j'avais constamment des vertiges.

Ce n'est qu'une semaine plus tard que deux premiers stents ont été posés. Trois mois plus tard, deux autres ont suivi. Ma rééducation a été longue. Durant cette

période de vulnérabilité, j'ai compris plus clairement que jamais à quel point une vie peut changer soudainement et combien de choses restent inexprimées lorsqu'une personne disparaît de manière inattendue.

Michael m'avait demandé à plusieurs reprises : « Papa, comment devons-nous continuer lorsque tu ne seras plus là ? En réalité, nous savons si peu de choses sur toi. Quelles sont tes toutes dernières volontés ? » Ces questions ont continué à résonner en moi. Elles n'étaient pas faciles à entendre, mais elles venaient de l'amour et de l'inquiétude. J'ai compris que mes enfants ne connaissaient que partiellement de nombreux événements de ma vie et que certaines histoires risquaient de disparaître si je ne les racontais pas moi-même.

J'ai donc commencé, jour après jour, à mettre par écrit de courts souvenirs. Au début, je ne pensais pas à un véritable livre. J'ai tout rassemblé sur une clé USB et indiqué un endroit précis où ma famille pourrait la retrouver lorsque je ne serais plus là. Cette clé USB a été ma première manière de laisser quelque chose derrière moi : non pas des biens, mais des mots ; non pas une histoire complète, mais les expériences et les sentiments que je ne voulais pas voir disparaître.

Peu à peu, ces récits séparés sont devenus Ma Vie - Au nom de tous les miens. Certains souvenirs sont grands parce qu'ils ont changé une vie. D'autres semblent modestes : une main posée sur une épaule, une conversation à table, un regard entre un père et son fils. Ce sont souvent précisément ces instants qui en disent le plus. Ma vie professionnelle ne trouve donc sa place que lorsqu'elle révèle quelque chose de l'homme derrière l'entreprise : ma curiosité, mes rêves, mes erreurs, ma persévérance et les personnes qui m'ont aidé à recommencer.

Marco est au cœur de cette histoire. Il était bien davantage que la manière dont sa vie s'est achevée le 27 août 2009. Il était mon fils, le frère de Michael, un père, un ami, un collègue, un associé et un rêveur. Je veux montrer qui il était réellement et, en même temps, parler avec sincérité du trouble bipolaire et de la dépression contre lesquels il luttait. Non pour le réduire à sa maladie, mais pour montrer à quel point une profonde souffrance psychique peut se cacher derrière un sourire.

Ce livre n'est pas un acte d'accusation et ne montre personne du doigt. C'est mon souvenir, raconté avec les connaissances et les sentiments qui sont les miens aujourd'hui. Je ne me présente pas comme un héros. Le

véritable Renato est curieux et plein de projets, mais aussi têtu, parfois trop confiant et pas toujours disposé à reconnaître ses limites à temps. Ce n'est que si ces aspects sont eux aussi visibles que cette histoire peut véritablement être la mienne.

J'espère surtout que ces pages garderont vivants les souvenirs de notre famille. Et si, en plus de cela, mon histoire apporte à quelqu'un un sentiment de reconnaissance, ouvre une conversation ou aide une personne à dire qu'elle ne va pas bien, elle aura alors atteint une destination encore plus profonde. Car tout ce que tu fais pour quelqu'un d'autre, tu le fais finalement aussi pour toi-même.

Table des matières

Le chemin à travers ce livre

PARTIE 1 · MES RACINES

1. Où mon histoire commence vraiment	11
2. Le courage de tout laisser derrière soi	16
3. La longue période dont je ne me souviens pas	22
4. La cité où j'ai appris à vivre ensemble	25
5. Mon premier retour en Italie	32
6. Mon père et le monde de la mine	35
7. Lidiola, la petite sœur qui est restée	44
8. Ma mère, le silence où demeurerait l'amour	48
9. Quand j'ai dû quitter mon premier foyer	53
10. Mes frères - mêmes racines, chacun sa voie	60

PARTIE 2 · CONSTRUIRE UNE VIE

11. Le jeune Renato choisit son propre chemin	64
12. Mon premier amour	69
13. Mes mains et mon premier vrai travail	73
14. Chez FAEMA, j'ai découvert l'âme de l'espresso	77
15. Voir le café avec d'autres yeux	78
16. Dorina et la maison qui est devenue un foyer	80
17. La première fois que je suis devenu père	88
18. Avec Michael, notre famille était au complet	95
19. DOROMA - Lorsqu'un rêve reçut un nom	102
20. Italia In et mon premier voyage à Sassuolo	103
21. 1981 - l'année où nous avons perdu notre maison	113
22. Medardo Maseroli, l'homme qui a cru en moi	116
23. Pastorelli et les plus belles années de mon travail	123

24. La question de savoir si l'on pouvait faire mieux	132
25. La Pyramide de Verre	138
26. Cristina - La force tranquille de notre rêve	145

PARTIE 3 · MARCO - MON FILS, MON AMI

27. Mon fils, mon associé, mon ami	154
28. Une rencontre inattendue en chemin	161
29. Une mission plus grande que nos propres rêves	166
30. Marco contre Marco - derrière le sourire	172
31. Aux côtés d'une personne bipolaire	179
32. Les derniers mois d'un combattant	183
33. 27 août 2009 - lorsque le temps s'est arrêté	187
34. Ce que Marco m'a laissé	194
35. Kevin Umé - Le rêve qui a continué à vivre	199

PARTIE 4 · CE QUI RESTE

36. Michael a choisi son propre chemin	206
37. Chiara, Laura, Helena et Andreas	212
38. Réconciliation et gratitude pour ce qui demeure	218
39. Les personnes qui ont ramené la couleur	224
40. Retour à mes racines	230
41. Les années récentes et le début de ce livre	240
42. Le long chemin vers le pardon	248
43. Ce que la vie m'a réellement appris	253
44. L'héritage qu'aucun notaire ne peut partager	256
Postface · À tous les miens	263

PARTIE 1

MES RACINES

L'Italie, De Lindeman et les personnes qui m'ont appris
ce que signifie la dignité

CHAPITRE 1**Où mon histoire commence vraiment**

Lorsque les gens me demandent où ma vie a commencé, ils s'attendent généralement à une réponse simple. « Je suis né le 5 juin 1948 à Loreto Aprutino, un petit village de la région italienne des Abruzzes. » C'est vrai. Mais, pour moi, mon histoire ne commence pas là. Je crois que la vie d'un être humain ne commence pas le jour de sa naissance. Elle commence avec ceux qui l'ont précédé. Avec leurs rêves. Leurs combats. Leurs sacrifices. Leur amour. Bien avant que je vienne au monde, mon père, Antonio Rossi, avait déjà pris l'une des décisions les plus difficiles de sa vie. Comme des milliers d'autres jeunes Italiens, il a quitté sa région natale pour aller travailler dans les mines de charbon belges. Il n'est pas parti en quête d'aventure. Il est parti pour construire un avenir meilleur pour sa famille. Il a laissé ma mère, Guglielmina Di Pasquale, et ses enfants à Loreto Aprutino, en leur promettant que cette séparation ne serait que temporaire.

Ma mère est restée là-bas. Dans une maison modeste. Avec presque rien. Mais avec un courage dont je ne mesurerais véritablement l'ampleur que bien des années plus tard. La vie était difficile. Il fallait aller

chercher l'eau et la rapporter à la maison. Le pain était précieux. Chaque journée exigeait de nouveaux sacrifices. Et pourtant, elle a continué à croire que le sacrifice de mon père serait un jour récompensé. Mais la vie n'épargne personne. Avant même ma naissance, notre famille a été frappée par une tragédie dont elle ne se remettrait jamais tout à fait. Ma petite sœur Lidiola a perdu la vie dans un accident tragique. Je n'ai jamais eu la chance de la connaître. Et pourtant, elle a toujours fait partie de notre famille. On parlait rarement d'elle. Peut-être parce que la douleur était tout simplement trop grande. Mais certaines absences demeurent aussi présentes que les êtres qui sont encore à nos côtés.



Ma grand-mère Elvira et mon grand-père Arturo, les parents de ma mère.

C'est peut-être aussi pour cette raison que, plus tard dans ma vie, j'ai si souvent réfléchi aux souvenirs. À la famille. Et aux êtres que nous perdons sans jamais vraiment les laisser partir. Le 5 juin 1948, à une heure et demie du matin, je suis venu au monde. Mon père n'était pas là. Il travaillait à des centaines de kilomètres, au fond des mines de charbon belges. Je me suis souvent demandé ce qu'il avait ressenti lorsqu'il avait appris qu'un nouveau fils était né. De la joie ? De la fierté ? Ou peut-être aussi de la tristesse, parce qu'il ne pouvait pas serrer sa famille dans ses bras au

moment où elle avait le plus besoin de lui. Quelques mois plus tard, mes parents ont pris une nouvelle décision courageuse. Je partirais, moi aussi, pour la Belgique. Je n'étais encore qu'un bébé lorsque ma mère a entrepris ce long voyage. Un voyage de plusieurs jours.

Un voyage rempli d'incertitude. En chemin, nous avons fait halte à Milan, où nous avons dû rester plusieurs jours en quarantaine. Ce n'est qu'après cela que nous avons été autorisés à poursuivre notre route vers la Belgique. Le 22 octobre 1948, nous sommes enfin arrivés dans ce qui allait devenir notre nouveau foyer : la cité minière De Lindeman, à Heusden-Zolder. À cet âge, je ne pouvais évidemment pas imaginer que ce pays deviendrait le mien. Que j'y grandirais. Que j'y rencontrerais mon épouse. Que mes enfants y naîtraient. Que j'y poursuivrais mes plus grands rêves. Que j'y connaîtrais ma douleur la plus profonde. Et que c'est finalement là que je découvrirais ce qui compte réellement dans la vie. Aujourd'hui, lorsque je regarde en arrière, je comprends que mon histoire n'a pas commencé avec mon premier souffle. Elle a commencé avec les sacrifices de mes parents. Avec le courage de mon père.

Avec l'amour de ma mère. Et avec le souvenir d'une petite sœur que je n'ai jamais eu la chance de connaître, mais qui restera pour toujours l'une des nôtres. C'est peut-être aussi l'une des raisons pour lesquelles j'ai écrit ce livre. Non pas pour placer ma propre vie au centre du récit. Mais pour faire en sorte que ceux qui m'ont précédé ne soient jamais oubliés. Car, en fin de compte, nous sommes tous la suite d'histoires qui ont commencé bien avant nous. Et sans ces histoires, la mienne n'aurait jamais existé.

CHAPITRE 2**Le courage de tout laisser derrière soi**

Je n'avais pas encore cinq mois lorsque mes parents prirent une décision qui allait déterminer le cours de toute ma vie. Ils quittèrent leur patrie. Non pas parce qu'ils n'aimaient plus l'Italie. Bien au contraire. L'Italie resterait toujours leur pays. Mais l'amour, à lui seul, ne remplit pas une table vide. Après la Seconde Guerre mondiale, des milliers de familles italiennes vivaient dans des conditions modestes. Le travail était rare et l'avenir incertain. Les pères se trouvaient devant un choix presque impossible : rester auprès de leur famille ou partir vers un pays inconnu, dans l'espoir de pouvoir un jour offrir une vie meilleure à leurs enfants. Mon père avait déjà fait ce choix. Il travaillait désormais profondément sous terre, dans les mines de charbon du Limbourg belge. Chaque jour, il descendait dans l'obscurité des entrailles de la terre. Pas pour lui-même. Mais pour nous. Lorsque je suis né, il n'a pas pu me prendre dans ses bras.

Il ne me connaissait qu'à travers les lettres que ma mère lui écrivait et les photographies qui mettaient parfois des semaines à parvenir en Belgique. Alors que je n'étais encore qu'un bébé, ma mère décida que le

moment était venu de réunir notre famille. Avec très peu de bagages, mais un courage immense, elle entreprit le long voyage vers la Belgique. Aujourd'hui, nous prenons l'avion et atteignons l'autre bout de l'Europe en quelques heures. En 1948, il en allait tout autrement. Chaque kilomètre représentait un nouvel adieu. Chaque étape du voyage nous éloignait davantage des collines familières des Abruzzes. Ma mère ne quittait pas simplement sa patrie. Elle laissait derrière elle sa famille. Ses souvenirs. Son enfance. Tout ce qui lui avait donné le sentiment d'avoir quelque part un chez-soi. Bien sûr, je ne me souviens de rien de ce voyage.

J'étais beaucoup trop jeune. Mais, tout au long de ma vie, j'ai souvent essayé d'imaginer ce qui avait pu se passer dans son cœur. Avait-elle peur ? Avait-elle pleuré en chemin ? Se demandait-elle si elle reverrait un jour Loreto Aprutino ? Je ne le saurai jamais. Mais maintenant que j'ai derrière moi une longue vie, je comprends combien ce voyage a dû lui demander de courage. En chemin, nous avons dû séjourner quelques jours à Milan. Comme tant d'autres immigrants, nous y avons été placés en quarantaine avant de pouvoir poursuivre notre route. Pour ma mère, ce fut sans doute l'un des moments les plus difficiles du voyage.

Une jeune femme. Seule en chemin avec un bébé. Loin de chez elle. En route vers un pays dont elle ne parlait pas la langue. Et pourtant, elle continua. Non pas parce qu'elle savait ce qui l'attendait.

Mais parce qu'elle croyait en l'avenir. Le 22 octobre 1948, nous arrivâmes enfin en Belgique. Notre nouveau foyer fut la cité minière Lindeman, à Heusden-Zolder. Pour mes parents, tout était étranger. La langue. Le climat. Les coutumes. Les gens. Et surtout, le mal du pays. Car, quelle que fût leur reconnaissance envers la Belgique pour le travail et les possibilités qu'elle leur offrait, une partie de leur cœur demeura à jamais en Italie. J'ai grandi entre deux mondes. À la maison, nous parlions italien. Dehors, tout le monde parlait néerlandais. Entre les murs de notre maison, les traditions des Abruzzes continuaient de vivre. Dehors, ma vie belge prenait lentement forme. Enfant, tout cela me semblait parfaitement normal. Ce n'est que bien des années plus tard que j'ai compris à quel point ce monde était particulier. Dans notre cité minière vivaient des familles venues de différentes régions d'Italie, aux côtés de Belges et de personnes originaires d'autres pays. Nous possédions peu. Mais nous partagions presque tout.



Ma mère, mes frères Remo et Mario et moi-même bébé, peu avant notre départ pour la Belgique en octobre 1948.

Les portes des voisins restaient souvent ouvertes. Les enfants jouaient ensemble dans la rue. Les mères s'entraidaient. Les pères se comprenaient sans avoir besoin de beaucoup de mots. Tous avaient consenti au même sacrifice. Aujourd'hui, lorsque je repense à ces années, je comprends que ma plus grande richesse n'a jamais été l'argent. Ma plus grande richesse, c'étaient les êtres humains. La chaleur humaine. La solidarité. La simplicité. C'est peut-être là que, sans même m'en rendre compte, j'ai appris la leçon qui allait m'accompagner toute ma vie. Un être humain ne

devient pas grand par ce qu'il possède. Il devient grand par ce qu'il donne aux autres. C'est sans doute l'héritage le plus important que mes parents m'aient laissé. Non par leurs paroles. Mais par leur exemple. Sans leur courage de tout laisser derrière eux, mon histoire n'aurait jamais pu être écrite.

Et chaque fois que, plus tard dans ma vie, je me suis trouvé devant une décision difficile, je suis revenu - souvent sans en avoir conscience - à l'image de ce jeune père et de cette jeune mère qui, en 1948, avaient eu le courage de partir vers un avenir inconnu. Peut-être que le véritable courage ne consiste pas à ne pas connaître la peur. Peut-être consiste-t-il simplement à décider d'avancer malgré elle.

Le 22 octobre 1948, nous sommes arrivés à De Lindeman. J'avais quatre mois et, naturellement, je ne garde aucun souvenir personnel de ce jour ; ce que j'en sais vient des récits racontés plus tard autour de notre table. Un détail m'est toujours resté en mémoire : pendant près de trois mois, ma mère a laissé ses valises pratiquement intactes. Elle ne savait pas encore si la Belgique pourrait réellement devenir un foyer. Ces valises n'étaient pas de simples bagages. Elles étaient sa possibilité silencieuse de retourner à Loreto

Aprutino, vers la langue et les personnes qu'elle connaissait.

Ce n'est que lorsqu'elle a finalement défait les valises que le départ a lentement commencé à devenir une vie. Aujourd'hui, ce petit geste m'en dit plus sur l'émigration que de grands discours. Mes parents ne sont pas venus en Belgique parce qu'ils voulaient oublier leur pays. Ils sont venus parce qu'ils voulaient offrir des possibilités à leurs enfants. Leur nostalgie a voyagé avec eux, mais leur détermination aussi. C'est de ces deux sentiments - le désir de ce qui était resté derrière eux et le souci de ce qui devait encore venir - qu'est née toute ma vie.

CHAPITRE 3**La longue période dont je ne me souviens pas**

Toutes les périodes importantes d'une vie ne restent pas gravées dans la mémoire. Certains événements ne nous sont connus que par ce que d'autres nous ont raconté plus tard. Il en va ainsi de l'un des premiers chapitres difficiles de ma vie. J'étais encore tout petit lorsque j'ai commencé à souffrir de graves problèmes respiratoires. Ma santé était si fragile que je fus admis dans un hôpital de Louvain pour y suivre un long traitement. D'après ce que l'on m'a raconté plus tard au sein de la famille, cette hospitalisation dura environ un an et demi. Avec le temps, les dates précises se sont perdues. Je ne garde moi-même aucune image nette de cette période. Aucune chambre. Aucune infirmière. Aucun lit. Aucune voix dont je puisse encore me souvenir. J'étais tout simplement trop jeune. Mais l'absence de souvenirs ne rend pas cette période moins réelle. Mes parents venaient à peine d'être réunis en Belgique avec leur famille. Ils avaient quitté leur patrie pour construire ensemble une nouvelle vie.

Et cette nouvelle vie venait à peine de commencer qu'ils durent confier leur petit garçon aux soins d'un hôpital. Lorsque j'essaie aujourd'hui d'imaginer ce que cela a représenté pour eux, je mesure une fois de plus

tout ce qu'ils ont enduré en silence. Mon père travaillait profondément sous terre. Ma mère essayait de maintenir sa famille unie dans un pays dont elle connaissait encore à peine la langue. Et quelque part à Louvain se trouvait leur petit enfant, loin de la chaleur familière du foyer. Je ne veux pas leur attribuer des sentiments qu'ils ne m'ont jamais décrits eux-mêmes. Mais chaque parent sait combien on se sent impuissant lorsqu'un enfant est malade. On voudrait prendre sa douleur. On donnerait tout pour avoir la certitude qu'il guérira. Et pourtant, il arrive que l'on ne puisse rien faire d'autre qu'attendre. Espérer. Et faire confiance à ceux qui prennent soin de son enfant.

J'ai finalement retrouvé ma famille. Ma santé s'était suffisamment améliorée pour que je puisse poursuivre mon enfance dans ma cité De Lindeman. C'est là que commence la partie de ma vie dont je conserve moi-même des souvenirs. Les rues. Les autres enfants. L'église. Les odeurs venues des cuisines. Les mineurs qui rentraient chez eux. Il peut sembler étrange qu'une absence d'un an et demi ait laissé si peu d'images. Mais un être humain n'est pas seulement fait de ce dont il se souvient. Les histoires que les autres nous racontent à notre sujet deviennent elles aussi une part de ce que nous sommes. Cette longue hospitalisation appartient à

ma vie, même si je ne peux pas la revoir devant mes yeux. Elle me rappelle combien un commencement peut être fragile. Et combien d'amour et de soins sont parfois nécessaires avant qu'un enfant soit assez fort pour commencer à créer ses propres souvenirs.

CHAPITRE 4**La cité où j'ai appris à vivre ensemble**

Mes tout premiers souvenirs me ramènent à la cité minière Lindeman, à Heusden-Zolder. Lorsque je ferme les yeux aujourd'hui, je ne vois ni rues ni maisons. Je vois des gens. J'entends les rires des enfants. Je sens l'odeur du pain fraîchement cuit. J'entends des mères s'appeler d'une porte à l'autre. Je vois les mineurs qui, épuisés après une longue journée au plus profond de la terre, rentrent lentement chez eux. Pour nous, les enfants, la cité minière représentait le monde entier. Nous n'avions pas d'ordinateurs. Pas de téléphones portables. Pas d'Internet. Notre plus grande richesse, c'était la rue. Nous jouions dehors pendant des heures. Un seul ballon suffisait à nous rendre heureux tout un après-midi. Tout le monde connaissait tout le monde. Lorsqu'un enfant avait fait une bêtise, sa mère le savait souvent avant même qu'il n'atteigne la porte de la maison. À l'époque, cela nous ennuyait parfois. Aujourd'hui, je comprends toute la sécurité que cela nous apportait.

Nous ne grandissions pas seulement au sein de notre propre famille. Nous grandissions comme les membres d'une véritable communauté. Mon père travaillait à la

mine de charbon. Comme des milliers d'autres pères italiens, il se levait chaque matin avant l'aube pour descendre dans un monde où la lumière du soleil n'existait pas. Enfant, je n'y prêtais guère attention. Pour moi, c'était simplement le travail de mon père. Ce n'est que beaucoup plus tard que j'ai réellement compris les dangers auxquels il s'exposait chaque jour. Il en parlait rarement. Comme tant d'hommes de sa génération, il portait ses inquiétudes en silence. Ma mère était le cœur de notre famille. Malgré nos moyens modestes, elle veillait à ce que nous n'ayons jamais le sentiment de manquer de quelque chose. Elle m'a appris que la dignité n'a rien à voir avec la richesse. On peut posséder très peu et pourtant donner tellement. Je l'ai vue incarner cette vérité chaque jour de sa vie.

Dans notre rue vivaient des familles venues de différentes régions d'Italie. Chacune parlait son propre dialecte. Et pourtant, nous nous comprenions. Peut-être parce que nous partagions tous le même rêve : offrir une vie meilleure à nos enfants. Je me souviens encore des odeurs du dimanche matin. L'odeur du café. De la sauce tomate qui mijotait lentement sur le feu. Du pain frais. Aujourd'hui encore, ces odeurs signifient pour moi : la maison. Le dimanche était un jour particulier. Nous mettions nos plus beaux vêtements. Après la

messe, les familles se retrouvaient. On parlait. On riait. Parfois, on chantait même. Personne ne possédait grand-chose. Et pourtant, personne ne se sentait pauvre. Enfants, nous ne nous posions aucune question à ce sujet. Être heureux semblait aller de soi. L'un de mes plus beaux souvenirs est celui de nos sorties au cinéma. Pour quelques francs belges seulement, nous pouvions nous évader dans des histoires qui nous emmenaient bien au-delà du monde que nous connaissions.



La cité De Lindeman, mon premier foyer en Belgique.

Ensuite, nous allions souvent manger des frites. C'étaient des moments simples. Mais aujourd'hui, je comprends que le bonheur est rarement compliqué.

C'est également durant ces années que je suis devenu enfant de chœur. Je n'étais encore qu'un petit garçon, mais l'église me remplissait d'émerveillement. Pas uniquement en raison des cérémonies. Mais aussi par le silence. Les bougies. L'encens. Et le sentiment qu'il existait peut-être quelque chose de plus grand que ce que nos yeux pouvaient voir. À cet âge, je ne le comprenais pas encore. Mais peut-être une petite graine fut-elle alors semée au plus profond de moi. La graine des questions qui allaient m'accompagner toute ma vie. Qui sommes-nous ? Pourquoi sommes-nous ici ? Le hasard existe-t-il vraiment ? Ou arrive-t-il qu'un sens plus profond se cache derrière des événements que nous ne découvrons que bien des années plus tard ? À l'époque, je ne connaissais pas les réponses. Peut-être ne les connais-je toujours pas aujourd'hui.

Mais je sais une chose. Je n'ai jamais perdu ma capacité d'émerveillement. Lorsque je repense à mon enfance, je ne pense pas d'abord aux conditions modestes dans lesquelles nous vivions. Lorsque je repense à mon enfance, ce n'est pas d'abord à la pauvreté que je songe. Ni aux difficultés. Ni même aux mines de charbon. Je pense à la chaleur humaine. À la solidarité. À des gens qui prenaient réellement soin les uns des autres. C'est peut-être là la plus grande

différence entre cette époque et la nôtre. Aujourd'hui, nous possédons beaucoup plus. Mais je me demande parfois si nous nous connaissons encore vraiment comme autrefois. Notre cité minière était peut-être petite. Mais elle était assez grande pour m'enseigner quelques-unes des leçons les plus importantes de ma vie. Que le respect ne s'achète pas. Que l'amitié n'a pas de prix. Et qu'un être humain ne s'enrichit pas de ce qu'il possède, mais des personnes auxquelles il fait une place dans son cœur. Ces leçons ne m'ont jamais quitté.



Mon père Antonio avec deux de ses fils à De Lindeman.

Dans la cité, nous avons appris la valeur de l'argent sans que personne ne nous donne de leçon à ce sujet. Pour cinq francs, nous pouvions aller au cinéma ; pour trois francs, nous achetions des frites. Une soirée comme celle-là nous semblait être une richesse. Nous regardions l'écran, partagions ce que nous avions, puis rentrions chez nous par les mêmes rues. Personne ne prenait de photos de ces sorties ordinaires. Pourtant, je les revois plus nettement que bien des occasions solennelles venues plus tard.

Nos jeux n'étaient pas toujours innocents. Un jour, alors que nous chahutions, une corde s'est resserrée autour du cou de mon frère Carmine. Ce qui semblait être une plaisanterie est devenu dangereux en quelques secondes. La peur n'est venue que lorsque j'ai compris ce qui aurait pu arriver. Je ne raconte pas cela pour assombrir mon enfance, mais parce qu'une telle erreur appartient elle aussi à une vraie jeunesse : nous étions libres, parfois imprudents, et nous avons dû apprendre en faisant où s'arrêtait le jeu et où commençait la responsabilité.

J'étais curieux et entreprenant, mais certainement pas un enfant exemplaire qui savait toujours ce qui était juste. Je pouvais être têtu, aller trop loin et ne comprendre qu'après coup ce que j'avais fait. C'est

peut-être précisément là qu'est née ma tendance à ne pas détourner le regard après une erreur. La honte n'aide personne à avancer ; reconnaître honnêtement ce qui s'est passé peut en revanche marquer le début d'un changement.

CHAPITRE 5**Mon premier retour en Italie**

Durant l'été 1953, je suis retourné pour la première fois dans le pays où j'étais né. J'avais cinq ans. Jusqu'alors, presque toute ma vie consciente s'était déroulée en Belgique. Je connaissais surtout l'Italie à travers les récits de mes parents. Les noms des membres de notre famille. Les souvenirs qui reprenaient vie au fil des conversations autour de notre table. Mais cette fois, nous allions vraiment y retourner. Nous avons voyagé à bord d'un train Wasteels, comme tant de familles italiennes de Belgique qui, durant ces années-là, retournaient dans leur région d'origine. Le train était bondé. Toute la famille voyageait ensemble. Chacun avait des bagages. De la nourriture pour la route. Des boissons. Et tout ce qu'exigeait un trajet bien plus long et plus éprouvant que ceux que nous connaissons aujourd'hui. Souvent, les voyageurs devaient rester debout. Certains avaient même emporté une chaise afin de pouvoir tout de même s'asseoir un moment en chemin.

Malgré l'inconfort, une atmosphère particulière régnait dans le train. On parlait. On riait. On chantait. Et on jouait aux cartes. Dans chaque wagon, on

ressentait la même impatience. Des gens retournaient auprès de parents qu'ils n'avaient pas vus depuis longtemps. Auprès de frères et de sœurs. Dans des villages dont ils portaient encore chaque rue dans leur cœur. Pour les adultes, c'était un retour. Pour moi, c'était une découverte. Lorsque nous sommes arrivés à Loreto Aprutino, j'ai rencontré des membres de la famille qui me connaissaient par les récits et les photographies, mais qui, pour moi, étaient encore presque des inconnus. Tante Ida. Primo. Et la famille de ma mère, liée à la ferme où son ancienne vie demeurait encore tangible. Pour la première fois, je découvrais le monde dont mes parents étaient issus. L'endroit où ils avaient vécu enfants. Où ils avaient travaillé. Où ils avaient fait leurs premiers rêves. Enfant, je n'en comprenais pas encore pleinement la signification.

Je savais seulement que les gens étaient heureux de nous voir. Que des noms si souvent entendus à la maison avaient soudain un visage. Et que l'Italie me semblait à la fois familière et nouvelle. C'était mon pays natal. Mais la Belgique était le pays de mes premiers souvenirs. Peut-être ai-je commencé, durant ce voyage, à comprendre pour la première fois - sans pouvoir le nommer - qu'un être humain peut se sentir

lié à plus d'un lieu. Je n'avais pas à choisir entre l'Italie et la Belgique. Les deux pays allaient devenir une part de moi. L'Italie m'a donné mes origines. La Belgique m'a donné ma vie. Ce premier retour à Loreto Aprutino fut donc bien plus qu'une visite familiale. Ce fut ma première rencontre avec mes propres racines. Des racines que je n'avais pas plantées moi-même. Mais qui allaient me nourrir tout au long de ma vie.

CHAPITRE 6**Mon père et le monde de la mine**

Lorsque les gens me demandent de qui j'ai le plus appris dans ma vie, beaucoup s'attendent à ce que je cite des entrepreneurs, des inventeurs ou des personnes qui ont influencé mon parcours professionnel. Mais la vérité est bien plus simple. Mes plus grands maîtres furent mon père et ma mère. Ni l'un ni l'autre n'a jamais écrit de livre. Ni l'un ni l'autre n'a jamais reçu de distinction importante. C'étaient des gens simples. Et pourtant, ils m'ont appris tout ce qui compte vraiment. Mon père, Antonio Rossi, était un homme de peu de mots. Il appartenait à une génération d'hommes qui exprimaient rarement leurs sentiments par la parole. Il se levait tôt. Il partait travailler. Il rentrait épuisé. Et le lendemain matin, tout recommençait. Enfant, cela me semblait être la chose la plus normale au monde. Ce n'est que bien des années plus tard que j'ai compris que, chaque jour, il mettait de nouveau sa santé en danger.

Au plus profond de la terre. Dans l'obscurité. Loin de la lumière du jour. Non pas parce qu'il aimait ce travail. Mais parce qu'il estimait que sa famille méritait une vie meilleure que celle qu'il avait lui-même

connue. Mon père avait un rêve. Pas pour lui. Pour ses enfants. Il disait souvent qu'aucun de ses fils ne devrait jamais travailler dans les mines de charbon. Ce fut sa plus grande victoire. Non pas ce qu'il gagnait. Mais ce qu'il espérait nous épargner. Ma mère, Guglielmina, était très différente. Là où mon père cachait souvent ses sentiments, ma mère manifestait son amour dans tout ce qu'elle faisait. Dans les repas qu'elle nous préparait. Dans le soin avec lequel elle entretenait nos vêtements. Dans la façon dont elle nous consolait lorsque nous avions du chagrin. Elle se plaignait rarement. Et pourtant, elle avait mille raisons de le faire.

Elle avait quitté sa patrie. Laisse sa famille derrière elle. Perdu une fille. Et malgré tout, jour après jour, elle continua à prendre soin de ceux qu'elle aimait. Ce n'est qu'une fois devenu adulte que j'ai commencé à comprendre réellement la force que cela avait dû exiger. Mes parents ne m'ont jamais appris comment devenir riche. Ils m'ont appris à traverser la vie avec honnêteté et dignité. Ils ne m'ont jamais dit que je devais devenir quelqu'un d'important. Ils m'ont appris que chaque être humain mérite le respect. Riche ou pauvre. Connu ou inconnu. Hautement instruit ou sachant à peine lire et écrire. Plus tard, lorsque j'ai eu

l'occasion de m'asseoir à la même table que des dirigeants, des industriels et des entrepreneurs prospères, je n'ai jamais eu le sentiment qu'ils valaient davantage que le simple mineur qu'avait été mon père.

C'est une valeur que j'ai reçue chez moi. C'est probablement aussi pour cela que je me suis toujours senti à l'aise, où que je me trouve. Dans un café de quartier. Dans une usine. Dans le bureau d'un chef d'entreprise. Ou autour d'une table avec des personnes que je venais de rencontrer. J'ai toujours essayé de voir d'abord l'être humain. Et seulement ensuite son métier ou sa position. Aujourd'hui, je me demande parfois quelle part de mes parents vit encore en moi. Je crois qu'elle est bien plus grande que je ne le pensais autrefois. Chaque fois que j'essaie d'aider quelqu'un. Chaque fois que je témoigne du respect à une personne qui possède peu. Chaque fois que je choisis d'écouter plutôt que de parler moi-même, je reconnais quelque chose de mon père. Quelque chose de ma mère. Ils ne vivent pas uniquement sur de vieilles photographies. Ils vivent dans tout ce qu'ils m'ont transmis.

Et c'est peut-être là le plus grand héritage que des parents puissent laisser à leurs enfants. Pas de l'argent. Pas des biens. Mais des valeurs. Des valeurs qui se transmettent d'une génération à l'autre. S'il ne devait

rester pour toujours qu'une seule pensée de mon enfance, ce serait celle-ci : mon père m'a appris à travailler. Ma mère m'a appris à vivre. Ce n'est que beaucoup plus tard que j'ai compris que, sans eux deux, je ne serais jamais devenu l'homme que je suis aujourd'hui.

Lorsque les gens repensent à leur enfance, ils se souviennent souvent des grands événements. Un anniversaire. Un voyage. Une fête. Pour moi, c'est différent. Les souvenirs qui me sont restés le plus profondément sont ceux des jours ordinaires. Des jours où rien de particulier ne se produisait. Et c'est peut-être précisément pour cela qu'ils sont devenus si précieux. Je revois encore ma mère se lever très tôt le matin. Dehors, il fait encore nuit. Dans la maison, tout est silencieux. Seul le bruit léger de ses pas rompt le calme. Le café commence déjà à frémir avant que quiconque soit réveillé. Son merveilleux parfum se répand lentement dans toute la maison. Aujourd'hui encore, l'odeur du café fraîchement préparé suffit à me ramener en un instant plus de soixante-dix ans en arrière. Mon père se prépare à partir pour la mine de charbon. Ses vêtements de travail sont déjà prêts.



Mon père Antonio avec son vélo dans les environs de la cité De Lindeman.

Il parle peu. Ce n'est pas nécessaire. Tout le monde sait combien sa journée sera pénible. Ma mère le regarde un instant. Pas de longues paroles. Pas d'adieux dramatiques. Seulement un regard. Un regard dans lequel tout a déjà été dit. « Sois prudent. » Peut-être ces mots n'ont-ils jamais été réellement prononcés. Mais ils étaient toujours là. Chaque matin. Lorsque la porte d'entrée se referme derrière mon père, le silence revient dans la maison. Pour ma mère, cependant, la journée ne fait que commencer. Il faut nettoyer la maison. Faire la lessive. Aller chercher les provisions.

Préparer le repas. S'occuper des enfants. À cette époque, une mère n'avait pas de jours de congé. Pas d'horaires fixes. Pas de vacances. Sa famille était l'œuvre de toute sa vie. Nous, les enfants, sortions dès que nous le pouvions. La rue était notre terrain de jeu. Nous inventions nos propres aventures. Un vieux ballon devenait la finale de la Coupe du monde.

Un morceau de craie transformait le trottoir en un immense plateau de jeu. Une caisse en bois devenait un château médiéval. Il nous fallait si peu pour être heureux. Lorsque le soleil était haut dans le ciel, quelque part une mère rappelait ses enfants à la maison. Quelques instants plus tard, la voix d'une autre mère retentissait. Leurs appels résonnaient dans tout le quartier. Personne ne trouvait étrange qu'une voisine réprimande un enfant qui n'était même pas le sien. Nous étions tous un peu responsables les uns des autres. Cela nous paraissait parfaitement naturel. Ce n'est qu'aujourd'hui que je mesure combien cette manière de vivre ensemble était exceptionnelle. À l'approche du soir, tout le monde attendait le même moment. Le retour des pères. Certains portaient encore des traces de poussière de charbon noire sur le visage. D'autres semblaient morts de fatigue. Mais presque

tous partageaient le même désir. Retrouver leur famille.

Je revois encore mon père franchir la porte d'entrée. La première chose qu'il faisait était de se laver soigneusement. Comme s'il ne voulait pas seulement enlever le charbon de sa peau, mais aussi le poids de la journée écoulée. Ensuite, nous nous asseyions tous autour de la table. Il n'y avait pas de luxe. Pas d'abondance. Mais personne ne quittait la table le ventre vide. Pendant le repas, nous parlions de choses simples. De l'école. Des voisins. De notre famille en Italie. Parfois, nous riions. Parfois, nous gardions le silence. Mais ce silence n'était jamais gênant. Nous étions ensemble. Et cela suffisait.

Il rend également hommage à tous ces hommes et à toutes ces femmes qui ont bâti leur vie sur l'espoir, le courage et le sacrifice. C'est à eux que je dédie cette histoire. Le 8 août 1956, une catastrophe bouleversa la vie de milliers de familles de mineurs. À la mine de Marcinelle, au Bois du Cazier, 262 personnes perdirent la vie. Parmi elles se trouvaient 136 Italiens. J'avais huit ans. Marcinelle n'était pas située à côté de notre cité. Mais dans le monde des mineurs, la distance n'existait presque plus en de tels moments. Chaque mineur aurait pu se trouver sous terre. Chaque épouse aurait

pu attendre des nouvelles. Chaque enfant aurait pu rester sans père ce soir-là. Je me souviens du changement d'atmosphère parmi les adultes. On parlait plus doucement. Les femmes étaient inquiètes. Les gens cherchaient des nouvelles et continuaient d'espérer, tandis que le désespoir grandissait d'heure en heure. Nous, les enfants, ne comprenions pas tout ce qui se passait.

Mais les enfants ressentent bien plus que les adultes ne le pensent parfois. Nous ressentions le silence. La tension. La peur que personne ne voulait exprimer pleinement. Pour la communauté italienne de Belgique, Marcinelle n'était pas un événement lu dans le journal. C'était comme une catastrophe frappant une seule et même grande famille. Les victimes venaient de différents pays. Elles portaient des noms différents. Elles parlaient des langues différentes. Mais sous terre, elles avaient accompli le même travail pénible. Et au-dessus, des êtres qui les aimaient les attendaient. Mon père travaillait lui-même à la mine de Zolder. Il en connaissait les dangers. Il savait qu'aucun mineur ne pouvait affirmer le matin, avec une certitude absolue, qu'il serait de retour chez lui le soir. Il avait toujours espéré que ses fils ne devraient jamais travailler sous terre. Après Marcinelle, ce souhait ne fit que se

renforcer. Ses enfants devaient étudier. Ils devaient connaître une autre vie.

Non parce qu'il avait honte de son métier. Bien au contraire. L'Italie resterait toujours leur pays. Il était fier de ce que son travail lui permettait d'offrir à sa famille. Mais c'est précisément parce qu'il connaissait le prix que la mine pouvait exiger qu'il voulait nous l'épargner. Lorsque je pense aujourd'hui à Marcinelle, je ne vois pas seulement un nombre. Je pense à 262 vies. À 262 familles. À des mères, des épouses et des enfants dont le monde bascula à jamais en une seule journée. La catastrophe appartient à l'histoire de la Belgique et de l'Italie. Mais elle appartient aussi à l'histoire de familles comme la nôtre. Elle révéla ce que nos parents tentaient chaque jour de travail de repousser loin de leurs pensées : la mine mettait du pain sur la table,

Marcinelle est restée un avertissement pour chaque famille de mineurs : la mine donnait du pain, mais elle ne promettait jamais que tous les hommes rentreraient sains et saufs.

CHAPITRE 7**Lidiola, la petite sœur qui est restée**

Certaines personnes nous accompagnent toute une vie. D'autres nous quittent avant même que nous ayons eu la chance de les connaître. Et pourtant, elles aussi peuvent conserver à jamais une place au sein d'une famille. Il en fut ainsi de ma petite sœur, Lidiola. Je ne l'ai jamais vue. Je n'ai jamais entendu sa voix. Je n'ai jamais joué avec elle. Et pourtant, j'ai toujours senti qu'elle avait gardé une place invisible dans le cœur de notre famille. Lorsque mon père partit en Belgique pour travailler dans les mines de charbon, ma mère resta à Loreto Aprutino. Elle devait prendre soin de ses jeunes enfants. C'était une époque où la vie était simple, mais dure. Notre maison était modeste. Il n'y avait pas d'eau courante. Pas de chauffage central. La cheminée était notre cuisine, notre source de chaleur et le cœur vivant de la maison.

Toute notre vie familiale se déroulait autour de ce feu. Mon père connaissait les dangers de la mine. Ma mère connaissait la solitude de celle qui reste. Elle vivait dans l'espoir qu'un jour notre famille serait de nouveau réunie. Mais la vie en décida autrement. Puis vint le jour qu'aucun parent ne devrait jamais avoir à

vivre. La petite Lidiola tomba dans la cheminée. Malgré toutes les tentatives pour la sauver, il était trop tard. Ma mère perdit sa fille. Mon père la perdit lui aussi, à des centaines de kilomètres de chez lui. Il ne put même pas rentrer immédiatement pour lui faire ses adieux. Lorsque j'essaie aujourd'hui d'imaginer cet instant, je ressens surtout un silence accablant. Combien de larmes ont dû couler ? Quelle culpabilité ma mère a-t-elle dû porter dans son cœur ? Combien mon père a-t-il dû se sentir impuissant ? Ce sont des questions qui ne recevront jamais de réponse.



Lidiola, née le 20 avril 1946 et décédée le 13 juillet 1947.

C'est peut-être pour cette raison que, chez nous, on parlait si peu de Lidiola. Non pas parce qu'elle avait été oubliée. Mais parce que la douleur était tout simplement trop profonde pour être exprimée. Et pourtant, Lidiola n'a jamais véritablement quitté notre famille. Certaines personnes continuent de vivre dans les histoires que nous racontons. D'autres dans les photographies. Elle, elle vivait dans une place vide. Dans une chaise qui ne serait jamais occupée. Dans un nom prononcé avec une infinie tendresse. Dans les yeux de ma mère, lorsque ses pensées s'éloignaient

silencieusement vers un lieu lointain. Je me suis souvent demandé à quoi aurait ressemblé notre famille si Lidiola avait vécu. Serait-elle venue avec nous en Belgique ? Aurait-elle eu elle-même des enfants ? Aurais-je eu une sœur avec qui partager ma vie ? Ce sont des questions auxquelles personne ne pourra jamais répondre.

Et pourtant, elles m'ont accompagné toute ma vie. C'est peut-être aussi l'une des raisons pour lesquelles la famille a toujours tant compté pour moi. Parce que j'ai appris très tôt que rien, dans la vie, ne va de soi. La personne assise aujourd'hui à nos côtés peut, demain, n'exister plus que dans nos souvenirs. Nous pensons souvent que notre vie est façonnée par les personnes qui sont présentes. Mais elle l'est parfois tout autant par celles que nous avons perdues. Pour moi, Lidiola restera toujours ma sœur aînée. Non parce que nous avons pu créer des souvenirs ensemble. Mais parce qu'elle fait partie de l'histoire dont je suis issu. Et c'est peut-être là, finalement, le sens le plus profond du titre de ce livre : MA VIE - AU NOM DE TOUS LES MIENS. Pas seulement pour ceux qui sont encore auprès de nous. Mais aussi pour ceux qui nous ont quittés bien trop tôt et qui, malgré leur absence, demeurent à jamais présents dans notre cœur.

CHAPITRE 8**Ma mère, le silence où demeurait l'amour**

Lorsque je pense à ma mère, ce n'est pas sa voix que j'entends en premier. C'est sa présence que je ressens. Certaines personnes remplissent une pièce de leurs paroles. Ma mère remplissait une maison de chaleur. Elle s'appelait Guglielmina Di Pasquale. Pour le monde extérieur, elle n'était qu'une femme italienne. Pour nous, elle était le cœur de notre famille. Elle ne cherchait jamais à attirer l'attention. Elle ne désirait ni éloges ni admiration. Son plus grand souhait était simplement de voir ses enfants heureux. Ma mère n'a pas eu une vie facile. Elle a perdu sa fille, Lidiola. Elle a vu son mari partir en Belgique pour travailler dans les mines de charbon. Puis elle a, elle aussi, quitté son pays natal afin de réunir de nouveau sa famille. Lorsque j'y repense aujourd'hui, je me demande souvent où elle puisait ce courage extraordinaire. Car elle ne se plaignait presque jamais.

Peut-être pensait-elle qu'une mère devait être forte. Peut-être ne voulait-elle pas que ses enfants voient sa peine. Ou peut-être que, pour elle, l'amour était simplement quelque chose que l'on vivait. Pas quelque chose dont on parlait. Je me souviens de ses mains.

Toujours occupées. À pétrir le pain. À couper les légumes. À raccommoder des vêtements. À recoudre un bouton. À essuyer une larme. Ces mains connaissaient à peine le repos. Enfant, on ne remarque pas ce genre de choses. On pense simplement que les mères seront toujours là. Ce n'est qu'en vieillissant que l'on commence à comprendre tout l'amour caché dans ces petits gestes quotidiens. Ma mère n'avait pas besoin de cadeaux coûteux. Ni de voyages lointains. Ni de luxe. Son plus grand bonheur était de voir ses enfants réunis à la maison. Lorsque toute la famille était assise autour de la même table. Lorsque les rires emplissaient la maison. Lorsque chacun avait suffisamment. C'était cela, sa richesse. Et je crois que cette manière de regarder la vie est devenue une part de moi.

Plus tard, j'ai beaucoup voyagé. J'ai rencontré des milliers de personnes. Je me suis assis à la table d'entrepreneurs et d'hommes d'affaires prospères. Mais jamais je ne me suis senti plus riche qu'à la table de la cuisine de ma mère. C'est là que j'ai appris que le bonheur ne dépend pas de ce qui se trouve sur la table. Il dépend de ceux qui sont assis autour. Parfois, je me demande si je l'ai suffisamment remerciée. Probablement pas. Les enfants pensent toujours que leurs parents seront là pour toujours. Ce n'est que

lorsqu'ils ne sont plus là que nous comprenons réellement tout ce qu'ils nous ont donné. Ma mère ne me faisait pas de longs discours. Elle ne m'expliquait jamais comment je devais mener ma vie. Elle me le montrait. Par sa patience. Par sa simplicité. Par sa fidélité. Par son amour. Et c'est peut-être pour cela que je la sens encore aujourd'hui si proche de moi.



Notre famille réunie autour de ma mère Guglielmina.

Non pas parce que je la vois chaque jour. Mais parce que, chaque jour, je retrouve quelque chose d'elle. Dans un geste. Dans un souvenir. Dans ma façon de regarder les autres. Si quelqu'un me demandait quelle

a été la femme la plus importante de ma vie, beaucoup s'attendraient à ce que je réponde immédiatement : « Ma femme. » Mais ce ne serait pas juste envers ma mère. Car avant d'apprendre à aimer en tant qu'époux, j'ai d'abord appris à aimer en tant que fils. Et ce premier amour, nous le portons en nous pour le reste de notre vie. Je pense parfois que les mères ne meurent jamais vraiment. Tant que leurs enfants continuent de vivre selon les valeurs qu'elles leur ont transmises, elles restent auprès d'eux. Il en va ainsi de ma mère. Elle continue de vivre. En moi. Et dans tout ce que, grâce à elle, j'ai eu la chance de devenir au cours de ma vie.

En plus de s'occuper de son propre foyer, ma mère cuisinait, lavait et repassait aussi pour des mineurs célibataires. Ce travail supplémentaire rapportait un peu d'argent, mais lui prenait encore des heures de sa journée. Je ne me souviens pas qu'elle s'en soit jamais plainte. La table s'agrandissait lorsque quelqu'un avait faim ; le panier à linge devenait plus lourd et pourtant elle continuait. Sa sollicitude était chaleureuse, mais jamais faible. Elle savait ce qu'il fallait faire et elle le faisait.

Certaines années, nous passions trois ou quatre mois dans des colonies de vacances. J'y ai appris à me

débrouiller parmi des inconnus et j'ai compris à quel point le désir de rentrer chez soi peut être profond.

CHAPITRE 9**Quand j'ai dû quitter mon premier foyer**

Certains adieux ne durent que quelques minutes. Et pourtant, nous en portons la signification en nous pour le restant de notre vie. C'est ce que j'ai ressenti lorsque nous avons quitté ma cité De Lindeman. J'avais environ douze ans. Pour beaucoup d'adultes, à cet âge, on n'est encore qu'un enfant. Mais pour un garçon de douze ans, c'est déjà tout un monde. À cet âge, je ne comprenais pas encore à quel point un lieu peut devenir une partie de soi. Je savais seulement que nous allions déménager. Mes parents avaient leurs raisons. Mon père avait travaillé dur pendant des années. La vie changeait. Un nouveau chapitre commençait pour notre famille. Mais, jeune garçon, je ne pensais pas à tout cela. Je pensais à mes amis. À la rue où j'avais appris à rouler à vélo. Aux maisons dont je connaissais chaque porte d'entrée. Aux voix familières qui résonnaient chaque soir dans le quartier.

Et soudain, je devais tout laisser derrière moi. Je me souviens encore très bien de ces derniers jours. On regarde une dernière fois la rue. Les arbres. L'église. Les maisons. On se promet de se souvenir de chaque détail pour toujours. Et pourtant, au fil des ans,

beaucoup de ces détails s'estompent. Ce qui demeure, c'est le sentiment. Nous avons déménagé à Liège. Pour mes parents, c'était le début d'un nouveau chapitre. Pour moi, c'était comme si je laissais une partie de moi-même derrière moi. Soudain, j'entendais d'autres langues. Je découvrais d'autres coutumes. Je rencontrais de nouvelles personnes. Je devais de nouveau trouver ma place. À De Lindeman, tout le monde me connaissait. À Liège, personne ne me connaissait en dehors de ma famille. Pendant ce temps, mon père continuait à travailler à la mine de Zolder.

Il devait encore rembourser les dettes qu'il avait contractées pour permettre à ses deux fils aînés, Remo et Mario, d'étudier en internat dans une école technique à Seraing. C'est pourquoi, durant la semaine, il restait à De Lindeman. Chaque week-end, il rentrait chez nous et, tous les dimanches soir, il repartait pour De Lindeman afin de reprendre le travail à la mine le lendemain. Il continua ainsi jusqu'en 1963. Cela peut sembler peu de chose. Mais pour un garçon de douze ans, c'est comme devoir réapprendre à respirer. J'ai rapidement découvert que tout le monde n'accueillait pas un nouveau venu à bras ouverts. Certains enfants se moquaient de mes origines. De mon nom. Et surtout du fait que je ne parlais pas encore français. J'ai donc

demandé à mes parents si je pouvais, moi aussi, aller en internat, dans les Ardennes. Je voulais apprendre le français aussi vite que possible et trouver ma place dans ce nouveau monde.

Parfois, je riais avec les autres. Mais au fond de moi, certains mots me blessaient. Non parce que les enfants sont naturellement cruels. Les enfants répètent souvent ce qu'ils entendent à la maison. Je ne l'ai compris que bien plus tard. Cette période m'a néanmoins enseigné une chose qui m'est restée toute ma vie. J'ai appris ce que l'on ressent lorsque l'on est différent. C'est peut-être pour cela que, plus tard, j'ai toujours essayé de veiller à ce que personne ne se sente exclu. Au cours de ma vie professionnelle, j'ai rencontré des personnes venues de nombreux pays. Ces différences ne m'ont jamais effrayé. Au contraire. Je me suis toujours senti chez moi au milieu de langues et de cultures différentes. Peut-être parce que mon enfance m'avait déjà appris que derrière chaque accent se trouve un être humain. Derrière chaque nom inconnu, une famille. Derrière chaque immigré, une histoire. Aujourd'hui, j'entends parfois parler de l'immigration comme s'il ne s'agissait que de chiffres.



Moi-même à dix ans à De Lindeman.

Pour moi, ce ne sont pas des chiffres. Ce sont des visages. Des mères qui font leurs adieux. Des pères qui quittent leur foyer. Des enfants qui doivent laisser leurs amis derrière eux. Je sais ce que cela signifie. Parce que je l'ai vécu moi-même. Je ne veux toutefois pas que ce chapitre soit un chapitre de tristesse. Car Liège m'a également beaucoup apporté. De nouveaux amis. De nouvelles expériences. De nouvelles possibilités. Et c'est finalement là qu'une grande partie de ma vie a véritablement commencé. Mon premier emploi. Mes rêves. Mes échecs. Mes victoires. Lorsque je regarde aujourd'hui en arrière, je comprends que la

vie nous demande parfois de renoncer à quelque chose avant de pouvoir nous en offrir une autre. Je devais quitter mon premier foyer pour pouvoir trouver le second. Je ne le comprenais pas à l'époque. Aujourd'hui, je le comprends. Et c'est peut-être le plus beau cadeau que les souvenirs puissent nous offrir. Ce n'est que bien des années plus tard qu'ils nous permettent de comprendre pourquoi certains moments de notre vie étaient nécessaires.

Le garçon qui quittait De Lindeman ne pouvait absolument pas imaginer le chemin qui l'attendait encore. Et pourtant, il fit ce premier pas. Non parce qu'il était particulièrement courageux. Mais parce que la vie le poussait doucement en avant. Et c'est parfois ainsi que commence un nouveau chapitre. En 1960, nous avons quitté ma cité De Lindeman pour nous installer dans une maison des environs de Liège. Notre nouveau foyer se trouvait à côté de la voie ferrée qui menait vers la gare de Liège-Guillemins. La gare elle-même se situait quelques kilomètres plus loin. Pour moi, tout était encore nouveau. Les environs. La langue. Les gens. Et peu après notre déménagement, le pays autour de nous devint lui aussi agité. Durant l'hiver 1960-1961 commencèrent les grandes grèves contre la Loi unique. J'avais douze ans. Je ne

comprenais pas encore ce que cette loi contenait exactement. Je ne connaissais pas les débats politiques. Mais je voyais ce qui se passait tout près de notre maison.

Des soldats belges patrouillaient jour et nuit le long de la voie ferrée. Ils marchaient l'arme au poing. Pour un garçon de douze ans, c'était une vision impressionnante et effrayante. Jusque-là, je connaissais surtout les soldats par les récits et les films. À présent, ils marchaient tout près de notre maison. Pas dans quelque pays lointain. Mais le long des rails que nous regardions chaque jour. Durant la journée, je pouvais suivre leurs mouvements. La nuit aussi, leur présence demeurait perceptible. La voie ferrée, qui faisait habituellement simplement partie de notre environnement, prit soudain une autre signification. Elle était surveillée. Comme si quelque chose pouvait se produire à tout instant. La grève paralysa une grande partie de la Wallonie. Pour de nombreux travailleurs, il s'agissait de leur emploi, de leurs revenus et de leur avenir. Je ne l'ai compris que plus tard. Enfant, j'en voyais surtout les conséquences. La tension entre les gens. L'incertitude. Et les soldats armés qui continuaient à patrouiller le long des rails.

Au sein même de notre famille, la sécurité n'allait pas de soi. Mon père travaillait toujours à la mine de Zolder et séjournait à De Lindeman durant la semaine. Pendant ce temps, nous essayions de bâtir une nouvelle existence à Liège. Le monde dans lequel j'étais arrivé différait fortement de la communauté protectrice que j'avais quittée. Dans ma cité, tout le monde se connaissait. Ici, je découvrais avec quelle rapidité une société pouvait se diviser et s'agiter. C'était peut-être l'une des premières fois où je comprenais que les décisions des politiciens ne restent pas confinées aux salles de réunion. Elles aboutissent dans les rues. Dans les usines. Dans les familles. Et même le long de la voie ferrée devant la maison d'un garçon de douze ans. Je ne veux pas faire de ce souvenir une leçon de politique. J'étais alors trop jeune pour cela et les événements sont trop complexes. Je raconte seulement ce que j'ai vu.

Des soldats. Jour et nuit. Le long de la voie ferrée. L'arme au poing. Une image qui m'est restée après toutes ces années. Non parce que je comprenais alors ce que signifiait la Loi unique. Mais parce que, pour la première fois, j'ai vu la grande Histoire apparaître soudain juste devant ma propre porte.

CHAPITRE 10**Mes frères - mêmes racines, chacun sa voie**

Mes frères Remo, Mario, Carmine et Maurizio appartiennent à la ligne la plus longue de ma vie. Nous venions de la même famille, portions les mêmes racines italiennes et avons grandi en Belgique, mais chacun de nous a trouvé son propre chemin. Comme dans toute famille, nous n'avions pas toujours le même caractère ni les mêmes convictions. Mais, sous toutes choses, demeurait la certitude que nous appartenions les uns aux autres.

Remo avait huit ans de plus que moi et Mario quatre. Durant mes premières années, ils n'étaient pas seulement des frères, mais aussi des exemples d'un monde que je devais encore apprendre à connaître. Puis sont arrivés Carmine, né en 1950, et Maurizio, né en 1955. Ainsi, notre famille a continué de grandir autour de mon père et de ma mère, chacun avec sa place à table et dans l'histoire.

Je me souviens de Mario comme d'un homme chaleureux et généreux, quelqu'un qui avait bon cœur. Sa mort a de nouveau laissé une place vide dans notre famille. Lorsque nous nous réunissons aujourd'hui, il

n'est pas visiblement présent, mais son nom et son caractère continuent de vivre dans nos conversations.

Avec les années, on apprend que l'amour fraternel ne signifie pas toujours partager la même opinion ni être constamment ensemble. Il réside aussi dans la connaissance d'une origine commune, dans des souvenirs que personne d'autre ne comprend tout à fait et dans la certitude qu'une part de ta jeunesse demeure préservée dans l'autre.

Lorsque nous retournons à Loreto Aprutino, le passé et le présent se rejoignent. Les maisons familiales, les rues et les visages nous ramènent vers ceux qui nous ont précédés. À un tel moment, je ne vois pas seulement les hommes que nous sommes devenus, mais aussi les garçons qui, autrefois, ont commencé leur vie au sein de la même famille.

C'est pourquoi ces photographies ont leur place dans ce livre. Non pour prétendre que tout a toujours été simple, mais pour préserver ce qui s'est révélé plus fort que le temps et la distance : le lien entre frères et la gratitude d'avoir pu parcourir ensemble une partie du chemin.

Nous portons le même nom de famille et les mêmes premiers souvenirs, mais nous ne sommes pas devenus des copies les uns des autres. Remo, Mario, Carmine,

Maurizio et moi avons chacun choisi notre propre chemin. Dans une grande famille, la camaraderie et les heurts coexistent. Nous pouvions nous taquiner, ne pas être d'accord, puis nous retrouver tout de même côte à côte sans beaucoup de mots. Le lien du sang ne rend pas automatiquement une relation simple ; il lui donne toutefois une histoire qui ne peut être recréée nulle part ailleurs.

Dans mon souvenir, Mario demeure un homme particulièrement chaleureux et généreux. Sa mort a fait naître un nouveau silence dans notre famille. Lorsque, plus tard, nous nous sommes retrouvés ensemble à Loreto Aprutino, le bonheur était réel, mais jamais tout à fait innocent : sur chaque photographie, on sait aussi qui ne pourra plus venir se placer à côté de soi. Pourtant, je n'ai pas choisi pour ce livre une photographie de groupe solennelle en costumes noirs. Je veux préserver mes frères tels que j'aime le plus les voir : dehors, dans notre village natal, près de la terre où notre famille a commencé.

PARTIE 2

CONSTRUIRE UNE VIE

L'amour, la paternité, le travail, les erreurs et le désir
de créer quelque chose de nouveau

CHAPITRE 11**Le jeune Renato choisit son propre chemin**

Il arrive un moment dans la vie de chaque enfant où le monde devient soudain beaucoup plus vaste. Non parce que les rues ont changé. Mais parce que notre regard a changé. Pour moi, ce moment était venu. Les années tranquilles de la cité minière étaient derrière moi. Liège devenait lentement mon nouveau foyer. Je n'étais plus un petit garçon. Mais je n'étais pas encore un homme. Je me trouvais entre deux mondes. Comme tant de jeunes de ma génération, je savais que mon enfance ne durerait pas éternellement. Bientôt, je devrais trouver mon propre chemin. Gagner moi-même mon pain n'était pas, à cette époque, une perspective lointaine. Cela faisait tout simplement partie de la vie. Mes parents avaient travaillé dur toute leur existence afin de nous offrir des possibilités qu'ils n'avaient jamais eues eux-mêmes. Et c'est précisément pour cela qu'ils voulaient ce qu'il y avait de mieux pour mon avenir. Mon père et mon frère aîné avaient choisi pour moi une orientation : l'électromécanique.

Leur choix était compréhensible. Nous vivions dans la région de Liège, où l'industrie métallurgique était un employeur important. Ils étaient convaincus qu'une

formation technique me donnerait plus tard les meilleures chances de trouver un emploi sûr et convenable. Pour eux, un diplôme signifiait la sécurité. Et après tout ce que mes parents avaient traversé dans leur vie, le mot sécurité n'était pas un petit mot. Mais au fond de moi, je sentais que mes centres d'intérêt se trouvaient ailleurs. Je voulais apprendre des langues. Je me sentais attiré par le commerce. Par les gens. Par la vente. Par le monde situé au-delà des portes de l'usine. Même si j'avais toujours compté parmi les meilleurs élèves, je n'ai jamais été véritablement motivé par cette orientation technique. J'étais capable de suivre les cours. Mais mon cœur n'y était pas. Au fil des années, cette différence devint de plus en plus évidente. À la maison, elle provoquait régulièrement des désaccords. Mon père et mon frère aîné voyaient pour moi un avenir sûr.

Moi, je voyais une vie qui ne me correspondait pas. Aucun de nous n'avait de mauvaises intentions. Nous portions simplement un regard différent sur mon avenir. Mais, jeune homme, je ne possédais pas encore le calme et l'expérience nécessaires pour le comprendre ainsi. Les tensions ne cessèrent de monter. Jusqu'au jour où, à peine trois mois avant de pouvoir obtenir mon diplôme A2, je décidai impulsivement de

quitter l'école. Ce n'était pas une décision mûrement préparée. C'était celle d'un jeune homme qui estimait devoir enfin pouvoir décider lui-même de sa vie. Ce choix provoqua de fortes tensions au sein de notre famille. Mon père ne comprenait pas pourquoi j'abandonnais tout si près du but. Aujourd'hui, tant d'années plus tard, je comprends beaucoup mieux sa déception qu'à l'époque. Il avait travaillé et consenti des sacrifices toute sa vie pour que ses enfants puissent étudier.

Ma décision dut lui être difficile à accepter. Mais ce ne fut pas non plus une période facile pour moi. Je savais très bien ce que je ne voulais pas. Seulement, je ne savais pas encore exactement comment atteindre ce que je voulais réellement. À côté de cette incertitude, quelque chose d'autre grandissait toutefois en moi. La curiosité. Je voulais découvrir le monde. Rencontrer des gens. Parler des langues. Faire du commerce. Comprendre comment fonctionnaient les entreprises. Comment les produits étaient fabriqués et vendus. Pourquoi certains entrepreneurs réussissaient et d'autres non. Sans que j'en aie conscience, l'entrepreneur qui vivait en moi commençait lentement à s'éveiller durant ces années. Pas l'entrepreneur qui rêvait de devenir riche. Mais celui

qui voyait partout de nouvelles possibilités. Qui croyait que presque tout pouvait être amélioré. Cette part de mon caractère allait m'accompagner toute ma vie. Elle me conduirait parfois vers de grandes réussites. Et, à d'autres moments, vers de douloureuses déceptions.

Mais je ne pouvais pas la changer. J'ai toujours préféré essayer d'ouvrir une nouvelle voie plutôt que de suivre simplement un chemin déjà tracé pour moi par d'autres. Mes parents reconnaîtraient encore souvent ce trait de caractère en moi. Parfois avec fierté. Parfois, sans aucun doute, avec inquiétude. Car celui qui choisit sa propre voie court aussi le risque de s'égarer. Et cela m'est arrivé plus d'une fois dans ma vie. Mais chaque fois, j'ai dû apprendre de nouveau. Tomber. Me relever. Et recommencer. C'est peut-être précisément là qu'a débuté mon véritable passage à l'âge adulte. Pas le jour où j'ai quitté l'école. Pas le jour où j'ai trouvé mon premier emploi. Mais au moment où j'ai commencé à comprendre que choisir soi-même sa route signifie aussi assumer soi-même la responsabilité de ses conséquences. À cette époque, je ne savais pas quelles personnes je rencontrerais plus tard.

J'ignorais que le café deviendrait ma première grande passion. Je ne savais pas que le carrelage en céramique changerait un jour le cours de ma vie. Je ne

savais pas que Marco deviendrait plus tard mon associé. Ni que la vie m'apporterait à la fois des réussites extraordinaires et une profonde douleur. Tout cela se trouvait encore caché derrière l'horizon. J'étais simplement un jeune homme. Avec d'innombrables questions. D'innombrables rêves. Et une confiance inébranlable en l'avenir. C'est peut-être là la plus grande richesse de la jeunesse. On ignore ce que la vie nous réserve. Et c'est précisément pour cela que l'on ose rêver. Lorsque je repense aujourd'hui à ce jeune Renato, je ne peux m'empêcher de sourire. Il savait encore si peu de choses. Il prenait parfois des décisions qu'il aurait mieux fait de mûrir un peu plus longtemps. Mais il possédait une qualité inestimable. Il n'abandonnait jamais avant d'avoir au moins essayé. Cette qualité allait contribuer à façonner toute ma vie. Pour le meilleur. Et parfois pour le pire. Mais sans elle, je ne serais jamais devenu l'homme que je suis aujourd'hui.

CHAPITRE 12**Mon premier amour**

Certaines personnes restent dans notre vie pour toujours. D'autres ne restent auprès de nous que quelques semaines ou quelques mois. Et pourtant, elles aussi demeurent toute une vie dans notre cœur. Mon premier amour fut l'une de ces personnes. J'avais dix-huit ans. C'était en 1966. J'étais encore jeune, mais à un âge où l'on commence lentement à découvrir le monde des adultes. Pour moi, l'amour n'était encore qu'un mot dont je devais apprendre la véritable signification. Puis elle entra dans ma vie. Elle s'appelait Michalizza. C'était une jeune fille d'origine grecque. Nous nous sommes rencontrés à Schaerbeek, à Bruxelles. Aujourd'hui encore, un sourire apparaît spontanément sur mon visage lorsque je pense à elle. C'était une très belle jeune fille, mais ce qui m'est surtout resté, ce sont ses magnifiques cheveux longs et sombres qui tombaient en légères boucles sur ses épaules.

Je les trouvais particulièrement beaux. C'est peut-être pour cette raison qu'un souvenir d'elle demeure si clair dans mon esprit après toutes ces années. Nous dansions ensemble. À l'arrière-plan, Adamo chantait Une mèche de cheveux. À cet instant, ce n'était qu'une

belle chanson sur laquelle nous dansions tous les deux. Mais quelques instants plus tard, cette chanson allait prendre pour moi une signification que je n'oublierais jamais. C'était notre dernière danse. Je savais que je devais partir. Elle aussi savait que le moment de nos adieux était venu. Il n'y eut pas de grandes paroles. Pas de promesses dramatiques. Seulement cette conscience silencieuse qu'un beau moment touchait à sa fin. Michalizza fit alors quelque chose que je n'ai jamais oublié. Elle prit une paire de ciseaux. Elle coupa une petite mèche de ses longs cheveux noirs. Avec beaucoup de précaution, elle la déposa dans une enveloppe.

Sur cette enveloppe, elle dessina un petit cœur. Puis elle me la donna. Et avant que nous nous quittions, elle déposa un tendre baiser sur ma joue. J'avais dix-huit ans. Peut-être ne pouvais-je pas encore comprendre pleinement pourquoi ce petit geste me touchait si profondément. Mais je sentais qu'il avait quelque chose de particulier. C'était un petit morceau d'elle-même qu'elle me confiait. Un souvenir de ce que nous avions vécu ensemble. À partir de ce jour, Une mèche de cheveux ne serait plus jamais pour moi une simple chanson. Chaque fois que je l'entendais par la suite, elle me ramenait un instant à cette dernière danse. À

Michalizza. À ses longs cheveux sombres. À cette enveloppe ornée d'un cœur. Et à ce tendre baiser sur ma joue. C'est peut-être ce qui rend un premier amour si particulier. À cet âge, tout se vit plus intensément. Un regard. Un sourire.

Quelques mots échangés. Et soudain, le cœur se met à battre plus vite. Nous n'avions besoin ni de voyages coûteux. Ni de cadeaux. Ni de grandes promesses. Être simplement ensemble suffisait à notre bonheur. Peu à peu, je découvrais ce que signifiait se réveiller avec quelqu'un dans ses pensées. Attendre impatiemment le moment où on la reverrait. Se sentir heureux dès que son visage apparaissait. Et ressentir un vide lorsqu'elle n'était pas là. C'était un amour de jeunesse. Un amour sincère. Un amour innocent. Comme seul peut l'être un premier amour. À cet âge, nous pensons souvent que de tels moments dureront toujours. Plus tard, la vie nous apprend qu'elle emprunte parfois une autre route. Nos chemins finirent par se séparer. Sans colère. Sans drame. Simplement parce que la vie conduisit chacun de nous vers un avenir différent.

À l'époque, je ne comprenais pas pourquoi certaines rencontres devaient être si brèves. Aujourd'hui, je les regarde autrement. Certaines personnes n'entrent pas dans notre vie pour y rester à jamais. Elles y entrent

pour nous aider à grandir. Pour nous apprendre quelque chose sur nous-mêmes. Michalizza m'a fait découvrir la beauté d'un premier amour. La tendresse de sentiments qui commençaient à peine à s'épanouir. Et elle m'a appris que l'on peut être reconnaissant pour un beau chapitre de sa vie, même lorsqu'il n'a pas duré toujours. Je ne repense à cette époque ni avec tristesse ni avec regret. Seulement avec gratitude. Car chaque personne qui a croisé mon chemin a, d'une manière ou d'une autre, contribué à l'homme que je suis finalement devenu. Plus tard, lorsque j'ai rencontré Dorina, j'étais déjà un autre homme. Plus adulte. Plus conscient de qui j'étais. Et mieux préparé à construire une vie avec quelqu'un.

Lorsque j'entends aujourd'hui Une mèche de cheveux, je revois l'enveloppe ornée du petit cœur. Un premier amour n'a pas besoin de durer pour avoir été vrai à jamais.

CHAPITRE 13**Mes mains et mon premier vrai travail**

Lorsque j'ai quitté l'école, je n'avais pas de grand projet d'avenir. Comme tant de jeunes hommes de ma génération, on attendait de moi que je me mette à travailler. Non parce que je savais précisément ce que je voulais devenir. Mais parce que c'était tout simplement l'étape suivante de la vie. J'avais été engagé pour travailler dans une usine. Tout était réglé. Il ne me restait plus qu'à franchir la porte et à commencer ma première journée de travail. Mais lorsque j'arrivai devant l'entrée de l'usine, quelque chose se produisit. Je m'arrêtai. Je regardai cette porte. Les gens qui entraient. Et au plus profond de moi, je ressentis quelque chose que j'étais alors à peine capable d'expliquer. Ce n'était pas ma voie. Je ne savais pas encore quelle serait réellement ma route. Aucun autre travail ne m'attendait. Aucune certitude.

Aucun grand projet d'avenir. Mais je savais une chose. Je ne voulais pas entrer là. Je fis donc demi-tour. Je n'ai jamais travaillé dans cette usine. Aujourd'hui, cela peut sembler n'être qu'un petit moment. Mais lorsque je regarde ma vie en arrière, je mesure l'importance de cette décision. Pour la première fois, je

ne choisissais pas la voie qui avait été préparée pour moi. Je choisissais l'incertitude d'un chemin qu'il me restait encore à découvrir par moi-même. Cela ne demandait pas de grandes paroles. Seulement le courage de faire demi-tour et de continuer à chercher. Mon père et mon frère aîné avaient choisi une formation technique pour moi. Ils pensaient que l'électromécanique m'offrirait un avenir sûr dans la région de Liège. Je comprenais leur raisonnement. Mais mon cœur allait vers les langues, le commerce et le contact humain. Je ne possédais pas de diplôme qui m'apporterait la sécurité. Je n'avais que ma curiosité, mon ardeur au travail et mes mains.

Ces mains voulaient comprendre comment fonctionnaient les choses. Elles voulaient essayer, réparer et améliorer. Elles apprenaient en touchant réellement les objets. Pas par la théorie, mais par la pratique. Plus tard, j'ai souvent constaté qu'un être humain ne se forme pas uniquement à l'école. Le travail aussi nous apprend quelque chose. Les gens nous apprennent quelque chose. Les erreurs nous apprennent quelque chose. Et parfois, une seule décision nous enseigne davantage qu'une année scolaire entière. Devant cette porte d'usine, j'ai appris à écouter ma voix intérieure. Je ne savais pas où elle me

conduirait. Je savais seulement que je ne devais pas faire semblant de ne pas l'entendre. Mes mains n'avaient pas encore trouvé leur métier. Mais j'avais fait mon premier choix personnel. La route qui suivit allait d'abord me conduire chez Rubens. Puis dans un univers qui changerait toute ma vie. Celui de FAEMA et de l'espresso.

Mon premier véritable pas vers l'univers dans lequel j'allais plus tard évoluer commença dans une entreprise appelée Rubens. Rubens fournissait du matériel et des solutions pour les cuisines collectives. Des restaurants. Des hôtels. Des entreprises. Des écoles. Des hôpitaux. Pour la première fois, je découvrais toute la technique, la planification et le savoir-faire qui se cachent derrière chaque cuisine professionnelle. C'est là que j'ai fait la connaissance de Benoit. Il devint pour moi bien plus qu'un collègue. J'admirais son calme, ses connaissances professionnelles et le sérieux avec lequel il exécutait chaque mission. Il m'a appris qu'un travail bien fait commence par l'attention. Pas seulement l'attention portée à un appareil. Mais aussi à la personne qui devra l'utiliser. Durant ces années, de nombreuses installations furent converties du gaz de ville au gaz naturel. C'était un travail précis qui engageait notre responsabilité. Chaque brûleur devait

être adapté puis contrôlé. Une petite erreur pouvait avoir de lourdes conséquences. Je n'ai donc pas seulement appris à travailler de mes mains. J'ai appris à anticiper. À contrôler. Et à assumer la responsabilité de ce que je laissais derrière moi.

Certaines missions exigeaient presque l'impossible. Je me souviens d'une période de travail qui commença un dimanche vers six heures du soir et ne s'acheva que le mercredi matin aux alentours de dix heures. Nous étions à pied d'œuvre depuis près de quarante-huit heures. La fatigue était immense. Mais l'installation devait être terminée et fonctionner en toute sécurité. Nous avons continué. Ce travail était éprouvant pour mon corps. Je devais déplacer des appareils. Me pencher. Soulever. Rester debout pendant de longues heures. Mon dos commençait à m'avertir de plus en plus clairement. J'étais jeune et je pensais que la douleur finirait par disparaître d'elle-même. Mais elle revenait sans cesse. Avec le recul, je comprends que ce fut la première fois que mon corps me rappela que même la persévérance a ses limites. Rubens m'a néanmoins beaucoup apporté. J'y ai appris à écouter les clients. À rechercher la véritable cause d'un problème. Et j'ai appris que le service va bien au-delà de la simple livraison d'un appareil.

CHAPITRE 14**Chez FAEMA, j'ai découvert l'âme de l'espresso**

Chez FAEMA, j'ai eu l'occasion de relier ma curiosité technique à mon amour des gens. J'ai commencé par installer et régler des machines à espresso professionnelles et j'ai vite découvert qu'un bon café ne dépendait pas seulement d'une machine. La mouture, l'eau, la température et surtout l'attention de la personne derrière le comptoir déterminaient ensemble le résultat.

Ces années m'ont appris à mieux regarder et à mieux écouter. Un problème qui semblait important pouvait parfois être résolu par un petit réglage précis. J'ai aussi appris que la confiance ne naît pas de belles paroles, mais du fait d'être présent lorsqu'un client a besoin de vous.

Plus tard, je suis retourné quelque temps chez FAEMA, cette fois comme vendeur. Cette expérience a constitué une étape importante vers l'entrepreneuriat. Ce qui est surtout resté, c'est mon respect du savoir-faire et ma conviction qu'un produit n'acquiert de la valeur que lorsqu'il aide réellement les gens.

CHAPITRE 15**Voir le café avec d'autres yeux**

Après FAEMA, j'ai travaillé quelque temps chez Douwe Egberts. J'y ai découvert le monde du café sous un autre angle et, durant mon temps libre, j'ai commencé à expérimenter des filtres en papier préremplis et un prototype simple. Mon idée n'a pas été développée davantage à l'époque, mais elle a confirmé quelque chose qui avait toujours été en moi : je ne voulais pas seulement vendre, je voulais comprendre comment améliorer les choses.

Plus tard, Mokafina et les machines à espresso Brasilia ont également croisé mon chemin. Ils ont fait partie de mon évolution professionnelle, mais n'ont jamais été le véritable centre de ma vie. Les personnes que j'ai rencontrées, la responsabilité envers ma famille et les leçons que chaque nouvelle étape m'a apprises étaient bien plus importantes.

J'ai découvert que les idées exigent du courage, mais aussi du réalisme. Toutes les expériences ne deviennent pas des réussites et toutes les portes ne restent pas ouvertes. Pourtant, aucune tentative n'a jamais entièrement perdu sa valeur à mes yeux :

chaque expérience m'a rapproché de l'entrepreneur et de l'homme que j'allais devenir.

CHAPITRE 16**Dorina et la maison qui est devenue un foyer**

Lorsque Dorina et moi nous sommes mariés en 1971, nous n'avons pas commencé avec la certitude que tout irait bien de soi-même. Nous étions jeunes, amoureux et prêts à construire une vie ensemble. Elle était enseignante et recherchait des repères, de la régularité et de la sécurité. J'étais l'homme qui voyait des possibilités partout et qui pensait souvent déjà à un nouveau projet avant que le précédent ne se soit tout à fait apaisé. Au début, ces différences se complétaient. Plus tard, elles se sont parfois heurtées.

Je ne veux pas présenter Dorina comme plus parfaite qu'un être humain ne peut l'être, mais je ne veux pas non plus lui rendre moins justice qu'elle ne le mérite. Elle n'a pas compris ni soutenu chacun de mes rêves. Parfois, elle désirait avant tout de la tranquillité, tandis que je voulais à nouveau prendre un risque. Je le ressentais parfois comme un frein ; elle vivait peut-être ma détermination comme une menace pour la sécurité de notre famille. Aucun de ces deux sentiments n'était faux. Nous regardions le même avenir à partir de responsabilités différentes.

Il existe dans la vie des moments qui, à première vue, paraissent tout à fait ordinaires. Ce n'est que bien des années plus tard que nous comprenons qu'un nouveau chapitre a commencé précisément à cet instant. Il en fut ainsi lorsque Dorina et moi avons tenu entre nos mains la clé de notre premier bungalow. Pour les jeunes générations d'aujourd'hui, il est peut-être difficile de comprendre pleinement ce que cela représentait pour nous. Acheter notre propre maison n'avait rien d'évident. Nous venions tous les deux de familles simples. Personne ne nous avait rien offert. Chaque franc que nous pouvions épargner avait été gagné par notre travail. Lorsque, pour la première fois, nous sommes entrés ensemble, seuls, dans notre nouvelle maison, nous avons peu parlé. Nous sommes passés lentement d'une pièce à l'autre. Nous avons regardé les murs encore nus. Les fenêtres sans rideaux. Le jardin où rien ne poussait encore. Et pourtant... Et pourtant... Nous voyions bien davantage que ce qui se trouvait devant nos yeux.

Nous voyions notre avenir. « Ici, nous vieillirons ensemble. » « Ici, nos enfants grandiront. » « Ici, nous fêterons les anniversaires. » « Ici, nos amis seront toujours les bienvenus. » La maison était encore vide. Mais nos rêves remplissaient déjà chaque pièce. Nous

n'avions pas de meubles coûteux. Pas de cuisine luxueuse. Pas de grand téléviseur. Et tout cela nous importait peu. Chaque chaise que nous achetions ressemblait à une petite victoire. Chaque armoire. Chaque lampe. Chaque fleur et chaque plante que nous mettions dans le jardin. Tout ce que nous possédions portait une histoire. Parce que nous l'avions gagné nous-mêmes, par le travail et les sacrifices. Mais très vite, ce bungalow devint bien plus qu'un assemblage de murs, de meubles et de rêves. Il devint un foyer. Un endroit où notre vie de famille prit véritablement forme.



Avec ma future épouse Dorina en Italie, un an avant notre mariage.

Mais un foyer n'est pas seulement formé par ceux qui y vivent. Les personnes qui nous entouraient devinrent elles aussi une part importante de notre existence. Nous avons eu la chance d'avoir des voisins formidables. Parmi eux se trouvaient Jules et Alphonsine. Ce qui commença comme une relation ordinaire entre voisins devint une amitié qui résisterait au temps. Plus de cinquante ans plus tard, nous sommes toujours amis. Lorsque j'y pense aujourd'hui, je trouve que c'est déjà en soi quelque chose de très particulier. Car au fil des années, nous avons partagé bien plus qu'une rue ou un quartier. Nous avons célébré des fêtes ensemble. Des anniversaires. Nous nous sommes retrouvés autour de la même table. Nous avons ri. Nos enfants ont joué ensemble et grandi côte à côte. Nous sommes même partis en vacances ensemble. En Italie. En France. En Angleterre. Ce n'étaient pas des voyages spectaculaires destinés à impressionner les autres. C'étaient les voyages de jeunes familles qui profitaient ensemble de la vie.

Les enfants jouaient. Nous parlions. Nous mangions ensemble. Nous découvrons de nouveaux endroits. Et sans en avoir conscience à l'époque, nous étions en train de créer des souvenirs qui existeraient toujours

plus d'un demi-siècle plus tard. C'étaient peut-être précisément nos années les plus riches. Non parce que nous possédions beaucoup. Mais parce que nous partagions tellement. Lorsque je repense aujourd'hui à ce bungalow, je ne vois donc pas seulement la maison. J'entends les voix des enfants. Je vois Marco et Michael. Je vois Dorina. Je vois Jules et Alphonsine. Je vois des amis autour de la table. Des anniversaires. Des fêtes. Des vacances. De longues conversations. Et tous ces moments ordinaires dont on ne comprend que bien plus tard l'extraordinaire valeur. Je crois que c'est pour cela que tant de personnes de ma génération respectaient autant ce qu'elles possédaient. Non parce qu'elles étaient avares. Mais parce qu'elles comprenaient les efforts cachés derrière chaque achat.

Et, peut-être plus important encore : parce que nous avions appris que la valeur d'une maison ne dépend finalement pas de ce qu'elle contient. Mais de ce que l'on y vit. Lorsque je repense aujourd'hui à ces années, ce n'est donc pas le bungalow que je vois en premier. Je vois Dorina. Je vois nos enfants. Je vois deux jeunes gens qui regardaient l'avenir avec confiance. Nous parlions de nos enfants. Des voyages que nous ferions un jour. De nos rêves. Nous croyions réellement que la vie deviendrait plus belle avec chaque année qui

passait. Et lorsque j'y repense aujourd'hui... C'était précisément cette conviction qui faisait notre bonheur. Nous ne pouvions absolument pas deviner les tournants inattendus que la vie nous réservait encore. Que viendraient des moments où nous devrions tout recommencer. Que nous connaîtrions des périodes de joie immense. Mais aussi des instants de profonde douleur.



Un tendre moment avec Dorina, la femme qui est restée à mes côtés durant toutes ces années.

Heureusement, la vie ne nous montre pas d'avance ce que l'avenir apportera. Et c'est peut-être là l'une de ses plus grandes bénédictions. Car si, dans notre

jeunesse, nous savions déjà quelles difficultés nous attendent plus tard, beaucoup d'entre nous perdraient le courage d'avancer. À la place, la vie nous donne quelque chose de bien plus précieux. L'espoir. Et l'espoir était l'hôte le plus fidèle de notre premier bungalow. Aujourd'hui encore, lorsque je ferme les yeux, j'entends le bruit de cette clé tournant pour la toute première fois dans la serrure. Cela ne dura que quelques secondes. Et pourtant, cette clé ouvrit la porte de bien plus qu'une maison. De l'enfance de nos fils. D'amitiés qui dureraient toute une vie. D'anniversaires et de vacances. De rires autour de la table. De jours ordinaires qui deviendraient plus tard de précieux souvenirs.

D'une vie que nous ne pouvions encore qu'imaginer à cet instant. Parfois, je me demande si le bonheur n'est pas beaucoup plus simple que nous ne le pensons. Peut-être ne commence-t-il pas par une grande richesse. Peut-être le bonheur commence-t-il le jour où deux personnes trouvent le courage de se regarder et de dire : « Ceci... sera notre foyer. » Et ce n'est peut-être que bien des années plus tard que l'on découvre ce que ce petit mot signifiait réellement. Notre foyer n'a jamais été seulement la maison. Notre foyer, c'étaient les personnes qui y ont construit une vie avec nous.

Notre amour ne se composait donc pas seulement de tendres photographies. Il était aussi fait de malentendus, de déceptions, de réconciliations et du travail quotidien qui consiste à rester. Dorina est restée à mes côtés durant les bonnes années et celles où notre maison était pleine d'inquiétudes. Après la perte de Marco, nous n'avons pas toujours vécu le deuil de la même manière. Je voulais parler, chercher et écrire ; elle portait beaucoup de choses en silence. Là aussi, nous avons dû apprendre que deux personnes peuvent aimer le même enfant et pourtant affronter le même chagrin de manière différente.

Ce qui nous unit n'est pas l'histoire d'un mariage parfait. C'est une vie partagée : nos fils, les maisons où nous avons vécu, les factures qu'il fallait payer, les amis à table, les disputes qui s'apaisaient, les maladies, les voyages, les pertes et les matins ordinaires où, malgré tout, nous nous levions à nouveau ensemble. Cette fidélité est moins visible que l'état amoureux, mais après tant d'années, elle est peut-être encore plus précieuse.

CHAPITRE 17**La première fois que je suis devenu père**

Il existe des jours où la vie change peu à peu. Et il en existe d'autres où tout change en un seul instant. Le 10 octobre 1972 fut l'un de ces jours. Mais pour comprendre ce que la naissance de Marco signifia pour Dorina et moi, il me faut en réalité remonter de quelques mois. Avant l'arrivée de Marco, nous avions perdu un enfant. Dorina avait fait une fausse couche. C'était une expérience douloureuse dont on parlait peut-être moins à cette époque qu'aujourd'hui. On essayait de continuer. Mais ce qui s'était passé restait présent dans nos pensées. Après la fausse couche, le médecin nous avait expressément conseillé d'attendre au moins un an avant d'envisager une nouvelle grossesse. Selon lui, le risque de complications supplémentaires était trop important. Nous avons pris cet avertissement au sérieux. Nous étions jeunes. Nous désirions profondément avoir des enfants. Mais la santé de Dorina passait avant tout.

Nous ne nous attendions donc absolument pas à ce qu'une nouvelle grossesse survienne si rapidement. Et pourtant, c'est ce qui arriva. Quelques mois seulement après la fausse couche, Dorina se révéla de nouveau

enceinte. De Marco. Normalement, une telle nouvelle ne devrait apporter que de la joie. Pour nous, il en allait autrement. Bien sûr, nous étions heureux. Mais cette joie s'accompagna immédiatement de peur. Les paroles du médecin étaient encore fraîches dans notre mémoire. Nous aurions dû attendre un an. Cette année était loin d'être écoulée. Que signifierait cette nouvelle grossesse pour Dorina ? Sa santé serait-elle menacée ? L'enfant serait-il en bonne santé ? Y aurait-il de nouvelles complications ? Soudain, ce que nous avions tant désiré devenait aussi une source de crainte. Nous espérions. Mais nous doutions. Nous avions la foi. Mais nous avions peur aussi. Avec le recul, beaucoup de ces inquiétudes se révélèrent heureusement inutiles. Mais à ce moment-là, nous ne pouvions absolument pas le savoir.

Nous ne pouvions rien faire d'autre qu'avancer avec prudence. Jour après jour. Semaine après semaine. Et espérer que tout se passerait bien. Une autre incertitude s'y ajoutait. Notre situation financière était loin d'être facile. Dorina travaillait comme enseignante, mais elle n'était pas encore nommée. Son salaire n'était pas toujours versé régulièrement. Il nous arrivait de devoir attendre longtemps avant qu'elle reçoive son argent. Pour un jeune couple qui venait à

peine de commencer sa vie commune, cela provoquait régulièrement des difficultés financières. Nous habitions alors un appartement sur la petite ceinture de Hasselt. Nous ne disposions pas de grandes réserves. Chaque franc comptait. Il y avait les factures. Les dépenses quotidiennes. Et maintenant, un enfant allait venir. Pourtant, je ne me souviens pas que nous nous soyons jamais demandé si nous voulions Marco. Cette question n'existait pas. Dès l'instant où nous avons su qu'il était en route, il était notre enfant.

Notre inquiétude ne concernait pas sa venue. Elle concernait la sécurité de Dorina et de lui-même pendant la grossesse. Mois après mois, l'enfant n'était pas le seul à grandir. Notre espoir grandissait lui aussi. Chaque semaine qui passait sans problème majeur nous rapprochait du moment où nous oserions enfin croire que tout irait bien. Puis arriva le 10 octobre 1972. À l'hôpital Virga Jesse de Hasselt, notre fils naquit. Marco. Lorsque je l'ai vu pour la première fois, quelque chose s'est produit en moi que je n'oublierai jamais. Pour moi, sa naissance fut le plus grand miracle que j'avais vécu jusque-là. Après tous ces mois d'incertitude. Après la fausse couche. Après l'avertissement du médecin. Après toutes nos peurs et nos hésitations. Il était là. En bonne santé. Vivant.

Notre fils. Je le trouvais le plus beau bébé que j'aie jamais vu.



Dorina et moi avec notre fils Marco, à côté d'un portrait de lui dans sa jeunesse.

Bien sûr, tous les pères disent peut-être cela de leur propre enfant. Mais pour moi, c'était réellement vrai. Je le regardais et pouvais à peine croire que ce petit être était notre enfant. Toute la tension que j'avais portée pendant des mois sembla se libérer à cet instant. J'ai pleuré. Pas seulement quelques larmes. J'ai pleuré pendant des heures. De bonheur. De soulagement. De gratitude. Tout est sorti. Toutes ces inquiétudes qui, heureusement, s'étaient révélées

inutiles. Toutes ces questions restées sans réponse. Toutes ces nuits durant lesquelles nous avions espéré que tout se passerait bien. Soudain, elles n'avaient plus d'importance. Marco était là. Et il était magnifique. Lorsque je l'ai pris dans mes bras pour la première fois, j'osais à peine bouger. Il était si petit. Si vulnérable. Si parfait à mes yeux. De sa petite main, il referma ses doigts autour de l'un des miens.

C'était un geste si simple. Et pourtant, il changea toute ma vie. Je le regardais et une seule pensée m'habitait : c'est mon fils. À cet instant, j'ai compris que je n'étais plus seulement responsable de moi-même. Dorina et moi n'étions plus uniquement mari et femme. Nous étions devenus père et mère. À partir de ce jour, un petit être compterait sur nous. Il nous regarderait. Apprendrait de nous. Chercherait notre protection. Et sans le savoir, il nous enseignerait ce que signifie réellement aimer quelqu'un sans condition. Cette prise de conscience m'a rendu humble. Je voulais être un bon père. Pas un père parfait. Cela n'existe pas. Mais un père qui serait toujours là. Un père qui apprendrait à ses enfants l'honnêteté. La valeur de tenir sa parole. Le respect des autres. Et le courage de ne jamais avoir peur du travail.

Je savais que je commettrais des erreurs. Tous les parents en font. Mais je me suis fait une promesse. Marco saurait toujours qu'il était aimé. Il saurait toujours que, quoi qu'il arrive, il pouvait compter sur son père. Notre appartement sur la petite ceinture de Hasselt n'était pas grand. Notre situation financière n'était pas facile. Nous n'avions pas encore notre propre maison. Aucune certitude quant à ce que l'avenir nous apporterait. Mais lorsque nous avons ramené Marco chez nous, je me sentais plus riche que je ne l'avais jamais été. Non par ce que nous possédions. Mais par celui qui se trouvait avec nous. Nous étions devenus une famille. Lorsque je repense aujourd'hui à cette période, après tant d'années, je comprends peut-être encore mieux ce que signifie réellement le bonheur. Le bonheur n'est pas toujours l'absence de soucis. Il arrive parfois précisément après une longue période de peur.

Et c'est peut-être pour cela qu'on le ressent avec une intensité encore plus grande. Le 10 octobre 1972, Dorina et moi n'avions pas de grande maison. Aucune sécurité financière. Aucune idée de ce que serait la suite de notre vie. Mais nous avions Marco. Et ce jour-là, c'était tout ce qui comptait. Au cours des années suivantes, il deviendrait un homme avec son propre

caractère, ses propres rêves et ses talents particuliers. La vie nous conduirait ensemble sur des chemins que nous ne pouvions absolument pas prévoir ce jour-là. Mais cette histoire appartenait à plus tard. Je veux conserver le 10 octobre 1972 tel que ce jour fut réellement. Non avec ce que je sais aujourd'hui. Mais avec ce que je ressentais alors. Une joie pure. Un bonheur si grand que je ne pouvais l'exprimer par des mots. Seulement par des larmes. Lorsque je repense à tout ce qu'il m'a été donné de vivre, la première fois où j'ai vu Marco reste l'un des moments les plus bouleversants de mon existence.

CHAPITRE 18**Avec Michael, notre famille était au complet**

Près de quatre ans après la naissance de Marco, la vie nous offrit de nouveau un merveilleux cadeau. Le 30 mai 1976 naquit notre deuxième fils. Nous l'avons appelé Michael. Ce fut une année dont beaucoup se souviendraient plus tard pour sa chaleur exceptionnelle. L'été 1976 allait devenir l'un des plus chauds du siècle. Mais pour Dorina et moi, cette année resterait à jamais gravée dans notre mémoire pour une tout autre raison. La naissance de Michael fut loin d'être facile. Dorina connut un accouchement particulièrement éprouvant qui dura plus de douze heures. Les heures s'écoulaient, l'une après l'autre. Et comme tout homme qui se tient auprès de la femme qu'il aime, je ressentais une nouvelle fois toute l'impuissance que l'on peut éprouver dans un tel moment. On ne peut rien prendre à sa place. On ne peut enlever la douleur. On peut seulement être présent. Attendre. Espérer. Et désirer entendre enfin quelqu'un dire que tout s'est bien terminé.

Mais l'accouchement était rendu plus difficile encore par la position de Michael. Il vint au monde les deux pieds en premier. Pour Dorina, ce dut être une épreuve

terriblement pénible. Pendant plus de douze heures, elle s'était battue pour mettre notre enfant au monde. Je ne pouvais qu'admirer sa force. Et lorsqu'il fut enfin là... Michael. Et lorsqu'il fut enfin là... Michael. Notre deuxième enfant. Notre deuxième fils. Je ressentis de nouveau cette émotion bouleversante qui avait empli mon cœur près de quatre ans auparavant, lors de la naissance de Marco. Mais, cette fois, un immense soulagement s'y mêlait. Après toutes ces heures de tension, il était enfin né. Et Dorina avait surmonté cet accouchement difficile. Lorsque l'on vit quelque chose de semblable, on mesure une nouvelle fois combien la vie peut être fragile. Un instant, on attend dans la peur et l'incertitude. L'instant suivant, un nouvel être est là. Son propre enfant.

Et soudain, tout le reste paraît sans importance. Lorsque j'ai vu Michael pour la première fois, mes pensées sont également allées vers Marco. Il n'était encore lui-même qu'un petit garçon de trois ans. Mais à partir de cet instant, il n'était plus enfant unique. Il était devenu grand frère. Aujourd'hui encore, je dois sourire lorsque je repense à cette période. Je me demandais si Marco comprenait réellement ce qui s'était passé. Probablement pas entièrement. Mais je voyais sa curiosité lorsqu'il regardait avec précaution

son petit frère. À partir de ce jour, un nouveau chapitre commença pour notre famille. Notre maison devint encore plus vivante. Des jouets traînaient partout. Il y avait des rires. Parfois des larmes. Et comme dans toutes les familles, il y avait aussi chez nous de petites disputes. Mais surtout... Il y avait de la vie. Une maison pleine de vie. Dorina et moi faisons ce que des milliers de jeunes parents essaient de faire chaque jour.



Nos fils Michael et Marco à l'adolescence.



Marco adolescent avec sa mère Dorina.

Nous voulions donner à nos enfants tout ce qui était à notre portée. Pas le luxe. Mais l'amour. Pas l'abondance. Mais la chaleur et la sécurité d'une famille unie. Nous voulions leur apprendre à respecter les autres. À être honnêtes. À tenir leur parole. Et à ne jamais oublier d'où venait leur famille. La langue faisait elle aussi partie de ce monde particulier dans lequel grandissaient nos enfants. Comme Dorina enseignait le français, nous parlions surtout français à la maison. En dehors, le néerlandais était la langue de notre vie quotidienne. Et lorsque je retournais dans ma

cité De Lindeman, j'entendais et je parlais encore souvent l'italien dans lequel j'avais moi-même grandi. Trois langues. Mais aussi trois mondes qui faisaient partie de ce que nous étions. Nos origines italiennes demeuraient toujours présentes. Dans nos habitudes. Dans nos souvenirs. Et surtout dans nos récits. Des récits sur Loreto Aprutino. Sur nos parents et nos grands-parents.

Sur les Abruzzes. Sur ma cité De Lindeman. Sur les mines de charbon. Et sur les sacrifices consentis par nos parents pour offrir un avenir meilleur à leurs enfants. Il était important pour moi que Marco et Michael comprennent que leur vie faisait partie d'une histoire commenc e bien avant leur naissance. Je voulais qu'ils sachent ce que leurs grands-parents avaient dû laisser derrière eux et combien ils avaient sacrifié pour que leurs enfants et petits-enfants reçoivent en Belgique des possibilités qui, pour eux-mêmes, n'avaient jamais été évidentes. C'était l'héritage que je voulais leur transmettre. Non comme un fardeau. Mais comme quelque chose de précieux. Quelque chose à conserver. Et peut-être à transmettre eux-mêmes un jour. Lorsque je regarde aujourd'hui en arrière, je vois deux garçons très différents l'un de l'autre. Chacun avec son propre caractère. Ses propres

talents. Ses propres rêves. Un père apprend vite qu'il ne doit pas comparer ses enfants.

Chaque enfant est unique. Dès son plus jeune âge, Marco manifestait une grande curiosité. Il posait des questions. Il voulait comprendre comment fonctionnaient les choses. Michael avait son propre caractère et ses propres qualités. Et c'étaient précisément ces différences qui faisaient d'eux ce qu'ils étaient. Le plus beau, c'est qu'ils grandissaient ensemble. Ils jouaient ensemble. Ils riaient ensemble. Et oui... De temps à autre, ils faisaient aussi quelques bêtises ensemble. Exactement comme doit être une enfance. Notre famille était désormais au complet. Lorsque je rentrais après une longue journée de travail et que j'entendais les voix de mes enfants, les soucis de la journée semblaient d'eux-mêmes passer à l'arrière-plan. Dans ces moments-là, j'ai commencé à comprendre véritablement où se trouve la vraie richesse. Pas sur un compte en banque. Mais autour de la table de la cuisine. Dans le sourire d'un enfant. Dans la main de la personne que l'on aime. Dans la sécurité silencieuse d'une maison où chacun se sent protégé.

C'était le bonheur que nous vivions alors. Un bonheur simple. Mais c'est peut-être précisément ce bonheur simple qui est l'un des cadeaux les plus

précieux qu'un être humain puisse recevoir au cours de sa vie. À l'époque, j'ignorais encore quels chemins la vie tracerait plus tard pour Marco et Michael. Je n'avais pas non plus besoin de le savoir. À cet instant, ils étaient simplement nos deux garçons. Nos enfants. Et après les heures difficiles durant lesquelles Michael était venu au monde, je ressentais surtout de la gratitude. De la gratitude pour Dorina. Pour sa force. Pour Marco. Pour Michael. Pour notre famille. Je savais une seule chose. Je ferais tout ce qui était en mon pouvoir pour donner à mes enfants les chances que mes parents et moi-même n'avions jamais eues.

CHAPITRE 19**DOROMA - Lorsqu'un rêve reçut un nom**

DOROMA fut la première entreprise à laquelle je donnai un nom directement inspiré de ma famille : DO pour Dorina, RO pour Renato et MA pour Marco. La louve du logo rappelait mes origines italiennes. La marque portait ainsi en elle quelque chose de notre famille et de mon désir de bâtir quelque chose de manière indépendante.

DOROMA grandit client après client, grâce au travail acharné, au service personnalisé et à la confiance. Dans le même temps, une nouvelle voie s'ouvrit vers la céramique et le design italiens, si bien que mon attention et mes moyens se répartirent de plus en plus entre DOROMA et ITALIA IN.

Lorsque je confiai la gestion quotidienne à quelqu'un d'autre, je perdis de vue ce qui se passait réellement. Des décisions furent prises qui affaiblirent DOROMA, mais la responsabilité finale restait la mienne. J'aurais dû mieux surveiller la situation et intervenir plus tôt. La fin fut douloureuse et m'apprit que faire confiance ne doit jamais signifier abandonner sa propre responsabilité.

CHAPITRE 20**Italia In et mon premier voyage à Sassuolo**

Alors que DOROMA trouvait lentement ses premiers clients, une deuxième porte s'était presque simultanément ouverte dans ma vie. Une porte qui ne menait ni au café ni aux machines à espresso. Mais au carrelage en céramique et au design italien. Après avoir passé de nombreuses années dans l'univers du café, j'avais été convaincu que mon avenir resterait toujours lié à ce secteur. Je connaissais les produits. Je connaissais les techniques. Je connaissais les clients. C'était un monde dans lequel je me sentais entièrement chez moi. Et pourtant, sans pouvoir alors le soupçonner, je commençais un parcours tout à fait différent. Comme si souvent dans ma vie, tout ne débuta pas par un grand projet. Tout commença par une conversation en famille. Mon cousin Leonardo séjourna quelque temps chez nous. C'était un carreleur expérimenté qui connaissait son métier dans ses moindres détails. Toute la famille, mes frères et moi y compris, l'aida à lancer sa propre activité à Liège.

Au début, il travaillait comme carreleur. Il savait comment poser les carreaux. Il connaissait les matériaux. Et il comprenait ce que les clients

attendaient d'un artisan. Mais Leonardo avait l'esprit d'entreprise. Il ne voulait pas seulement poser du carrelage. Il commença à regarder plus loin, noua des contacts avec des fabricants italiens et finit par devenir importateur de carreaux de céramique italiens. À ce moment-là, cet univers m'était encore presque totalement inconnu. J'avais acquis mon expérience dans le café. Dans les machines. Dans la vente. Je ne savais encore que peu de choses sur le carrelage en céramique. Leonardo me parlait de plus en plus de ses activités et des produits italiens exclusifs qu'il importait. Son entreprise se trouvait à Liège et s'adressait principalement à une clientèle francophone. Mais il voyait également des possibilités dans le Limbourg et dans le reste de la Flandre. Un jour, il me demanda :

Un jour, il me demanda : « Pourquoi n'ouvres-tu pas dans le Limbourg un magasin où tu pourrais proposer mes produits exclusifs au public flamand ? » Cette question ne cessa de me trotter dans la tête. Je ne connaissais pas encore suffisamment le monde du carrelage. Mais je connaissais la Flandre. Je parlais néerlandais. Je connaissais la mentalité des gens. Et j'avais l'expérience de la vente et de la prospection. Peut-être pouvais-je utiliser dans ce nouveau secteur ce

que j'avais appris dans l'univers du café. Le produit était complètement différent. Mais le désir des clients d'obtenir de la qualité et un bon accompagnement restait le même. Peu à peu, l'idée prit forme. En 1977 naquit ITALIA IN. Sous le nom ITALIA IN figurait également le mot : BELGIUM. Cet ajout avait été choisi délibérément. Le but de mon entreprise dépassait la simple vente de carreaux de céramique. ITALIA IN - BELGIUM devait exprimer ce que je voulais accomplir : apporter le design italien en Belgique.

Le carrelage en céramique constituait une part importante de l'offre. Mais je ne voulais pas m'y limiter. Je proposais aussi du mobilier italien moderne pour salles de bains. Des produits qui réunissaient l'esthétique, la facilité d'utilisation et le savoir-faire italien. ITALIA IN devint ainsi une entreprise grâce à laquelle je voulais présenter au public flamand différents produits du design italien. Des produits qui, à cette époque, ne se trouvaient pas encore partout en Belgique. C'est ainsi que j'ai fait mes premiers véritables pas dans le monde de la céramique et de l'aménagement intérieur. Pendant ce temps, DOROMA continuait d'exister. Durant plusieurs années, j'ai combiné les deux activités. Le café et le design italien. Deux univers de produits totalement différents. Deux

types de clients différents. Et, pour moi, deux manières de reconstruire un revenu pour ma famille après l'incertitude provoquée par FAEMA. La collaboration avec Leonardo ne dura pas longtemps. Nous nous rendîmes compte que nos idées sur le développement futur de l'entreprise ne coïncidaient pas tout à fait. La force de Leonardo résidait dans son expérience d'artisan et dans les produits et méthodes de travail qu'il connaissait bien.

Moi, je regardais de plus en plus vers les nouveaux développements. Je voyais les goûts évoluer. Je remarquais que les clients s'intéressaient à de nouvelles couleurs, à des designs modernes et à d'autres manières d'aménager leur logement. Je voulais suivre ces changements. Plus encore : je voulais essayer de les devancer. Cela ne signifiait pas que l'une de nos visions était meilleure que l'autre. Nous portions simplement un regard différent sur l'avenir. J'ai conservé beaucoup de respect pour l'expérience de Leonardo. C'est grâce à lui que j'avais trouvé la porte de ce nouveau monde. Mais j'ai compris que je devais choisir ma propre direction. À partir de 1978, j'ai donc poursuivi le développement d'ITALIA IN de manière totalement autonome et indépendante de Leonardo. J'ai commencé à nouer des contacts avec d'autres

importateurs et grossistes belges. Cela me donna accès à une offre plus large et me permit de proposer davantage de choix à mes clients. En même temps, je commençai prudemment à importer moi-même des produits directement d'Italie.

Lorsque j'ai décidé de poursuivre le développement d'ITALIA IN de manière indépendante, les catalogues et les échantillons ne me suffisaient pas. Je voulais savoir d'où venaient les produits. Je voulais voir les usines. Rencontrer les gens. Et comprendre comment les carreaux de céramique étaient réellement fabriqués. C'est ainsi que je me suis rendu pour la première fois à Sassuolo. Il existe des endroits que l'on visite. Et puis il en existe d'autres où, dès le premier instant, on a le sentiment d'être chez soi. C'est exactement ce que j'ai ressenti à Sassuolo. Jusque-là, je connaissais surtout l'Italie à travers mes souvenirs d'enfance. Loreto Aprutino. Mes grands-parents. Les étés passés auprès de ma famille, pleins de simplicité, d'affection et de chaleur. Mais l'Italie du Nord était un monde tout différent. Lorsque je suis entré dans la région de Modène et de Sassuolo, j'ai vu partout de hautes cheminées d'usine. Des camions allaient et venaient sans cesse. De longs trains de marchandises attendaient sur les voies.

Dans les entrepôts et aux alentours, d'immenses stocks de carreaux de céramique étaient prêts à partir vers tous les coins de l'Europe. J'ai immédiatement compris que j'étais arrivé dans le cœur battant de l'industrie céramique. Ce qui me frappa d'abord, ce fut l'énergie. Chacun semblait savoir exactement ce qu'il devait faire. Les machines tournaient sans arrêt. Des chariots élévateurs circulaient sans cesse dans les immenses entrepôts. Les conversations étaient brèves et ciblées. Les décisions se prenaient sans réunions interminables. Il régnait une atmosphère de confiance. Mais aussi de discipline. Pour quelqu'un comme moi, qui venait de l'univers du café, c'était particulièrement fascinant. Lors de ma première visite d'usine, on me donna un casque de sécurité. J'enfilai une blouse de protection contre la poussière et suivis le directeur le long des lignes de production. J'entendais le grondement profond des presses gigantesques. Je sentais la chaleur qui s'échappait des fours immenses. Et je regardais l'argile, l'eau et les minéraux se transformer, étape après étape, en un produit céramique fini.

Cela ressemblait presque à de la magie. Mais ce n'était pas de la magie. C'était du savoir. Du savoir-faire. De l'expérience. Et de la passion. Je continuais à

poser des questions. Pourquoi utilisait-on précisément ces matières premières ? Pourquoi des températures de cuisson si élevées étaient-elles nécessaires ? Pourquoi un carreau recevait-il une surface mate et un autre une finition brillante ? Quelle influence la cuisson avait-elle sur la résistance ? Et comment faisait-on pour que des milliers de carreaux conservent les mêmes dimensions et les mêmes couleurs ? Les ingénieurs souriaient. Ils pensaient peut-être que j'étais un Belge beaucoup trop curieux. Mais je sentais en même temps qu'ils appréciaient mon intérêt. Je ne posais pas ces questions pour mettre leurs connaissances à l'épreuve. Je les posais parce que je voulais réellement comprendre ce que j'allais proposer à mes clients. À midi, nous mangions ensemble. Pas un repas rapide derrière un bureau. Mais autour d'une seule table, où directeurs, représentants, techniciens et ouvriers de l'usine étaient assis les uns à côté des autres.

On riait. On parlait. De céramique. De football. De politique. De famille. Cela aussi me toucha. Malgré la taille des usines et la rapidité du travail, les relations humaines restaient importantes. C'est peut-être pour cela que je me suis senti si vite chez moi. J'entendais de nouveau la langue dans laquelle j'avais grandi. Je mangeais des plats qui me rappelaient la cuisine de ma

mère. Je reconnaissais les gestes familiers. Les conversations animées. La fierté avec laquelle les gens parlaient de leur travail. Dans ces moments-là, je comprenais une nouvelle fois que, même après tant d'années en Belgique, une partie de mon cœur était restée profondément italienne.

Mais ce ne fut pas l'unique cause de ce qui n'allait pas. Ma propre attention s'était elle aussi déplacée. J'avais investi bien plus de temps et d'argent dans ITALIA IN. Je n'étais plus suffisamment présent auprès des clients qui avaient aidé DOROMA à grandir. Je dois l'admettre avec honnêteté. Tout comme DOROMA avait autrefois grandi client après client, elle perdit maintenant sa force client après client. Lorsque j'ai pleinement compris ce qui se passait, beaucoup de choses étaient déjà perdues. DOROMA s'éteignit lentement. Cela me fit mal. À mes yeux, DOROMA n'avait jamais été un simple nom commercial. Dans ce nom vivaient Dorina, notre nom de famille Rossi et Marco. La marque portait notre famille, nos rêves et une part importante de ma vie. Je l'avais bâtie à partir de rien. J'avais rendu visite personnellement à chaque client. Vécu chaque première commande comme une victoire. Et je voyais maintenant disparaître ce qui avait commencé avec tant d'espoir.

Il serait facile d'en rejeter toute la faute sur quelqu'un d'autre. Mais je ne veux pas le faire. En fin de compte, DOROMA était mon entreprise. J'avais moi-même décidé de consacrer de plus en plus de temps et de moyens à ITALIA IN. J'avais moi-même confié la gestion quotidienne de DOROMA à quelqu'un d'autre. Je n'avais pas exercé une surveillance suffisante. Et j'avais compris trop tard à quel point l'entreprise était liée à ma présence personnelle. La responsabilité finale restait donc la mienne. Non parce que ma confiance n'avait pas été trahie. Elle l'avait été. Mais parce qu'un entrepreneur demeure responsable de ce qu'il a construit, même lorsqu'il délègue certaines tâches. Ce n'était pas une vérité facile. Mais c'était la mienne. J'en ai appris que la confiance est indispensable. Sans elle, on ne peut rien bâtir ensemble. Mais la confiance seule ne suffit pas. Une entreprise qui s'est développée autour d'un contact personnel ne peut perdre ce contact sans que les clients ressentent la différence.

Et celui qui partage son attention entre plusieurs activités doit continuer à vérifier qu'aucune d'elles ne lui glisse lentement des mains. Cela fait peut-être aussi partie de l'entrepreneuriat. Ne pas seulement être fier de ce qui a bien fonctionné. Mais avoir également le courage d'assumer la responsabilité de ce qui s'est

perdu. Lorsque je repense à ce premier voyage à Sassuolo, je ne vois donc pas seulement des usines, des machines et des rangées infinies de carreaux de céramique. Je vois un nouvel horizon. Mais je vois aussi ce que je commençais à laisser derrière moi. Un chapitre de ma vie professionnelle se refermait lentement, tandis qu'un autre s'ouvrait de plus en plus largement devant moi. À Sassuolo, j'ai découvert un monde dans lequel mes origines italiennes et mon expérience belge pouvaient se compléter. En Italie, je trouvais les produits, le savoir-faire et la passion. En Belgique, je connaissais le marché et les personnes auxquelles je pouvais présenter ces produits.

À cet instant, je ne pouvais absolument pas savoir où cette combinaison me conduirait. Pendant ce premier retour vers la Belgique, je ressentais toutefois une chose très clairement. À Sassuolo, je n'avais pas seulement découvert de nouveaux produits. J'avais trouvé une destination qui donnerait une direction à ma vie pendant de nombreuses années.

CHAPITRE 21**1981 - l'année où nous avons perdu notre maison**

En 1981, j'arrivai à un point où mon esprit d'entreprise ne signifiait plus seulement la liberté. Les factures m'avaient rattrapé. Il y avait un emprunt d'environ deux millions de francs belges et près de quatre cent mille francs de TVA restaient dus. Pour une jeune famille, ce n'étaient pas de simples chiffres sur le papier ; ils s'invitaient à notre table et m'empêchaient de dormir la nuit.

Après coup, il est tentant d'attribuer une crise uniquement aux circonstances défavorables ou aux personnes qui n'ont pas tenu leurs promesses. Moi aussi, j'ai connu des déceptions. Mais j'avais moi-même fait des choix. J'avais dispersé mon attention, accordé trop facilement ma confiance et cru trop longtemps que davantage d'efforts suffiraient à résoudre un problème. L'optimisme est une force tant qu'il ne se substitue pas à la réalité. En 1981, je dus reconnaître que mon enthousiasme avait devancé ma prudence.

Pour éviter la faillite, nous avons vendu notre maison. Ce fut bien plus qu'une mesure financière. Dorina et moi avons rempli chaque pièce de rêves ; c'était là que nos enfants étaient chez eux. Le jour où

une maison qui était la vôtre redevient la propriété de quelqu'un d'autre, vous mesurez toute la fragilité de la sécurité. J'avais honte. Non parce que travailler et échouer serait déshonorant, mais parce que mes décisions avaient aussi touché les personnes qui comptaient sur moi.

Pourtant, je ne voulais pas disparaître derrière ma honte. J'ai cherché le dialogue, conclu des accords et tenté de régler correctement chaque dette. La faillite put être évitée, mais la douleur n'en disparut pas pour autant. Nous avons dû vivre plus modestement et recommencer. Certaines personnes prirent leurs distances. D'autres nous tendirent la main de manière inattendue. Durant de telles années, on n'apprend pas seulement quelque chose sur l'argent ; on découvre aussi que l'on est lorsque plus personne n'est impressionné par nos projets.

Je n'ai pas voulu faire de cette période un récit héroïque. Je ne me levais pas chaque matin sans peur. Il y eut des jours où je doutais, dormais mal et me demandais si ma famille n'aurait pas été plus heureuse avec un homme qui prenait moins de risques. Mais il fallait tout de même faire le pas suivant. J'appelais un client, rendais visite à un fournisseur et cherchais à

nouveau un travail que je puisse accomplir honnêtement.

La crise m'a pris une maison et une grande part de ma confiance en moi, mais elle m'a laissé une conviction : recommencer n'est pas un grand geste. C'est une succession de petits gestes accomplis alors que l'on a encore peur. Plus tard, lorsque Marco traversa sa propre période sombre, je pensai trop vite que la même volonté pourrait le sauver lui aussi. Je ne comprenais pas encore suffisamment qu'une crise financière et une maladie psychiatrique ne sont pas comparables. Je l'ai compris trop tard, et c'est l'une des leçons les plus douloureuses de ma vie.

CHAPITRE 22**Medardo Maseroli, l'homme qui a cru en moi**

Très vite, nos conversations allèrent bien au-delà du seul carrelage en céramique. Nous parlions d'entrepreneuriat. De responsabilité. De famille. De confiance. Un jour, il me dit quelque chose que je n'ai jamais oublié : Un jour, il me dit quelque chose que je n'ai jamais oublié : « Tu peux perdre une commande, mais ne perds jamais ta crédibilité. » Ces mots sont restés à jamais gravés dans mon cœur. Car, en fin de compte, la crédibilité est peut-être le plus grand capital d'un entrepreneur. Tout le reste peut disparaître. Une entreprise. Un contrat. Une usine. Mais tant que les gens continuent à avoir confiance en votre parole, vous pouvez toujours recommencer. Medardo voyait que j'étais prêt à travailler sans compter les heures. Il savait que je n'hésitais pas à parcourir des milliers de kilomètres pour un client. Il comprenait qu'il ne me suffisait pas de vendre un produit. Je voulais comprendre. Je voulais améliorer. Je voulais bâtir quelque chose avec les autres.

Peu à peu, un lien de respect mutuel se tissa entre nous. Pour moi, sa confiance valait bien plus que n'importe quel contrat. Car lorsqu'une personne aussi expérimentée croit en vous, elle vous donne également

le courage d'aller plus loin que vous ne l'auriez jamais cru possible. Medardo ne m'offrit pas seulement des occasions. Il me confia des responsabilités. Et la responsabilité est peut-être l'un des plus grands cadeaux qu'un être humain puisse faire à un autre. Car elle signifie que quelqu'un croit réellement que vous êtes capable de l'assumer. À un moment important de ma vie, il alla même plus loin. Il me soutint à hauteur de cent mille francs belges. À l'époque, c'était une somme considérable. Mais ce qui me toucha le plus profondément ne fut pas seulement l'argent. Ce fut la confiance qui se cachait derrière ce geste. Il croyait en moi. Il croyait en mes projets.

Et il était prêt à transformer cette conviction en acte. Ce soutien ne m'apporta pas uniquement une marge de manœuvre financière. Il me donna surtout un nouveau courage. Je sentais que je n'étais pas seul. Qu'un homme d'expérience et de savoir voyait en moi des possibilités dont je ne mesurais peut-être pas encore toute l'étendue.

C'était précisément là que résidait la force de notre collaboration. Medardo était en outre bien plus qu'un homme d'affaires. C'était également un sculpteur très connu. Son art révélait une autre facette de sa personnalité. L'homme sensible. L'artiste qui ne

regardait pas seulement la forme extérieure, mais aussi ce qui vivait au plus profond de l'être humain. Il travaillait la pierre, mais savait y rendre visibles les sentiments. La paix. La joie. La tristesse. L'espoir. C'est peut-être pour cela qu'il comprenait si bien les gens. Un sculpteur ne regarde en effet pas uniquement ce qui est visible à l'extérieur. Il essaie de découvrir ce qui se cache à l'intérieur. Après sa mort, un geste tout particulier et bouleversant m'attendait. Selon sa dernière volonté, je pouvais être le premier à choisir une œuvre dans sa collection. Son épouse Rita et ses enfants Yvan et Igor respectèrent ce souhait et me donnèrent la possibilité de sélectionner moi-même une œuvre.



La Madone en marbre blanc de Carrare, réalisée par Medardo Maseroli et confiée à mes soins après son décès.

J'en fus profondément touché. Cela signifiait que Medardo avait pensé à moi avant de mourir. Parmi toutes les œuvres que j'aurais pu choisir, j'ai retenu une sculpture qui me toucha immédiatement. Elle avait été taillée dans du marbre blanc de Carrare et représentait la Madone. L'œuvre avait deux faces différentes. Lorsque je tournais la sculpture, je voyais d'un côté une Madone qui exprimait le repos, la paix et le bonheur. De l'autre apparaissait un visage entièrement différent. Celui d'une femme blanche au

regard triste et douloureux. C'était la même œuvre. La même pierre. Et pourtant, chaque face racontait une histoire totalement différente. Parmi toutes les œuvres que j'aurais pu choisir, je sentais que celle-ci m'était destinée. Elle montrait les deux faces de la vie. La joie et la tristesse. L'espoir et la douleur. Le calme et l'agitation. La lumière et les ténèbres. L'une ne peut pas toujours exister sans l'autre. Comme toute vie humaine, la mienne se compose elle aussi de jours lumineux et de jours sombres.

De confiance récompensée. Et de confiance parfois trahie. De projets réussis. Et de rêves perdus. C'est peut-être pour cela que l'œuvre m'a touché si profondément. Elle reflétait quelque chose de ma propre vie. L'homme qui voulait toujours avancer. Mais aussi celui qui portait souvent ses soucis et son chagrin au plus profond de lui-même. À mes yeux, cette sculpture était bien plus qu'une œuvre d'art. Medardo l'avait lui-même taillée dans le marbre blanc de Carrare. Ses mains avaient façonné la pierre. Ses pensées et ses sentiments continuaient d'y vivre. Le fait que je puisse, selon sa dernière volonté, choisir le premier une œuvre demeure pour moi l'un des témoignages les plus personnels et les plus précieux de notre amitié. Lorsque je regarde la sculpture, je pense

à Medardo. Aux occasions qu'il m'a offertes. À tout ce que nous avons bâti ensemble. À sa foi en moi. Mais également à la douleur que laisse quelqu'un lorsqu'il disparaît pour toujours de notre vie.

Au cours des années suivantes, lorsque je devais prendre des décisions difficiles, je repensais souvent à nos conversations. Non parce qu'il avait une réponse à tout. Mais parce qu'il m'avait appris à poser les bonnes questions. Et la bonne question vaut parfois bien plus qu'une réponse rapide. Ce n'est que lorsqu'il ne fut plus là que j'ai réellement compris à quel point il avait influencé ma vie. Certaines personnes laissent derrière elles des bâtiments. D'autres, des entreprises prospères. Medardo m'a laissé quelque chose de bien plus précieux. Des souvenirs. Sa confiance. Et une œuvre dans laquelle ses mains, son âme et son amitié resteront présentes à jamais. Je me souviens d'un homme prêt à accorder sa confiance aux autres, parfois avant même qu'ils aient pu faire toutes leurs preuves. D'un homme qui jugeait les gens d'après leur caractère. Pas seulement d'après ce qu'ils pouvaient accomplir. Aujourd'hui encore, lorsque je prononce son nom, j'éprouve la même gratitude profonde.

Non seulement parce qu'il m'a aidé à grandir professionnellement. Mais parce qu'il a confirmé

quelque chose en quoi j'avais moi-même toujours cru. Les affaires commencent toujours par les êtres humains. Et une poignée de main sincère peut parfois valoir bien plus qu'un contrat de cent pages. C'est pourquoi Medardo Maseroli conservera toujours une place très particulière dans mon cœur. Pas uniquement comme associé. Mais aussi comme ami. Comme mentor. Comme artiste. Et comme l'homme qui, à l'un des moments les plus importants de ma vie, m'a dit : « Continue. Je crois en toi. » Parfois, une seule phrase suffit à changer le cours d'une vie. Une seule phrase suffit parfois à changer la direction d'une vie. Pour moi, Medardo fut cet homme.

CHAPITRE 23**Pastorelli et les plus belles années de mon travail**

À l'automne 1986, ma vie prit de nouveau un tournant inattendu. Grâce à Medardo Maseroli, j'ai fait la connaissance d'Alberto Pastorelli et j'ai eu l'occasion de représenter Ceramiche Pastorelli dans l'ensemble du Benelux. Alberto était copropriétaire du groupe Ceramiche Pastorelli. La moitié de l'entreprise appartenait à Alberto et à sa sœur. L'autre moitié était détenue par leurs trois cousins. Il s'agissait donc d'une véritable entreprise familiale, dans laquelle la tradition, le savoir-faire et la responsabilité se transmettaient de génération en génération. La première fois que j'ai vu leurs collections, j'ai immédiatement compris qu'il s'agissait de bien plus que de simples carreaux de céramique. Chaque collection possédait son propre caractère. Une attention toute particulière était accordée aux couleurs. Aux surfaces. Aux finitions. Mais par-dessus tout, à la qualité. Je me suis de nouveau senti comme ce jeune représentant qui, des années auparavant, avait découvert l'univers de l'espresso.

Seulement, l'odeur du café fraîchement préparé avait désormais été remplacée par celle de l'argile et de l'émail, ainsi que par la chaleur des fours ardents. Dès

le premier jour, je me suis promis de ne pas être un simple représentant. Je voulais être un partenaire. Pour l'usine. Pour les importateurs. Pour les architectes. Pour les négociants en carrelage et les poseurs. Je voulais que chacun sente qu'il pouvait compter sur moi. Alberto me donna pour cela toute la liberté et toute la responsabilité nécessaires. Il me confia les atouts de son entreprise. La qualité des produits. Le nom Pastorelli. Les relations avec les clients. Et le développement de la marque dans le Benelux. Cette confiance était pour moi inestimable. Alberto possédait une personnalité formidable. Malgré sa position au sein d'un important groupe céramique, il était resté un homme humble et accessible. Il écoutait. Il témoignait du respect.

Et il comprenait qu'une bonne collaboration ne repose pas uniquement sur des chiffres et des contrats, mais surtout sur une confiance mutuelle. Notre collaboration était tenue en très haute estime dans l'ensemble du secteur de la céramique. Pas seulement dans le Benelux. Même de nombreux concurrents italiens connaissaient et respectaient la manière dont Alberto et moi travaillions ensemble. Chacun voyait comment nous nous complétions. Alberto connaissait l'usine, la production et les possibilités de ses

collections. Moi, je connaissais le Benelux, les clients et la meilleure manière d'y présenter les produits italiens. Ensemble, nous formions une équipe solide. Cela signifiait de longues journées. De très longues journées. Chaque matin, je quittais la maison tôt. Certains jours, je parcourais des centaines de kilomètres. D'Anvers au Luxembourg. D'Ostende à Maastricht. De Bruxelles jusque dans le nord des Pays-Bas. Lorsque la plupart des gens avaient déjà terminé leur journée, j'étais souvent encore occupé à rédiger des rapports ou à préparer mes rendez-vous du lendemain.



Avec Alberto Pastorelli, mentor et ami.

Pourtant, je n'ai jamais considéré ces kilomètres sans fin comme un fardeau. Au contraire. Ma voiture était devenue mon deuxième bureau. C'est là que je réfléchissais. Que naissent de nouvelles idées. Que je préparais mes conversations avec les clients. Et il m'arrivait de rouler pendant des heures en silence, tandis que le paysage défilait et que je pensais à l'avenir. Alberto venait trois à quatre fois par an en Belgique. Ensemble, nous rendions visite à nos clients dans le Benelux. Nous écoutions leurs expériences. Nous discutons de ce qui fonctionnait bien et de ce qui pouvait être amélioré. Mais ses visites étaient également des moments importants pour réfléchir à l'avenir. Nous parlions de nouvelles collections. De couleurs et de formats. De l'évolution des goûts du marché. Et des projets que nous voulions développer ensemble. Ces rencontres n'étaient jamais de simples obligations professionnelles. Elles nous rapprochaient et renforçaient la confiance qui s'était tissée entre nous au fil des années.

Je n'ai pas tardé à constater que de nombreuses salles d'exposition ne rendaient pas suffisamment justice à la beauté des collections céramiques italiennes. Des cartons étaient empilés les uns sur les autres. Des échantillons traînaient partout. Les

architectes devaient essayer d'imaginer l'apparence d'un sol ou d'un mur sans pouvoir réellement voir le résultat final. Je trouvais cela particulièrement regrettable. Un beau carreau mérite une belle présentation. J'ai donc commencé à développer moi-même de nouveaux systèmes de présentation. Je fabriquais de grands panneaux en bois sur lesquels des compositions complètes de carreaux étaient soigneusement collées et jointoyées. Ce n'étaient plus de simples échantillons. C'étaient des présentations complètes. Un architecte pouvait voir l'harmonie entre les couleurs. Un négociant pouvait montrer à ses clients à quoi le résultat final pourrait réellement ressembler. Aujourd'hui, cela peut paraître tout à fait naturel. Mais à l'époque, c'était une manière novatrice de présenter des produits céramiques. Je consacrais d'innombrables heures à la recherche des meilleures compositions.

Au choix de la bonne couleur de joints. Au perfectionnement de chaque détail de la finition. Je voulais que chaque panneau raconte une histoire. Lorsque je voyais plus tard une telle présentation dans une salle d'exposition, j'éprouvais peut-être la même satisfaction qu'un artiste devant une œuvre achevée. Non parce que mon nom était mentionné quelque part.

Mais parce que je savais que cela aiderait les gens à faire un meilleur choix. Peu à peu, d'autres fabricants italiens commencèrent eux aussi à s'intéresser à ma manière de travailler. Ils voyaient comment je représentais Pastorelli dans le Benelux. Ils remarquaient comment je présentais les produits. Comment je construisais des relations avec les clients. Et comment j'essayais non seulement de vendre une marque, mais de lui donner réellement une place sur le marché. De plus en plus de fabricants souhaitaient que j'introduise également leur marque dans le Benelux, aux côtés de Pastorelli.



L'une des présentations de carrelages que j'ai fait réaliser pour des magasins et des salles d'exposition.

C'était un grand compliment. Cela signifiait que mon travail ne passait pas inaperçu. Ma collaboration avec Alberto et Pastorelli demeurait néanmoins très particulière à mes yeux. La confiance qu'il m'avait accordée forma la base de l'une des périodes les plus importantes et les plus fructueuses de ma vie professionnelle. Je ne vendais pas uniquement des produits. Je participais activement à leur développement. Je transmettais ce que les clients me racontaient. Je signalais quelles couleurs étaient de plus en plus demandées. Quels formats les architectes

préféraient. Et quels aspects techniques pouvaient, selon moi, être améliorés. Je ne me sentais plus simplement représentant. J'étais réellement devenu un pont entre l'Italie et le Benelux. D'un côté se trouvaient les usines italiennes, avec leur savoir-faire, leur créativité et leurs connaissances techniques. De l'autre, les importateurs, les architectes, les négociants et les poseurs de Belgique, des Pays-Bas et du Luxembourg. Ma mission consistait à relier ces deux mondes.

Je ne devais pas seulement traduire la langue. Je devais également comprendre la mentalité, les attentes et les besoins des deux côtés. Cette confiance grandit d'année en année. Et avec elle se développa mon réseau de relations humaines. J'ai rencontré des entrepreneurs qui devinrent des amis pour la vie. Des architectes qui continuèrent à m'appeler lorsqu'ils avaient besoin de conseils. Des importateurs qui ne me considéraient plus seulement comme un fournisseur, mais comme un véritable partenaire. C'était pour moi la plus grande récompense. Pas uniquement les chiffres de vente. Mais surtout la confiance. Alberto, tout comme Medardo, contribua dans une large mesure au grand succès qu'il m'a été donné de connaître pendant plus de quinze ans. Medardo m'avait montré la porte de Pastorelli. Alberto

m'accorda ensuite la confiance et la liberté nécessaires pour la franchir et développer pleinement mes propres possibilités. Tous deux occupent, chacun à leur manière, une place ineffaçable dans ma vie professionnelle.

Lorsque je repense aujourd'hui à ces années, je ressens toujours la même chaleur dans mon cœur. Ce furent des années intenses. Des années de travail acharné. Des milliers et des milliers de kilomètres sur la route. D'innombrables rencontres. Mais ce furent aussi des années durant lesquelles je me levais chaque matin avec enthousiasme. Parce que je sentais que je construisais quelque chose qui avait du sens. Pas seulement pour moi-même. Mais avec tant d'autres personnes. Aujourd'hui encore, Alberto et moi sommes toujours en contact. Les années ont passé. Nos vies professionnelles ont changé. Mais le respect et l'admiration que nous éprouvons l'un pour l'autre sont restés. C'est peut-être la plus belle preuve que notre collaboration a toujours reposé sur bien plus que les affaires. Elle était bâtie sur la confiance. Sur la loyauté. Et sur une estime sincère l'un de l'autre en tant qu'êtres humains.

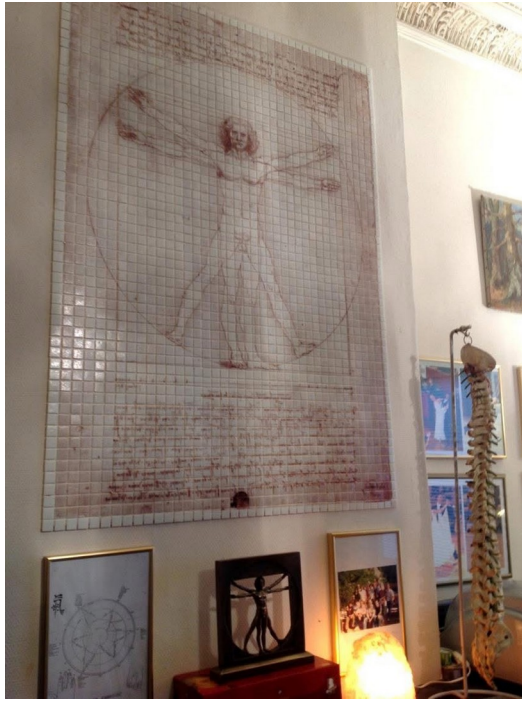
CHAPITRE 24**La question de savoir si l'on pouvait faire mieux**

Les panneaux de présentation m'avaient montré toute la différence que pouvait faire une meilleure manière de présenter les produits. Mais plus je travaillais dans le monde de la céramique, plus je comprenais clairement que le problème allait bien au-delà de la manière dont on montrait un carreau dans une salle d'exposition. Il manquait quelque chose dans le fonctionnement de tout notre secteur. La qualité des produits s'améliorait d'année en année. Les usines investissaient dans de nouvelles technologies. Les formats devenaient plus grands. Les designs se raffinaient. Et pourtant, la manière dont tous ces produits et toutes ces informations arrivaient jusqu'au client demeurait presque inchangée. Les architectes feuilletaient toujours de lourds catalogues. Les négociants transportaient de grands panneaux de présentation d'une salle d'exposition à l'autre. Les importateurs travaillaient avec des piles de listes de prix qu'il fallait constamment mettre à jour. Les devis étaient encore calculés à la main. Et à la moindre modification, il fallait souvent tout recommencer. J'observais cela avec une curiosité croissante.

Non parce que cette manière de travailler était mauvaise. Mais parce que j'étais convaincu qu'il devait être possible de faire plus simple et plus efficace. Une question ne me quittait plus : « Ne serait-il pas possible de relier toutes ces étapes distinctes ? » J'y pensais sans cesse pendant mes longs trajets en voiture. Le soir, j'étais assis à la table de notre cuisine et je remplissais feuille après feuille de croquis. Je ne dessinais pas de nouveaux carreaux. Je dessinais une nouvelle manière de travailler. J'imaginai un système qui permettrait à un architecte de voir immédiatement l'apparence d'une pièce terminée. Un système grâce auquel un négociant n'aurait plus besoin de passer des heures à faire des calculs. Un système où les couleurs, les formats, les prix et les informations techniques seraient tous reliés entre eux. Aujourd'hui, cela paraît tout à fait évident. Mais à l'époque, cela semblait presque impossible. Dans de nombreuses entreprises, les ordinateurs étaient encore loin d'aller de soi.

Pour beaucoup, c'étaient des machines complexes et inconnues. Pour moi, ils représentaient tout autre chose. Une possibilité. Non parce que j'étais programmeur. Je ne l'étais pas. Mais parce que je sentais que la technologie pouvait aider les êtres humains. Pas les remplacer. Les aider. Peu à peu, j'ai

commencé à parler de plus en plus souvent de ces idées avec Marco. Il était encore jeune. Mais je voyais déjà chez lui la même curiosité qui m'avait animé à son âge. Lorsque nous parlions de l'avenir, il ne voyait pas d'obstacles. Il voyait des possibilités. Cela me touchait profondément. Parfois, nous restions ensemble pendant des heures à la table de la cuisine. Entre nous, il n'y avait souvent rien de plus qu'une feuille de papier. Je dessinais la manière dont j'imaginai le fonctionnement d'un tel système. Marco poussait alors l'idée un pas plus loin. Il posait des questions auxquelles je n'avais moi-même pas encore pensé. Peu à peu, quelque chose de particulier commençait à naître. Pas seulement une idée.



Un panneau en mosaïque d'après Léonard de Vinci, réalisé avec mon système Dai di Più.

Mais un rêve que nous partagions. Pour la première fois, je sentais que Marco et moi ne nous complétions pas seulement comme père et fils. Nous commençons aussi à nous inspirer professionnellement. J'apportais l'expérience que j'avais accumulée sur le terrain au fil de toutes ces années. Marco apportait son regard ouvert sur la technologie et l'avenir. Ensemble, nous nous complétions merveilleusement. À cet instant, j'ignorais encore où cette route nous conduirait finalement. Je savais seulement que nous voulions

bâtir quelque chose ensemble qui ferait réellement progresser notre secteur. Non pour impressionner. Non pour devenir les plus grands. Mais parce que nous pensions que les gens méritaient de meilleurs outils. Lorsque je regarde aujourd'hui en arrière, je comprends que les premières lignes de ce qui deviendrait plus tard Piramedia n'ont jamais été tracées dans un bureau. Elles sont nées chez nous. Autour de la table de la cuisine.

De conversations. De croquis. De rêves. Et de notre conviction commune qu'un jour, l'avenir pourrait être différent. C'est peut-être là ce qu'il y a de plus beau dans tout grand rêve. Il ne commence pas par un bâtiment. Ni par un investissement. Ni même par un ordinateur. Il commence lorsque deux personnes se regardent et disent : « Imagine que l'on puisse faire mieux. »

Mon désir d'améliorer les choses ne s'arrêta pas à un beau panneau de présentation. Je travaillai sur des éléments de mosaïque prêts à l'emploi, des sols modulaires et des systèmes pouvant être posés de façon plus légère, plus rapide et plus précise. Toutes les idées ne trouvèrent pas immédiatement leur marché. Certains projets arrivaient trop tôt, d'autres se révélèrent trop coûteux ou nécessitaient des

partenaires que je n'avais pas encore. Pourtant, je continuai à dessiner, tester et adapter.

En 2009, une demande de brevet international fut déposée pour l'un de mes systèmes modulaires. Un brevet ne prouve pas qu'une idée connaîtra automatiquement le succès ; il confirme seulement que quelque chose de nouveau a été imaginé et consigné. Pour moi, c'était surtout la reconnaissance d'une habitude de toute une vie : observer un problème existant et se demander s'il peut être simplifié. Le véritable Renato ne s'est jamais satisfait de la formule : « Voilà des années que nous faisons ainsi. » Cette attitude m'apporta parfois des avancées, parfois de la frustration, mais elle me garda éveillé et curieux.

CHAPITRE 25**La Pyramide de Verre**

Ce qui avait commencé autour de notre table de cuisine avait, à un certain moment, besoin de son propre espace. Certains bâtiments s'effacent de votre mémoire dès que vous les quittez. D'autres restent pour toujours une part de votre vie. Pour moi, la Pyramide de Verre de Lummen, tout près du grand nœud routier où plusieurs autoroutes se rejoignent, fut un tel endroit. La première fois que je la vis, je m'arrêtai un instant. Ce n'était pas un immeuble de bureaux ordinaire. Il avait quelque chose de particulier. C'était presque comme si le bâtiment me murmurait : C'était presque comme si le bâtiment me murmurait : « Voici un lieu où de nouvelles idées peuvent naître. » Était-ce seulement mon imagination ? Peut-être. Peut-être pas. La seule chose que je sais, c'est que j'ai immédiatement senti que c'était là que je voulais faire grandir notre rêve. Au début des années quatre-vingt-dix, le monde changeait de plus en plus vite. Les ordinateurs trouvaient lentement leur chemin dans les entreprises.

Le fax était devenu un outil indispensable. Les téléphones portables commençaient timidement à

entrer dans la vie quotidienne. Et pourtant, le secteur de la céramique travaillait encore presque comme vingt ans auparavant. Avec des catalogues. Des listes de prix imprimées. Des calculs faits à la main. Des photographies. Et des échantillons. J'étais convaincu que l'avenir serait différent. Pas seulement pour les usines. Mais aussi pour les architectes. Les négociants en carrelage. Les poseurs. Pour tous ceux qui travaillaient chaque jour avec des matériaux céramiques. Marco partageait cette conviction. Il ne se contentait pas d'écouter attentivement mes idées. Il les développait. Là où je voyais les problèmes pratiques de notre secteur, il voyait les possibilités offertes par les ordinateurs. Un soir, après une nouvelle longue conversation sur nos projets, Marco me regarda et dit : « Papa, si nous voulons vraiment le faire, nous devons aussi avoir le courage de voir grand. » Je n'ai jamais oublié ces mots.

Car il avait raison. Un petit bureau ne suffirait pas. Nous avons besoin d'espace. D'espace pour réunir les gens. Pour les démonstrations. Pour les ordinateurs. D'un espace où l'avenir pouvait devenir visible. C'est ainsi qu'en 1995, nous sommes arrivés à la Pyramide de Verre de Lummen. Nous avons loué environ quatre cents mètres carrés. Pour beaucoup, cela semblait être

une folie complète. Certains nous considéraient même comme des rêveurs. « Que vont donc faire deux personnes avec autant d'espace ? » Je me contentai de sourire. Car dans mon esprit, cet espace était déjà entièrement rempli. Pas de meubles. Mais d'idées. Nous voulions créer un lieu de rencontre. Un centre où des fabricants italiens, français et espagnols pourraient présenter leurs collections. Où des architectes découvriraient de nouveaux matériaux. Où des importateurs suivraient des formations. Où les ordinateurs ne serviraient plus uniquement à écrire des lettres, mais aussi à rendre visibles des projets complets avant même la pose du premier carreau.



La Pyramide de Verre à Lummen - un rêve devenu réalité.

Aujourd'hui, tout cela paraît parfaitement normal. À l'époque, cela ressemblait presque à de la science-fiction. Je me souviens encore très bien du jour où nous avons installé les premiers meubles. Chaque bureau fut soigneusement placé. Chaque ordinateur était un investissement dans l'avenir. Nous avons raccordé les téléphones. Très vite, le fax sembla recevoir presque sans arrêt de nouveaux messages. Lentement, la Pyramide prit vie. C'est également dans la Pyramide que j'ai commencé à travailler avec Cristina. Marco la connaissait depuis leurs années d'études. Elle avait le même esprit ouvert. La même volonté de travailler dur. Et la même curiosité sans fin. Dès son premier jour, elle ne s'est jamais comportée comme une simple collaboratrice. Elle devint immédiatement une part de notre rêve. Cela se voyait dans tout ce qu'elle faisait. Lorsqu'il restait du travail à terminer le soir, chacun demeurait spontanément pour aider. Personne ne regardait l'heure. Nous regardions seulement ce qui restait à faire.

Il régnait un enthousiasme difficile à exprimer par des mots. Nous croyions réellement pouvoir bâtir quelque chose qui changerait notre secteur. Peut-être étions-nous naïfs. Peut-être avions-nous simplement un peu d'avance sur notre temps. Nous étions

probablement un peu des deux. C'est précisément ce qui rendait ces années si particulières. Nous faisons bien plus que travailler. Nous riions. Nous discussions. Nous mangions ensemble. Certaines de nos meilleures idées naquirent pendant le déjeuner, dans un coin de nappe en papier. Une simple remarque d'un client pouvait, dès le lendemain, devenir le point de départ d'une solution entièrement nouvelle. Tout le monde réfléchissait. Chacun avait quelque chose de précieux à apporter. Aujourd'hui encore, lorsque je ferme les yeux, j'entends le bruit des claviers. Le fax qui imprime un nouveau message venu d'Italie. Marco qui entre avec enthousiasme, porteur d'une nouvelle idée. Cristina qui accueille les visiteurs avec son sourire sincère.

Et moi... Allant d'un bureau à l'autre. Parfois fatigué. Souvent inquiet. Mais surtout heureux. Parce que j'avais le sentiment de faire enfin exactement ce vers quoi j'avais travaillé toute ma vie. Pas simplement remplir un bâtiment. Mais réunir des gens autour d'un rêve commun. Pour nous, la Pyramide de Verre ne fut jamais seulement un bureau. C'était un laboratoire d'idées. Un lieu où l'expérience et la jeunesse se rencontraient. Où l'Italie et la Belgique se rejoignaient. Où le passé et l'avenir se donnaient la main. Lorsque je

repense aujourd'hui à ces années, ce n'est pas le verre que je vois en premier. Je vois les gens. Car c'étaient eux, la véritable lumière qui faisait briller la Pyramide.

Entre 1998 et 2003 commença une nouvelle période particulièrement intense. Nous avons relancé Piramedia dans un bâtiment industriel du parc d'activités de Beringen. Grâce à un nouvel apport financier, à un nouvel investisseur et à une augmentation de capital, nous avons pu donner au projet une bien plus grande ampleur.

Au plus fort de l'activité, environ vingt-huit personnes travaillaient avec nous : salariés permanents, intérimaires, stagiaires, webdesigners et étudiants employés pendant les vacances. Chacun jouait son propre rôle dans l'aboutissement de notre concept global. L'expérience, les jeunes compétences numériques et la créativité pratique s'y rejoignaient.

Outre les logiciels et la présentation, nous avons développé des sols en céramique flottants ainsi que des panneaux muraux, de sol et de mosaïque prêts à poser. Ils devaient être plus légers, plus solides, modulaires et faciles à poser, sans qu'il soit toujours nécessaire d'arracher d'abord le sol existant. Les recherches menées durant ces années ont contribué à jeter les bases de la demande de brevet international obtenue

en 2009. Tout n'atteignit pas le marché comme nous l'espérions, mais l'engagement de toutes ces personnes aida Marco et moi à donner une forme tangible à nos idées.

CHAPITRE 26**Cristina - La force tranquille de notre rêve**

Lorsque je repense aujourd'hui à ces premières années dans la Pyramide de Verre, je vois surtout les deux jeunes qui donnaient à notre projet son énergie particulière. Je vois Marco. Et je vois Cristina. Tous deux venaient à peine de terminer leurs études. Ils étaient jeunes. Désireux d'apprendre. Pleins d'enthousiasme. Et surtout, ils n'avaient pas peur de voir grand. C'est précisément cela qui donnait sa force singulière à notre projet. J'apportais plus de vingt ans d'expérience dans les univers du café et de la céramique. Je connaissais les usines. Je connaissais les importateurs. Je connaissais les architectes. Je savais où se trouvaient les véritables problèmes. Mais Marco et Cristina possédaient quelque chose qui ne s'achète nulle part. Un regard neuf. Pour eux, aucune limite n'allait de soi. Lorsque je disais que quelque chose serait difficile, ils demandaient simplement : « Pourquoi ? » Cette seule question m'obligeait souvent à repenser les choses. Peut-être une chose ne semblait-elle difficile que parce que nous l'avions toujours faite de la même manière.

Très vite, la Pyramide devint bien plus qu'un bureau. Durant la journée, nous recevions des clients de Belgique, des Pays-Bas et du Luxembourg. Des fabricants italiens venaient présenter leurs dernières collections. Des architectes voulaient découvrir de nouvelles possibilités pour présenter leurs projets. Et le soir... une deuxième journée de travail commençait souvent. Lorsque les derniers visiteurs étaient partis, nous continuions fréquemment à travailler pendant des heures. Marco s'installait derrière son ordinateur et cherchait comment nos idées pouvaient être réalisées sur le plan technique. Cristina préparait les documents, s'occupait de la communication et veillait à ce que tout soit organisé avec soin. Et moi ? Je remplissais feuille après feuille de croquis issus de mon expérience pratique. Nous échangeons des idées. Nous discutons. Parfois, nous n'étions pas d'accord. Mais nous avons toujours le même but. Construire quelque chose qui puisse réellement faire la différence. Nos rôles étaient différents. Et c'est précisément pour cela que nous nous complétions si bien. Durant cette période, d'autres personnes nous rejoignirent, porteuses des connaissances techniques qui nous manquaient.

Je me souviens encore de l'importance de ces premiers programmeurs. Nous avions des idées. Des centaines d'idées. Mais les idées seules ne suffisent pas pour construire un logiciel. Nous avions besoin de personnes capables de transformer notre rêve en lignes de code informatique. Cela n'était pas toujours simple. J'expliquais un problème à partir de mon expérience dans le monde de la céramique. Marco essayait ensuite de le traduire dans la logique d'un ordinateur. Cristina veillait à ce que nos idées soient clairement consignées et communiquées. Puis le programmeur devait essayer de comprendre exactement ce que nous voulions atteindre et comment cela pouvait être réalisé techniquement. Cela donna lieu à de longues conversations. Et presque aussi souvent à beaucoup de rires. Car, en réalité, nous parlions trois langues différentes. Celle de la pratique. Celle de l'entrepreneuriat. Et celle du développement logiciel. Peu à peu, nous apprîmes à nous comprendre. C'est précisément alors que quelque chose de vraiment particulier commença à naître.

Pas simplement un nouveau programme informatique. Mais un outil issu des problèmes réels auxquels les gens étaient confrontés dans leur travail quotidien. Cela resta toujours notre point de départ.

Nous ne voulions pas développer des logiciels parce que les ordinateurs étaient soudain devenus modernes. Nous voulions en développer parce que la technologie pouvait réellement aider les gens. Un architecte devait pouvoir concevoir plus rapidement un projet. Un négociant devait pouvoir établir plus facilement un devis. Un client devait pouvoir voir un sol ou une salle de bains avant même que le premier carreau soit commandé. C'était notre rêve. Aujourd'hui, tout cela paraît presque évident. Mais à l'époque, beaucoup nous regardaient avec étonnement. Certains trouvaient nos idées beaucoup trop ambitieuses. D'autres ne croyaient tout simplement pas que le secteur travaillerait un jour de cette manière. Mais cela ne nous décourageait pas. Au contraire. Cela nous rendait encore plus déterminés. Car nous ne croyions pas au changement pour le seul plaisir de changer. Nous croyions à l'amélioration.



Cristina à l'époque de Piramedia - chère amie de Marco et, pour moi, fille de cœur.

Et c'était cela qui faisait la différence. Lorsque je repense aujourd'hui à ces soirées dans la Pyramide, je vois trois personnes assises autour d'une table. Pas une grande entreprise. Pas une armée d'employés. Pas des moyens financiers inépuisables. Simplement un père. Un fils. Et une jeune femme. Trois personnes convaincues que l'avenir pouvait se construire autrement. Cette image me touche toujours aujourd'hui. Non parce que tout s'est finalement déroulé exactement comme nous l'espérions. Mais

parce que c'était vrai. Nous ne travaillions pas pour la gloire. Nous ne cherchions pas la reconnaissance. Nous travaillions parce que nous croyions sincèrement pouvoir laisser quelque chose qui aiderait d'autres personnes à avancer. C'est peut-être là le plus beau souvenir que j'aie emporté de ces années. Pas les ordinateurs. Pas les logiciels. Mais l'enthousiasme. Celui avec lequel commençait chaque nouvelle journée. Et avec lequel, sans même en avoir conscience, nous bâtissions ensemble un rêve qui se révélerait bien plus grand que ce que nous pouvions alors imaginer.

Dans toute entreprise, certaines personnes se font immédiatement remarquer. Ce sont celles qui parlent le plus. Qui se tiennent au premier plan. Qui proposent sans cesse de nouvelles idées. Mais il existe aussi des personnes sans lesquelles une entreprise ne pourrait jamais réellement grandir. Des personnes qui ne cherchent jamais la lumière, mais qui, en silence, jour après jour, veillent à ce que tout continue de fonctionner. Pour Piramedia, Cristina fut l'une de ces personnes. Je me souviens encore très bien de la première fois où j'ai entendu parler d'elle. J'étais chez moi, terrassé par de violentes douleurs au dos. Marco me parla d'une de ses condisciples, avec laquelle il

avait noué une solide amitié pendant leurs études de commerce et de communication. Il parlait d'elle avec beaucoup de respect. Non seulement parce qu'elle était particulièrement compétente. Mais surtout parce qu'elle était fiable. Ce mot resta dans mon esprit. Fiable. Plus tard, j'ai eu l'occasion de la connaître personnellement.

Ma première impression n'a jamais changé. Pas de grandes paroles. Aucun besoin de se mettre en avant. Simplement une jeune femme calme qui écoutait attentivement avant de parler. C'était une qualité que j'appréciais particulièrement. Lorsque Marco et moi avons décidé de créer Piramedia dans la Pyramide de Verre de Lummen, nous voulions bâtir bien plus qu'une entreprise. Nous voulions former une équipe. Un groupe de personnes qui se complétaient. Dès le premier jour, Cristina trouva tout naturellement sa place au sein de cette équipe. Toute entreprise a besoin de personnes capables de rêver. Mais elle a tout autant besoin de personnes qui savent comment transformer ces rêves en réalité. Tandis que Marco et moi discussions souvent de dizaines d'idées à la fois, Cristina restait remarquablement calme. Elle écoutait. Elle prenait des notes. Elle ne posait pas beaucoup de questions. Mais c'étaient presque toujours les bonnes.

Et très souvent, ces questions simples nous ramenaient précisément à la réalité. « Qui va s'en charger ? »

Cristina était une amie chère à Marco et, au sein de Piramedia, une présence calme et fiable. Elle n'avait pas besoin d'être au premier plan pour avoir de l'importance. Tandis que les idées fusaient dans la pièce, elle restait attentive aux personnes et à ce qui devait réellement être mené à bien. Cette alliance de douceur et de discipline rendait sa présence précieuse.

Après la mort de Marco, elle ne disparut pas de ma vie. Notre lien changea, mais ne se rompit pas. Au fil des années, j'en suis venu à la considérer comme une fille de cœur. Je n'écris pas cela comme un compliment de politesse. Certains liens ne sont pas établis à la naissance ; ils naissent parce qu'une personne reste lorsque la vie devient difficile. Cristina est de ces personnes-là.

PARTIE 3

MARCO - MON FILS, MON AMI

Sa vie, son combat intérieur et l'amour qu'un seul jour
ne peut effacer

CHAPITRE 27**Mon fils, mon associé, mon ami**

Certains parents connaissent leurs enfants dans les moindres détails tant qu'ils sont jeunes. Ensuite, chacun suit sa propre route. Et c'est ainsi que la vie doit être. Moi aussi, j'avais toujours pensé que Marco choisirait un jour son propre chemin. Peut-être créerait-il sa propre entreprise. Peut-être prendrait-il une direction entièrement différente. Mais la vie nous offrit autre chose. Peu à peu, nous sommes devenus collègues. Puis associés. Et presque sans nous en apercevoir, nous sommes également devenus les confidents l'un de l'autre. Des amis. Ce fut un cadeau extraordinaire. Nous nous voyions presque chaque jour. Non parce que nous y étions obligés. Non parce que nous y étions obligés. Mais parce que notre esprit était déjà rempli de nouvelles idées. Mais parce que nous le voulions tous les deux. Lorsque j'entrais le matin dans la Pyramide, j'entendais souvent déjà le cliquetis d'un clavier. Marco était presque toujours arrivé avant moi. Une tasse de café à côté de lui. Entièrement absorbé par son travail. Parfois, je restais un instant derrière lui.

Il ne remarquait même pas mon arrivée. Ce n'était que lorsque je posais doucement la main sur son épaule qu'il se retournait. « Bonjour, papa. » Il n'en fallait pas davantage. Nous commencions simplement une nouvelle journée. Il y avait des jours où nous travaillions côte à côte pendant des heures sans beaucoup parler. Et pourtant, ces silences disaient parfois plus que mille mots. La plupart du temps, nous sentions ce qui se passait chez l'autre. Lorsque l'un de nous luttait contre quelque chose, l'autre le remarquait presque immédiatement. C'est difficile à expliquer. Peut-être que seules les personnes qui ont travaillé si étroitement avec quelqu'un pendant des années peuvent réellement comprendre ce que je veux dire. Marco possédait en outre un don particulier. Il savait enthousiasmer les gens. Lorsqu'il croyait vraiment en une idée, il pouvait entraîner presque n'importe qui dans sa vision. Il parlait vite. Ses mains bougeaient sans cesse tandis qu'il expliquait quelque chose. Il dessinait ses idées sur une feuille de papier.

Se levait. Se rasseyait. Et avant même que l'on s'en rende compte, on commençait soi aussi à croire que son idée était possible. Combien de fois ne l'ai-je pas regardé avec un sourire ? « Doucement, Marco, lui disais-je alors. » « Laisse au moins aux autres le temps

de te suivre. » Il riait. Il riait. Mais cinq minutes plus tard, il parlait de nouveau avec le même enthousiasme. Il était ainsi. Et, au fond de mon cœur, j'espérais qu'il ne le perdrait jamais. Nous voyagions également souvent ensemble en Italie. Ces déplacements étaient bien plus que des voyages d'affaires. Nous restions assis côte à côte dans la voiture pendant des heures. Nous parlions de l'entreprise. De nouvelles idées. Mais tout aussi souvent, nous parlions de la vie. De notre famille. De l'avenir. De notre espoir qu'ils connaîtraient peut-être plus tard une vie meilleure que la nôtre. De l'avenir. Et parfois, nous ne disions absolument rien. Non parce que nous n'avions plus rien à nous raconter. Mais parce que le silence entre deux personnes qui se comprennent réellement n'est jamais gênant.



Marco, mon fils, mon associé et mon ami.

Aujourd'hui, je chéris ces souvenirs plus que jamais. Je me souviens aussi de ma fierté lorsque je voyais avec quelle attention les fabricants italiens écoutaient Marco. Ils ne voyaient plus seulement mon fils. Ils voyaient un jeune entrepreneur. Un homme avec une vision. Cela me rendait heureux. Non parce qu'il portait mon nom. Mais parce qu'il avait gagné leur respect par ses propres forces. Par son talent. Par son engagement. Par son honnêteté. Ce sont des valeurs qui ne vieillissent jamais. Bien entendu, nous n'étions pas toujours d'accord. Il aurait été étrange que ce soit le cas. Parfois, je trouvais qu'il voulait avancer trop vite. D'autres fois, il trouvait que j'étais trop prudent. Alors,

nous discussions. Parfois avec beaucoup de passion. Mais jamais pour nous blesser. Toujours parce que nous voulions tous les deux ce qu'il y avait de mieux. Et presque chaque désaccord se terminait par un sourire. Ou autour d'une tasse de café.

Car aucune discussion n'était jamais plus importante que le lien qui nous unissait. Lorsque je regarde aujourd'hui en arrière, je mesure pleinement à quel point ces années étaient exceptionnelles. Combien de pères ont le privilège non seulement de voir leur fils devenir un homme adulte, mais aussi de pouvoir travailler chaque jour à ses côtés ? Combien de pères peuvent découvrir que leur fils ne devient pas uniquement un entrepreneur doué, mais surtout un être humain profondément bon ? C'était un privilège. Un privilège pour lequel je remercie Dieu chaque jour. Peut-être ne l'ai-je pas dit assez souvent à Marco à l'époque. Nous étions tous les deux tellement occupés. Nous pensions qu'il y aurait toujours encore du temps. Et c'est peut-être là l'une des plus grandes erreurs que nous commettons en tant qu'êtres humains. Nous pensons que demain va de soi. Aujourd'hui, je sais que chaque journée ordinaire peut devenir plus tard un souvenir irremplaçable.

Ce qui me touche le plus aujourd'hui, c'est à quel point ta présence semblait alors aller de soi. Je n'avais pas besoin de prendre rendez-vous pour te voir ; tu faisais partie du rythme de mes journées. À présent, l'odeur du café, le cliquetis d'un clavier ou une chaise vide peuvent soudain ouvrir une porte sur cette époque. L'espace d'un instant, je m'attends à entendre à nouveau ta voix. Le deuil ne vit pas seulement dans les grandes commémorations. Il habite aussi ces petites méprises du cœur, lorsque celui-ci oublie un instant ce que l'esprit sait depuis des années.

C'est pourquoi, lorsque je regarde en arrière, je ne pense pas seulement aux grands projets. Ni à nos réussites. Mes plus beaux souvenirs sont souvent les plus simples. Boire une tasse de café ensemble. Un long trajet en voiture vers l'Italie. Une conversation tard le soir dans la Pyramide silencieuse. Un regard qui disait tout sans avoir besoin de paroles. Voilà les moments que je n'oublierai jamais. Et si quelqu'un me demandait aujourd'hui ce que Piramedia m'a véritablement donné... ma réponse ne parlerait pas de logiciels. Ni d'entrepreneuriat. Ni même d'innovation. Je dirais simplement : « Piramedia m'a offert les plus belles années qu'il m'ait été donné de vivre avec mon fils. » Aucune entreprise au monde ne vaut de tels

souvenirs. Aucune entreprise au monde ne vaut autant que de tels souvenirs. Et c'est précisément pour cela que, tant que je vivrai, Marco ne sera jamais seulement mon fils. Il restera également mon associé. Mon ami. Et une part irremplaçable de l'homme que je suis devenu.

CHAPITRE 28**Une rencontre inattendue en chemin**

Il existe dans la vie des événements que personne ne peut prévoir. C'est peut-être précisément pour cela que certains nous accompagnent à jamais. L'un de ces souvenirs me ramène en décembre 1994. Avec Marco et mon frère Carmine, je m'étais rendu en Italie. Nous avions un rendez-vous important avec la direction d'INCONTRO, une usine de céramique située dans les environs de Castel del Monte. Pour nous, l'enjeu était considérable. Après des mois de conversations et de concertation, nous avions enfin l'occasion de présenter nos projets pour le Benelux. Nous ne parlions pas seulement de carreaux de céramique. Nous parlions de l'avenir. De nouvelles manières de présenter les collections. De marketing. De communication numérique. D'une collaboration qui irait bien au-delà de la relation traditionnelle entre une usine et son représentant. La réunion se déroula encore mieux que nous n'avions osé l'espérer. Au terme de nos conversations, nous avons obtenu la confiance pour laquelle nous avons travaillé si longtemps.

Nous avons été nommés représentants d'INCONTRO pour le Benelux. Nous avons quitté l'usine le cœur

plein de gratitude. Non seulement parce que nous avions conclu un accord. Mais surtout parce qu'une nouvelle personne croyait en nous. Comme si souvent en Italie, nous avons terminé cette journée particulière par un repas au pied de l'impressionnant Castel del Monte. Nous avons continué à parler de tout ce que nous espérions accomplir. La tête de Marco était pleine d'idées. J'écoutais. Et, de temps à autre, je souriais. Je reconnaissais en lui le même enthousiasme qui m'avait animé lorsque j'avais moi-même fait mes premiers pas comme entrepreneur. Après le repas, nous avons entrepris le long voyage de retour vers la Belgique. Aucun de nous ne pouvait imaginer que cette journée nous réservait encore une dernière surprise. Lors d'un arrêt sur une aire d'autoroute, nous avons vu qu'un groupe remarquablement nombreux s'était rassemblé tout près.

Comme si souvent, notre curiosité l'emporta. Nous nous sommes approchés pour voir ce qui se passait. Au milieu des gens se tenait une jeune femme qui attirait immédiatement tous les regards. Pas seulement par sa beauté. Mais surtout parce que de nombreux voyageurs semblaient la reconnaître. C'était Jennie Garth, connue dans le monde entier pour son rôle de Kelly Taylor dans la série télévisée populaire Beverly

Hills, 90210. Au début, je ne l'avais pas reconnue. Marco, si. Comme il parlait bien anglais, il engagea la conversation avec elle et les personnes qui l'accompagnaient. Cela commença comme un bref échange entre des voyageurs qui se trouvaient par hasard au même endroit. Quelques questions. Quelques sourires. Un échange de coordonnées. Rien ne laissait penser que cette courte rencontre resterait avec nous par la suite. De retour en Belgique, nous avons repris notre travail habituel. Mais quelques semaines plus tard, du matériel commença à nous parvenir de manière inattendue.

Des télécopies. Du matériel promotionnel. Des photographies. Des messages des États-Unis. Tout était lié à cette rencontre fortuite sur l'aire d'autoroute. Cela donna surtout à Marco une nouvelle énergie et une nouvelle motivation. Le monde paraissait soudain plus petit. Et les possibilités beaucoup plus grandes. Cela nous ouvrit les yeux. Non parce que nous avons rencontré une actrice célèbre. Mais parce que nous avons de nouveau compris à quelle vitesse la communication internationale était en train de changer. Soudain, nous voyions de nouvelles possibilités. Pas pour l'univers de la télévision ou du divertissement. Mais pour notre propre entreprise. Si

des informations pouvaient traverser l'océan Atlantique aussi rapidement, pourquoi des collections de céramique ne pourraient-elles pas être présentées à l'échelle internationale d'une manière comparable ? Cette courte rencontre déclencha un nouveau flot d'idées. Nous avons continué à investir dans des ordinateurs. Dans des systèmes de fax. Dans des téléphones portables. Et surtout dans de nouvelles manières de relier les usines et les clients plus rapidement que jamais. À première vue, cela peut sembler n'être qu'une belle anecdote.

Pour moi, cela a toujours signifié bien davantage. Cette rencontre confirmait une nouvelle fois ce en quoi j'ai cru toute ma vie. Parfois, une vie ne change pas grâce à de grands projets. Parfois, quelque chose commence par une rencontre inattendue. Par une conversation de quelques minutes seulement. Par quelqu'un qui croise votre chemin à l'endroit le plus inattendu. J'ignore si Jennie se souvient encore aujourd'hui de cette courte rencontre. Probablement pas. Mais sans le savoir, elle est devenue pour nous une petite partie d'une histoire bien plus vaste. Non parce qu'elle était célèbre. Mais parce que cette rencontre nous montra de nouveau à quelle vitesse le monde changeait. Et que les personnes qui regardent l'avenir

avec curiosité voient parfois des possibilités là où d'autres ne voient que le hasard. Lorsque je repense aujourd'hui à cette journée, je souris encore. Pas à cause de la célébrité que nous avons rencontrée.

CHAPITRE 29**Une mission plus grande que nos propres rêves**

Marco et moi parlions rarement du seul chiffre d'affaires. Nous parlions de ce que la technologie pouvait apporter aux architectes, aux commerçants et aux familles ordinaires. Nous appelions parfois cela notre mission : bâtir quelque chose de plus grand que nos propres rêves. Ces mots pouvaient sembler grandiloquents, mais à notre table, ils étaient très concrets. Un programme devait faire gagner du temps à quelqu'un. Une image devait aider un client à choisir. Une connexion devait rapprocher les gens d'une solution.

En cela, nous nous ressemblions beaucoup. Nous percevions tous deux rapidement les possibilités et nous fions parfois trop longtemps aux bonnes intentions des autres. J'apportais l'expérience ; Marco, la rapidité d'une nouvelle génération. Il osait regarder plus loin que moi, tandis que je demandais plus souvent qui financerait le projet et qui tiendrait réellement parole. Nos discussions pouvaient être vives, mais elles nous éloignaient rarement l'un de l'autre. Nous ne cherchions pas à l'emporter l'un sur l'autre. Nous voulions vaincre le problème.

Lorsque les gens parlent aujourd'hui des entrepreneurs, ils ne voient souvent que le résultat. Ils voient une entreprise qui grandit. Ou une entreprise qui finit par disparaître. Mais entre ces deux extrêmes s'étend un long chemin. Un chemin d'espoir. De doute. De nuits sans sommeil. Et surtout... de personnes qui, jour après jour, essaient de rendre possible ce que d'autres tiennent pour impossible. Marco était de ceux-là. Ce n'était pas quelqu'un qui perdait courage au premier obstacle. Au contraire. C'était précisément lorsque les autres commençaient à douter qu'il travaillait souvent encore plus dur. Il était généralement l'un des premiers à arriver. Et l'un des derniers à partir. Il regardait toujours plus loin. Je lui demandais parfois : Je lui demandais parfois : « Marco... quand t'es-tu vraiment reposé pour la dernière fois ? » Alors il souriait et répondait : « Plus tard, papa. » Ces seuls mots disaient tout. Ce seul mot disait tout. Plus tard. Plus tard, nous aurions le temps. Plus tard, nous voyagerions. Plus tard, nous profiterions de tout ce que nous avons construit ensemble. Plus tard, nous ralentirions un peu.



Marco avec Tina, la mère de leurs filles Chiara et Laura.

Plus tard, nous profiterions de tout ce que nous avions construit ensemble. Plus tard, nous ralentirions un peu. Plus tard... Quelle expression trompeuse. Il sonne comme une promesse. Mais la vie m'a appris que plus tard ne va jamais de soi. Et pourtant, Marco continuait à rêver. Il dessinait de nouveaux concepts. Développait de nouvelles idées. Parlait à de futurs partenaires. Il cherchait des solutions là où les autres ne voyaient que des problèmes. C'est ce que j'admirais tant chez lui. Parfois, je le regardais en silence tandis qu'il était assis devant son ordinateur. Il pouvait se

plonger entièrement dans ce qu'il créait. Comme si le temps autour de lui avait cessé d'exister. Son café refroidissait. Les heures passaient. Mais Marco continuait à chercher jusqu'à ce qu'il comprenne comment améliorer les choses. Lorsque je le voyais travailler ainsi, je ne me sentais pas seulement son père. Je me sentais aussi son collègue. Son interlocuteur le plus franc. Et son plus grand soutien. Ces souvenirs ont pour moi une valeur inestimable.

Non parce que tout s'est bien passé pendant ces années. Ce n'était pas le cas. Mais parce que j'ai vu mon fils devenir un homme doté d'une vision et d'une détermination extraordinaires. Bien sûr, nous n'étions pas toujours d'accord. C'est normal entre deux générations. L'expérience m'avait rendu plus prudent. Marco regardait surtout les possibilités qui se trouvaient encore devant nous. Lorsque je préférais dormir encore une nuit avant de prendre une décision importante, il avait souvent déjà l'étape suivante en tête. Il nous arrivait de discuter avec fougue. Mais nous n'essayions jamais de l'emporter l'un sur l'autre. Nous essayions de trouver ensemble la meilleure voie. Il respectait mon expérience. J'admirais sa vision. Et nous retrouvions presque toujours le chemin l'un vers l'autre. Ce respect mutuel était le fondement le plus

solide de notre collaboration. Beaucoup de personnes considéraient Marco comme un entrepreneur particulièrement talentueux. Et il l'était. Mais il possédait encore une autre qualité qui me touchait peut-être plus profondément.

Sa fidélité. Il se sentait responsable des personnes qui l'entouraient. Lorsque l'un de nos collaborateurs avait un problème, cela ne le laissait pas indifférent. Il continuait à y penser. Lorsqu'un projet risquait de s'enliser, il ne cherchait pas d'abord quelqu'un à qui en attribuer la faute. Il cherchait une solution. Il n'avait pas appris cela dans un livre. Cela faisait simplement partie de l'homme qu'il était. Il avait un grand cœur. Peut-être même, parfois, un cœur qui voulait porter trop de choses. Car les personnes qui compatissent profondément avec les autres oublient facilement leurs propres limites. Elles se placent souvent en dernier. C'est une qualité magnifique. Mais elle peut aussi rendre quelqu'un vulnérable. Je me demande parfois combien de soucis Marco a gardés pour lui. Combien de nuits il est resté éveillé sans que personne le sache. Combien de fois il a souri tout en se demandant en silence comment il pourrait maintenir l'ensemble. Je n'obtiendrai jamais de réponse complète à ces questions. Et je ne veux pas non plus prétendre que je

savais tout ce qui se passait en lui. Aucun père ne connaît chaque chagrin caché de son enfant.

CHAPITRE 30**Marco contre Marco - derrière le sourire**

Il y a des personnes qui montrent leur chagrin. Et il y en a qui le cachent. Marco appartenait sans aucun doute à ce second groupe. Celui qui le rencontrait sans le connaître vraiment voyait un jeune entrepreneur plein d'enthousiasme et de conviction, au sourire communicatif. Lorsqu'il entraît quelque part, il apportait immédiatement de l'énergie. Il parlait avec passion de ses idées les plus récentes. Il écoutait les autres avec un intérêt sincère. Et il donnait aux gens le sentiment que tout était possible. Mais rares étaient ceux qui voyaient ce qui se cachait derrière ce sourire. Moi, je le voyais parfois. Non parce qu'il en parlait. Mais parce qu'un père connaît son fils. Je remarquais qu'il devenait plus silencieux. Qu'il restait parfois longtemps à regarder par la fenêtre sans rien dire. Qu'au milieu d'une conversation, ses pensées semblaient soudain l'emporter très loin. Lorsque je lui demandais si tout allait bien, je recevais presque toujours la même réponse.

« Ne t'inquiète pas, papa. » Mais ces mots ne me rassuraient jamais complètement. Car je savais que Marco essayait de me protéger. Il ne voulait pas ajouter

davantage de soucis à tout ce que je portais déjà. Il connaissait mon passé. Il savait combien de fois, dans ma vie, j'avais dû recommencer. Et peut-être pensait-il pouvoir m'épargner une déception supplémentaire. Il était ainsi. Même lorsqu'il subissait lui-même une pression énorme, il pensait d'abord aux autres. Je me souviens encore des soirs où nous quitions ensemble la Pyramide. Nous marchions en silence jusqu'au parking. Certains jours, nous avons passé des heures en réunion, mené d'innombrables conversations téléphoniques et pris quantité de décisions. Après de telles journées, aucun de nous ne parlait de sa fatigue. Nous nous regardions un instant. Un petit sourire. Une main sur l'épaule de l'autre.

Rien de plus n'était nécessaire. Entre un père et son fils existent des mots qui n'ont jamais besoin d'être prononcés. Pourtant, je sentais que le sac à dos que portait Marco devenait chaque jour un peu plus lourd. Il ne portait pas seulement le poids de l'entreprise. Il portait aussi la responsabilité qu'il s'imposait à lui-même. Il voulait que tout le monde soit heureux. Il voulait que nos collaborateurs se sentent en sécurité. Il voulait que chaque projet réussisse. Il voulait que nos partenaires continuent à croire en nous. Et peut-être voulait-il, plus que toute autre chose, ne jamais me

décevoir. Cela me faisait beaucoup de peine. Car je n'ai jamais attendu de lui qu'il soit parfait. Je voulais seulement qu'il reste lui-même. Je le lui ai dit plus d'une fois. « Marco, même si demain nous devons tout perdre... tu resteras toujours mon fils. » Alors il souriait. Mais je ne sais pas s'il a jamais réellement pu croire ces mots.

Les personnes qui exigent le plus d'elles-mêmes sont souvent celles qui ont le plus de mal à faire preuve de douceur envers elles-mêmes. Je le comprends. Peut-être parce que, pendant des années, j'avais moi aussi commis exactement la même erreur. Moi aussi, j'avais longtemps pensé que je devais résoudre chaque problème. Que je devais toujours être fort. Que je ne pouvais décevoir personne. Ce n'est que bien plus tard que j'ai appris qu'aucun être humain ne peut tout porter seul. Pour moi, cette leçon est encore arrivée à temps. Pour Marco, elle est malheureusement arrivée trop tard. Je n'écris pas ces mots pour susciter la pitié. Au contraire. Je veux que le lecteur comprenne combien il est parfois difficile de reconnaître le chagrin caché derrière le sourire d'un autre. J'ai eu le privilège de connaître réellement Marco. Je savais combien d'amour, de fidélité et de courage se cachaient derrière son silence. Son dernier combat ne définit pas qui il

était pour moi. Ce qui demeure, c'est le courage avec lequel il a avancé pendant tant d'années.

Le plus difficile, c'est ce que l'on ne comprend qu'après coup. Des phrases qui me rassuraient alors prennent plus tard une autre résonance. Des silences que je prenais pour du repos portaient peut-être en eux de la fatigue ou du désespoir. Parfois, je fouille mes souvenirs tel un père qui, dans une maison obscure, tente encore d'allumer une lampe. Non pour trouver des coupables, mais pour me rapprocher de ce que tu ne pouvais pas dire à l'époque. Chaque fois, je dois accepter à nouveau qu'aimer ne signifie pas pouvoir tout savoir. J'étais à tes côtés, Marco, et pourtant une part de ta douleur m'était inaccessible.

Son dernier combat ne définit pas qui il était pour moi. Ce qui demeure, c'est le courage avec lequel il a avancé pendant tant d'années. Un courage bien plus grand que la plupart des gens ne l'ont jamais compris. Lorsque je pense à lui aujourd'hui, je vois d'abord son sourire. Ce n'est qu'ensuite que je me souviens de ses soucis. C'est peut-être ainsi que fonctionne l'amour. Il ne conserve pas d'abord la douleur. Il conserve la lumière. Et cette lumière... ne s'éteindra jamais pour moi.

Lorsque je repense aujourd'hui aux dernières années durant lesquelles Marco a essayé de toutes ses forces de redonner vie à notre rêve commun, je ne vois pas un homme qui a abandonné. Je vois un homme qui n'a jamais cessé de se battre. Peut-être s'est-il même battu trop longtemps. Après chaque revers, il continuait à croire qu'il devait encore exister une autre solution quelque part. Il avait toujours été ainsi. Lorsque les autres disaient qu'une chose était impossible, Marco commençait précisément à réfléchir. Il devait y avoir un autre chemin. Il devait y avoir quelqu'un qui comprendrait le projet. Une nouvelle chance devait encore se présenter. Je me reconnaissais en lui. C'était peut-être notre plus grande ressemblance. Mais c'était peut-être aussi, en même temps, notre plus grande vulnérabilité. Nous croyions tous les deux que l'honnêteté, le travail acharné et la persévérance pouvaient surmonter presque chaque obstacle. La vie m'a appris plus tard que cela ne suffit malheureusement pas toujours.

Car aucune entreprise ne se construit seul. On dépend des gens. Des partenaires. Des circonstances. Et de décisions sur lesquelles on n'a soi-même aucun contrôle. Au cours de ces années, Marco commença à porter un fardeau de plus en plus lourd. Il se sentait

responsable de tout. De nos collaborateurs. De nos fournisseurs. De nos projets. De nos investisseurs. De moi. Et peut-être ne se sentait-il envers personne aussi responsable qu'envers lui-même. Lorsque quelque chose ne se déroulait pas comme il l'avait espéré, il ne cherchait jamais d'abord quelqu'un d'autre à blâmer. Il se tournait vers lui-même. « Qu'aurais-je pu faire autrement ? » « Qu'est-ce qui m'a échappé ? » Ces questions ne le quittaient pas. Plus d'une fois, j'ai essayé de lui faire comprendre que nous ne maîtrisons pas tout dans la vie. Que nous pouvons parfois tout faire correctement... et perdre malgré tout. Non par manque d'engagement ou d'honnêteté. Mais parce que les circonstances sont parfois plus fortes que notre volonté. Pour quelqu'un doté d'un sens aussi profond des responsabilités, c'est particulièrement difficile à accepter. Une telle personne continue à chercher des réponses.

Comme tant de personnes qui prennent naturellement soin de tous ceux qui les entourent, il oubliait souvent de prendre soin de lui-même. Aujourd'hui, j'espère que chaque père, chaque mère et chaque entrepreneur retiendra au moins une leçon de ce chapitre. Porter des responsabilités est une force. Mais celui qui se sent responsable de tout et de tous

risque aussi de prendre toute la culpabilité sur lui. Et la responsabilité n'est pas la culpabilité. Nous ne devons jamais perdre de vue cette distinction. Ne demandez pas seulement comment va l'entreprise. Demandez comment va l'être humain. Car derrière chaque entreprise se trouve une personne. Et cette personne est plus importante que n'importe quel projet, chiffre ou résultat. Une entreprise peut être reconstruite. Un être humain est irremplaçable. Lorsque je pense aujourd'hui à Marco, je ne me demande pas quels projets ont réussi et lesquels ont échoué. Ce dont je me souviens, c'est que la déception n'a jamais endurci son cœur.

Qu'il a continué à donner. À chercher. À espérer. Même lorsque ses propres forces ont lentement commencé à diminuer. Voilà l'héritage qu'il a laissé. Pas une entreprise. Pas un résultat. Mais l'exemple d'un homme qui voulait bien faire pour tout le monde et qui, de ce fait, se plaçait souvent en dernier. Un homme qui ne voulait décevoir personne. Et c'est précisément pour cela qu'il mérite davantage que notre seul souvenir. Il mérite notre respect le plus profond.

CHAPITRE 31**Aux côtés d'une personne bipolaire**

Pendant longtemps, j'ai essayé de comprendre la souffrance de Marco avec le langage que je connaissais le mieux : nommer un problème, en chercher la cause et travailler à une solution. Mais la souffrance psychique n'est pas une machine que l'on répare à force de chercher suffisamment longtemps la panne. En tant que père, je voulais trouver une clé. Je pensais parfois que le repos, un nouveau projet ou la présence de la famille pouvait être cette clé. Avec le recul, je sais à quel point nous comprenions peu alors ce qu'un trouble bipolaire peut provoquer dans le monde intérieur d'une personne. Cette prise de conscience est douloureuse. Elle ne diminue pas mon amour, mais elle le rend plus humble.

Je ne suis pas médecin et ce livre ne peut fournir ni diagnostic ni traitement. J'écris en père qui, après coup, a voulu mieux comprendre ce que vivait son fils. Un trouble bipolaire n'est pas non plus la même chose que de simples sautes d'humeur. Il peut alterner des périodes de dépression avec des périodes de manie ou d'hypomanie, durant lesquelles l'énergie, le sommeil, les pensées, la parole et les décisions, entre autres,

peuvent fortement changer. Tout le monde ne présente pas les mêmes signes, et seul un professionnel qualifié peut évaluer ce qui se passe.

Pour la famille et les amis, aider commence souvent par être attentif aux changements. La personne dort-elle beaucoup moins que d'habitude, parle-t-elle à une vitesse inhabituelle, forme-t-elle des projets impulsifs ou semble-t-elle au contraire désespérée, épuisée et repliée sur elle-même ? Un seul signe ne prouve rien. En revanche, un ensemble de signes qui modifie le fonctionnement quotidien mérite une conversation sereine et une évaluation professionnelle. Ne jugez pas le caractère de la personne ; nommez concrètement ce que vous observez.

Écouter n'est pas la même chose que proposer immédiatement des solutions. Une phrase comme « Je vois que tu traverses une période difficile et je veux comprendre ce qui se passe » ouvre davantage que « Tu dois simplement penser de façon positive ». Les sentiments n'ont pas besoin de sembler logiques pour être réels. Restez calme, posez des questions simples et faites comprendre que demander de l'aide n'est pas un échec. Ne promettez pas de garder le secret lorsque la sécurité de quelqu'un peut être menacée.

Pendant une période stable, il est possible d'établir avec la personne concernée et le professionnel qui la suit un plan personnel de repérage des signes ou de crise. Quels signes précoces annoncent une phase difficile ? Quels événements augmentent la tension ? Qui peut-on appeler ? Quels traitements et quelles habitudes quotidiennes sont utiles ? Un tel plan ne fait pas disparaître la maladie, mais il évite qu'en pleine crise chacun doive encore chercher ce qu'il convient de faire.

Les proches peuvent rester présents sans endosser le rôle du médecin ou du thérapeute. L'amour exige parfois aussi de poser des limites : les comportements dangereux, les imprudences financières ou les accès blessants ne doivent pas être acceptés en silence. Il est possible de soutenir quelqu'un tout en faisant appel à une aide extérieure. Le partenaire, le parent, le frère, la sœur ou l'ami a lui aussi besoin de repos, d'informations et parfois d'un accompagnement personnel.

Lorsqu'une personne parle de la mort, fait ses adieux, donne ses biens ou dit que continuer à vivre n'a plus de sens, il faut la prendre au sérieux. Demander directement « Penses-tu au suicide ? » ne met pas cette idée dans la tête de quelqu'un ; cela peut

au contraire briser le silence. Écoutez sans juger et, en cas de danger immédiat, ne laissez pas la personne seule.

En Belgique, en cas de danger immédiat, appelez le 112 ou le médecin de garde au 1733. La ligne Zelfmoordlijn est joignable gratuitement et anonymement au 1813 ; des informations à jour sont disponibles sur www.zelfmoord1813.be. Ces informations ont été vérifiées en septembre 2026 et ne remplacent pas un avis médical personnalisé. N'attendez pas d'avoir une certitude : faites part de votre inquiétude et cherchez de l'aide ensemble.

En écrivant ces mots, j'aimerais pouvoir m'asseoir encore une fois à ses côtés sans chercher immédiatement une solution. Lui dire simplement : « Tu n'as pas à me protéger. Dis-moi ce que cette journée te fait vivre. » Aucune phrase n'offre de certitude, mais la proximité commence là où le jugement s'arrête. Quiconque vit aux côtés d'une personne en souffrance psychique doit savoir que l'amour ne remplace pas un traitement - et qu'il reste pourtant d'une importance vitale.

CHAPITRE 32**Les derniers mois d'un combattant**

Les premiers troubles graves de l'humeur devinrent visibles après la période difficile traversée par Piramedia entre 1995 et 1998. Nous voyions la surcharge, la déception et l'épuisement. Ce que nous tentions encore trop souvent de comprendre comme une réaction à la pression professionnelle se révéla faire partie d'une souffrance psychique bien plus profonde. Le trouble bipolaire ne changea pas qui était Marco, mais il influença sa manière de vivre l'espoir, la culpabilité, l'énergie et le désespoir.

Après notre retour d'Égypte, il reprit son activité dans la Pyramide de Verre à Lummen. Les ordinateurs se rallumèrent, les projets reprirent et les visiteurs revinrent. De l'extérieur, cela ressemblait à une renaissance. En tant que père, je voulais croire qu'un nouveau travail lui redonnerait un point d'appui. Dans le même temps, la pression financière et les relations fragiles autour de lui demeuraient. Son énergie pouvait être impressionnante, mais elle n'était pas synonyme de rétablissement.

Durant cette période, il y eut aussi une confrontation douloureuse avec Nadia, dans laquelle la police fut

amenée à intervenir. Je le mentionne avec prudence, car chaque personne concernée a vécu cet événement à travers sa propre peur et sa propre douleur. Ce livre n'est pas un tribunal. Ce que je vis en tant que père, c'est que la distance se creusa autour de Marco à un moment où il avait précisément besoin de liens. Il se sentait responsable, honteux et de plus en plus seul.

Mais, au fond de moi, une inquiétude grandissait aussi. C'était comme si Marco ne s'accordait plus un seul instant de repos. Il travaillait jour et nuit. Il voulait prouver que c'était toujours possible. Que nos idées avaient encore un avenir. Que tout le travail accompli au fil des années n'avait pas été vain. J'admirais son courage. Mais, en tant que père, je commençais à m'inquiéter de plus en plus. Non parce que je doutais de ses capacités. Au contraire. Je savais exactement ce dont il était capable. Ce qui m'inquiétait, c'était le prix qu'il payait. Je voyais de plus en plus souvent la fatigue dans ses yeux. Il continuait à sourire. Il continuait à faire des projets. Mais l'épuisement devenait de plus en plus difficile à cacher. Et pourtant, il en parlait à peine. Il était ainsi. Il voulait résoudre chaque problème lui-même. Il ne voulait être un fardeau pour personne.

Même pas pour moi. Plus d'une fois, j'ai essayé de lui faire comprendre qu'il ne devait pas tout porter seul.

Que chaque être humain a le droit d'admettre lorsque la vie devient trop lourde. Mais sa réponse était presque toujours la même. « Papa... laisse-moi essayer encore un peu. » Aujourd'hui, c'est surtout ce mot, encore, qui me brise le cœur. Plus longtemps. Car il a vraiment continué à essayer. Il ne se sentait pas seulement responsable de la réussite de nos projets. Il se sentait responsable des personnes qui travaillaient à ses côtés. Des investissements. Des attentes. Des promesses qu'il avait faites. Et peut-être plus encore que de tout le reste... des rêves qu'il avait lui-même créés. Avec le recul, je comprends mieux combien cette responsabilité pesait lourdement sur lui.

Aux alentours du 20 août 2009, Marco et moi nous sommes retrouvés dans une conversation. Tout ne fut pas résolu. Certains mots restèrent prudents, comme si nous avions tous deux peur d'imposer un poids excessif à un pont fragile. Mais sous ces mots se trouvait ce qui avait toujours été plus fort que nos désaccords : le lien entre un père et son fils. Je l'aimais et il le savait. Il m'aimait et je le savais. Depuis, cette certitude est à la fois ma consolation et ma blessure. Notre dernier lien fut un lien d'amour ; pourtant, cet amour ne put le libérer de la pièce dans laquelle son désespoir l'avait enfermé.

Lorsque je repense à ces derniers mois, je ne vois pas une défaite. Je vois combien de temps il a essayé de tenir, souvent pour tout le monde sauf pour lui-même. J'aurais voulu pouvoir le retenir encore une fois, prendre son visage entre mes mains et lui dire : « Marco, aujourd'hui, tu n'as rien à sauver. Ni entreprise, ni rêve, ni personne. Laisse-nous te porter. » Cette phrase arriva trop tard pour qu'il puisse l'entendre. C'est pourquoi je l'écris maintenant.

CHAPITRE 33

27 août 2009 - lorsque le temps s'est arrêté

Le 27 août 2009, Marco a mis fin à ses jours. J'écris cette phrase sans détour, mais aussi sans le réduire à cet acte unique. Il n'est pas mort parce qu'il ne nous aimait pas assez ou parce que nous ne l'aimions pas assez. Au plus profond de son désespoir, il ne voyait plus d'issue. Le trouble bipolaire et la dépression avaient rétréci sa réalité jusqu'à en faire un lieu où notre amour ne pouvait plus suffisamment l'atteindre.

Lorsque la nouvelle arriva, le temps ordinaire cessa d'exister. Je ne me souviens plus de toutes les paroles de ce jour-là. Je me souviens en revanche du silence entre les mots, du regard de Dorina et de mon corps qui restait debout tandis que tout s'effondrait en moi. Les gens bougeaient, les téléphones sonnaient, des questions pratiques étaient posées. Je les entendais comme si j'étais sous l'eau. Un père peut vieillir en un seul instant. Dorina me prit dans ses bras et ne me lâcha pas pendant un long moment. Dans ce seul geste se trouvaient nos deux vies : sa perte, ma perte et l'impuissance de parents qui ne pouvaient plus protéger leur enfant.

Même durant les jours de deuil, il fallut prendre des décisions. Un désaccord douloureux surgit au sujet des obsèques : certains souhaitaient une crémation, tandis que je voulais enterrer Marco. Pendant deux jours, nous avons discuté et négocié. Je ne voulais pas de lutte, mais à ce moment-là, je ne pouvais faire autrement que de défendre ce dernier lieu de repos. Finalement, je pris en charge les frais d'obsèques. À ce moment-là, l'argent ne signifiait rien ; seule la dignité comptait.

Nous avons habillé Marco de son costume de mariage. Dans le cercueil de verre, je pouvais le regarder tout en parvenant à peine à comprendre qu'il reposait réellement là. Un père ne devrait pas avoir à enterrer son fils. Tout l'ordre naturel des choses était inversé. Pourtant, je voulais encore une fois l'entourer de soins, comme nous l'avions fait à sa naissance, lorsque j'avais pleuré de joie parce qu'il était venu au monde sain et sauf.

Devant la tombe, je savais qu'aucune cérémonie ne pouvait mettre fin à notre lien. La terre se referma sur son corps, pas sur sa vie. Il resta présent en Chiara et Laura, en Michael, en Dorina, dans nos conversations et dans les milliers d'instants ordinaires que personne

ne pouvait nous enlever. À partir de ce jour, le vide devint permanent, mais l'amour le devint lui aussi.

Le silence le plus pesant ne vint pas au cimetière, mais lorsque les portes de la maison se refermèrent. Il n'y avait plus rien à organiser, et pourtant une part de moi attendait encore le bruit de sa clé, sa voix ou un message sur mon téléphone. Le deuil ne vint pas comme une seule vague appelée à passer. Il revenait dans les instants ordinaires : autour d'une tasse de café, devant une place vide à table, sur une route que nous avions parcourue ensemble. Chaque fois, mon cœur devait réapprendre ce que mon esprit savait déjà.



Marco - son sourire qui restera toujours avec nous.

Depuis, je mesure le temps autrement. Il y a une vie avant le 27 août 2009 et une vie après. Mais je refuse que la date de la mort de Marco devienne plus importante que le 10 octobre 1972, le jour de sa naissance, ou que tous les jours où il a ri, été père, travaillé, rêvé et voyagé à mes côtés en voiture. Quiconque veut le connaître doit voir sa vie tout entière.

Mais Marco se tournait toujours d'abord vers lui-même. Il se demandait ce qu'il aurait pu mieux faire.

Ce qui lui avait échappé. Ce qu'il aurait encore pu essayer. Comme si un seul être humain pouvait porter à lui seul le poids du monde entier. Bien sûr, c'était impossible. Personne ne le peut. Et pourtant, il a continué à se battre. Jusqu'à la fin. C'est pourquoi j'espère que personne ne se souviendra jamais de Marco uniquement par la manière dont sa vie s'est achevée. Ce serait profondément injuste envers lui. Car un seul jour ne peut jamais raconter l'histoire de toute une vie. Celui qui veut réellement savoir qui était Marco doit regarder les milliers de jours qui ont précédé ce dernier jour. Le petit garçon curieux qui voulait tout comprendre. L'étudiant à la grande passion pour les ordinateurs et la technologie. Le jeune père dont le visage s'illuminait lorsqu'il parlait de ses filles.

L'entrepreneur qui souriait dans la Pyramide de Verre lorsqu'une nouvelle idée finissait par fonctionner. Le fils assis à côté de moi dans la voiture pendant nos voyages en Italie. L'homme qui savait savourer un bon espresso. L'ami qui était toujours prêt à tendre une main secourable. Voilà qui était Marco. Et c'est ainsi que j'espère qu'il restera toujours dans les mémoires. Je veux aussi adresser quelques mots à tous ceux qui ont vécu une perte semblable. Ne jugez jamais

trop vite. Une vie humaine est toujours plus grande que le moment où tout est devenu trop lourd. Derrière une fin tragique se cache souvent un combat que la plupart des gens n'ont jamais vu. Faites preuve de compassion. Écoutez. Soyez présents. Une conversation sincère ne peut pas résoudre chaque problème. Mais elle peut faire sentir à quelqu'un qu'il n'est pas seul. Lorsque je ferme les yeux aujourd'hui, je ne vois pas Marco lors de son dernier jour.

Je vois tous ces autres moments. Ce sont les images que je veux garder près de moi. Non parce qu'elles effacent la douleur. Mais parce qu'elles sont plus fortes que la douleur. Marco... Si, d'une manière ou d'une autre, tu peux encore entendre ces mots... je ne veux te dire qu'une seule chose. Merci. Merci pour tout ce que nous avons eu la chance de partager. Merci pour ta confiance. Pour ton amitié. Pour ton amour. Je suis infiniment fier d'avoir pu être ton père. Et si la vie me donnait la possibilité de choisir à nouveau... sans hésiter un seul instant, je referais exactement le même chemin avec toi. Parce que tu étais là. Un père ne peut rien souhaiter de plus. Repose en paix, mon fils. Pas dans l'oubli. Mais dans le cœur de tous ceux qui t'ont connu. Et aussi longtemps que je vivrai... aussi longtemps que ta mère vivra... aussi longtemps que

Michael parlera de son frère... aussi longtemps que Chiara et Laura prononceront ton nom et raconteront plus tard à leurs propres enfants qui était leur père...

Et tant que je vivrai... tant que ta mère vivra... tant que Michael parlera de son frère... tant que Chiara et Laura prononceront ton nom et raconteront plus tard à leurs propres enfants qui était leur père... tu ne disparaîtras jamais vraiment. Car l'amour ne meurt pas. Il continue à vivre dans les personnes qui portent quelqu'un dans leur cœur. Et c'est pourquoi ton histoire ne s'achève pas ici. Elle continue. En nous. Dans les générations qui viendront après nous. Pour toujours.

CHAPITRE 34**Ce que Marco m'a laissé**

Il existe une grande différence entre faire ses adieux et apprendre à vivre avec l'absence de quelqu'un. Un adieu ne dure qu'un jour. L'absence reste chaque jour. Après la mort de Marco, tout a changé. Pas seulement au sein de notre famille. Mais aussi au plus profond de moi. Le monde a simplement continué à avancer. Les gens allaient travailler. Ils faisaient des projets. Ils riaient. Fêtaient des anniversaires. Et regardaient vers l'avenir. Pour moi, en revanche, le temps semblait s'être arrêté. À chaque réunion de famille, une chaise restait vide. À chaque anniversaire, il manquait une voix. Et à chaque moment de joie revenait aussi cette brève et silencieuse prise de conscience : Marco aurait dû être là. Lentement, j'ai commencé à comprendre que le deuil n'est pas seulement de la douleur. Le deuil est aussi une forme d'amour. Un amour qui n'a plus d'endroit où s'exprimer. Au début, je pensais que je devrais surtout apprendre à vivre avec ce vide.

Mais, au fil des années, j'ai découvert que Marco ne m'avait pas seulement laissé une chaise vide. Il m'avait donné tellement plus. Certaines personnes laissent une grande fortune. D'autres, de magnifiques bâtiments.

D'autres encore écrivent des livres ou font des inventions qui leur survivent. Marco m'a laissé autre chose. Il m'a appris à regarder la vie autrement. Cela peut paraître étrange. Normalement, c'est le père qui apprend quelque chose à ses enfants. Et pourtant, au fil des années, j'ai compris que mon fils était également devenu l'un de mes plus grands maîtres. Il m'a appris à regarder l'avenir sans peur. À une époque où beaucoup ne voyaient encore dans les ordinateurs guère plus que des machines compliquées, lui voyait déjà des possibilités infinies. Là où je voyais un écran, il voyait une fenêtre ouverte sur un nouveau monde. Là où les autres voyaient des limites, il voyait des occasions.

Il était curieux. Toujours. Lorsqu'il ne comprenait pas quelque chose, il voulait l'examiner jusqu'à l'avoir entièrement percé à jour. Lorsqu'il croyait en une idée, il s'y consacrait totalement. C'était une qualité que j'admirais énormément chez lui. Il ne se contentait jamais d'une réponse superficielle. Il voulait savoir pourquoi. Et surtout... comment faire mieux. Cette manière de penser me gardait jeune, moi aussi. Grâce à Marco, je suis resté ouvert au changement. J'ai appris à écouter les jeunes générations. J'ai découvert que l'âge ne doit jamais être une limite tant que la curiosité reste vivante. Nous avons passé d'innombrables heures à

parler de technologie. D'Internet. De visualisation tridimensionnelle. De logiciels. De possibilités que la plupart des gens considéraient encore à l'époque comme de la science-fiction. Il m'arrivait de ne pas comprendre immédiatement tout ce qu'il essayait de m'expliquer. Mais son enthousiasme, je le comprenais toujours.

Et l'enthousiasme est contagieux. C'est pourquoi je n'ai jamais eu peur de l'innovation. Au contraire. J'ai toujours essayé d'accueillir les nouveaux développements avec un intérêt sincère. Et je lui dois tellement pour cela. Mais Marco m'a encore appris une chose, bien plus importante. Il m'a appris que l'amour ne s'exprime pas toujours par de grands mots. Nous ne nous disions pas chaque jour combien nous nous aimions. Nous n'étions tout simplement pas ainsi. Notre amour vivait dans les choses les plus simples. Dans nos voyages ensemble. Dans un seul regard qui disait tout. Dans une main posée un instant sur une épaule. Dans la recherche commune d'une solution à un problème. Dans un espresso bu côte à côte en silence. Aujourd'hui, je comprends que ces moments simples étaient précisément les plus précieux de tous. Parce qu'ils étaient vrais. Ils n'avaient besoin ni

d'applaudissements. Ni de public. Seulement de deux personnes qui se comprenaient profondément.

De ces souvenirs a lentement grandi quelque chose que, durant les premières années de mon chagrin, j'aurais à peine cru possible. La gratitude. La gratitude d'avoir pu avoir Marco dans ma vie pendant près de trente-sept ans. Parce qu'il était mon fils. Et qu'il le restera pour toujours. La gratitude parce que nous n'étions pas seulement père et fils. Nous étions aussi des amis. Des compagnons de voyage. Des collègues. Combien de pères peuvent dire qu'ils ont eu la chance de vivre cela ? Pas beaucoup. Moi, je le peux. Et j'en resterai reconnaissant jusqu'à la fin de ma vie. Aujourd'hui, la chaise de Marco est toujours vide. Mais, dans mon cœur, il est entièrement présent. Pas seulement comme le souvenir de ce que j'ai perdu. Mais comme une force vivante qui me rappelle chaque jour combien l'amour est réellement précieux. La douleur de son absence n'a pas disparu. Mais la manière dont je portais cette douleur a lentement changé.

Aujourd'hui encore, il m'arrive de ressentir l'ancien réflexe : il faut que je raconte cela à Marco. Face à une nouvelle technologie, à un événement familial ou à une idée inattendue, il semble encore, l'espace d'une

fraction de seconde, que je puisse tout simplement le joindre. Ce n'est qu'ensuite que la réalité me revient. Ce bref instant est douloureux, mais je le chéris aussi. Il prouve que notre relation ne se résume pas au 27 août 2009. Il reste présent dans ma manière de regarder, de poser des questions et d'oser recommencer quelque chose. J'imagine sa réaction, son débit rapide et ce sourire qui révélait déjà qu'en pensée, il avait trois longueurs d'avance.

Tu continues à vivre, Marco. En Chiara et Laura. En Michael et Dorina. Dans les personnes que tu as touchées. Et en moi aussi : chaque fois que je reste curieux, que je veux comprendre quelque chose de nouveau ou que je refuse de croire qu'une chose est impossible. C'est peut-être le plus grand héritage qu'un être humain puisse laisser : ni biens, ni bâtiment, ni entreprise, mais une manière de regarder qui continue de vivre chez les autres. Pour cela, mon cher fils, je te serai reconnaissant jusqu'à mon dernier jour.

CHAPITRE 35**Kevin Umé - Le rêve qui a continué à vivre**

Certains rêves ne disparaissent pas lorsqu'un projet s'arrête. Ils continuent d'exister quelque part. Ils continuent d'exister dans des dessins, des fichiers informatiques, des souvenirs et surtout chez les personnes qui y ont cru. Lors de la relance de Piramedia à Beringen, entre 1998 et 2003, de nouvelles personnes nous rejoignirent. Kevin Umé fut l'un des jeunes talents qui commencèrent à travailler avec Marco. Il venait à peine de terminer ses études, était calme et modeste, mais extraordinairement doué.

Avec Marco et quelques autres développeurs de logiciels, Kevin travailla sur des programmes en 2D et en 3D pour le secteur de la construction, et plus particulièrement pour le monde du carrelage en céramique. L'objectif était ambitieux. Des projets que beaucoup de personnes avaient du mal à imaginer devaient devenir visibles et compréhensibles à l'avance sur un écran d'ordinateur. Ce qui, jusque-là, devait surtout être présenté au moyen de dessins, d'échantillons et de nombreuses explications pouvait, grâce au logiciel, être montré d'une manière nouvelle. Mon rôle se situait surtout dans le monde du carrelage.

Je connaissais les fabricants. Les négociants. Les clients. Le marché international. Marco voyait comment la technologie pouvait transformer ce monde. Et Kevin avait le talent nécessaire pour convertir les idées, étape par étape, en programmes fonctionnels. Chacun de nous apportait une partie différente du rêve. C'était précisément là notre force. Marco et Kevin se comprenaient bien. Ils parlaient le langage des ordinateurs et de la nouvelle technologie.

Un langage dont je ne comprenais peut-être pas chaque particularité technique, mais dont je voyais bel et bien les possibilités. Je voyais leur enthousiasme. Leur concentration. Leur désir de créer quelque chose qui n'existait pas encore. Et je croyais en eux. Mais, comme dans tant de projets novateurs, une bonne idée seule ne suffisait pas à assurer son avenir. Vers 2006, la poursuite du développement du logiciel s'arrêta. Notre collaboration prit fin. Chacun poursuivit son propre chemin. Mais le programme ne quitta pas mes pensées. Pour Marco, il restait un rêve qui n'avait pas encore été entièrement achevé. Pour moi, il restait une page qui n'avait pas été complètement tournée. Lorsque Marco mourut en 2009, ce rêve inachevé prit soudain une tout autre signification. Il n'était plus seulement un projet commercial ou technologique. Il faisait partie de ce

qu'il avait laissé derrière lui. Tant de ses idées... Tant de ses idées... tant d'heures de travail... tant d'espoir... demeuraient encore dans ce programme.

À ce moment-là, je pouvais difficilement accepter que tout cela se perde ainsi. C'est pourquoi j'ai repris contact avec Kevin. Je lui ai demandé s'il accepterait, avec quelques amis, d'essayer malgré tout d'achever le programme de Marco. Kevin releva le défi. Pour moi, cela représentait bien plus qu'une simple aide technique. Je le ressentais comme une marque de respect envers Marco. Et comme une tentative de mener malgré tout à bonne fin quelque chose auquel il avait travaillé avec tant d'intensité. Kevin et ses amis reprirent le travail sur le programme. Ils examinèrent ce qui devait encore être achevé. Ils cherchèrent des solutions aux problèmes techniques restés en suspens. Et, finalement, ils réussirent à terminer techniquement le programme. Je tiens à le dire très clairement. Kevin a fait ce que je lui avais demandé. Le projet ne s'est pas arrêté parce qu'il avait échoué. Au contraire. Il a prouvé que l'idée de Marco était techniquement réalisable.

Mais, à ce moment-là, je n'étais moi-même plus l'homme que j'avais été autrefois. Après des dizaines d'années dans le monde du carrelage... après tous les

revers... après la lutte interminable pour toujours recommencer... et surtout après la perte de Marco... mes forces étaient épuisées. Je me sentais entièrement vidé par le secteur dans lequel j'avais travaillé si longtemps. Pour réellement mettre le programme sur le marché, j'aurais dû reconstruire tout un réseau. Convaincre de nouveau des personnes. Chercher de nouveaux investissements. Recommencer une fois encore depuis le début. Je n'en avais plus la force. J'ai donc finalement pris la décision d'arrêter définitivement le projet et de prendre ma retraite. Le programme était techniquement achevé. Mais, sur le plan commercial, il n'y eut pas de nouveau départ. Kevin n'en était pas responsable. C'était ma décision. Une décision issue de tout ce que j'avais vécu pendant ces années.

Pendant longtemps, j'ai pensé qu'un rêve n'avait de sens que lorsqu'il devenait une entreprise florissante ou un produit utilisé partout. Aujourd'hui, je ne le crois plus. Tous les rêves n'atteignent pas la destination que nous avons imaginée pour eux. Mais cela ne signifie pas que tous les efforts ont été vains. Kevin a veillé à ce que le programme de Marco ne reste pas une tentative inachevée. Il a contribué à transformer une idée en un résultat techniquement opérationnel. Même si j'ai

ensuite décidé de ne pas poursuivre, ce travail a conservé sa valeur. Lorsque je pense aujourd'hui à Kevin, je vois d'abord le jeune homme calme et modeste qui est venu travailler chez nous en 2003. Un jeune homme qui, à l'époque, ne pouvait probablement pas encore imaginer quelle place il occuperait dans notre histoire. Mais je vois aussi le collaborateur auquel j'ai pu m'adresser de nouveau après la mort de Marco.

Quelqu'un qui était prêt à revenir à un programme inachevé et à lui donner une toute dernière chance. Kevin ne pouvait pas remplacer Marco. Personne ne le pourrait jamais. Mais il m'a aidé à porter un peu plus loin une partie du rêve de Marco. C'est pourquoi Kevin mérite une place dans ce livre. Pas comme une note de bas de page. Pas seulement comme un programmeur talentueux. Mais comme quelqu'un qui a d'abord travaillé aux côtés de Marco et qui, plus tard, s'est tenu à mes côtés dans notre tentative d'achever malgré tout un rêve inachevé. Certains rêves continuent à vivre sous la forme d'une entreprise. D'autres sous celle d'une invention. Et d'autres encore vivent dans les personnes qui ont été prêtes à continuer d'y croire. Le rêve de Marco n'a pas connu l'avenir que nous avions espéré. Mais, grâce à Kevin, il ne s'est pas non plus

simplement perdu. Il lui a donné une toute dernière chance. Et je lui en resterai toujours reconnaissant.

PARTIE 4

CE QUI RESTE

Michael, mes petits-enfants, l'amitié, le pardon et ce
que je veux transmettre

CHAPITRE 36**Michael a choisi son propre chemin**

Deux enfants ne sont jamais identiques. Et ils n'ont pas besoin de l'être. Chaque enfant a son propre caractère. Ses propres rêves. Sa propre manière de regarder la vie. Lorsque les gens me parlent de mes enfants, la conversation commence souvent par Marco. C'est compréhensible. Sa vie et sa mort ont laissé une trace indélébile dans mon cœur et dans ce livre. Mais cela ne doit jamais donner l'impression que Michael occupe une place moins importante dans ma vie. Lui aussi est mon fils. Sa place dans mon cœur est elle aussi unique. Et son histoire mérite elle aussi d'être racontée avec le même amour et la même sincérité. Michael a toujours choisi son propre chemin. Son caractère était différent de celui de son frère. Tandis que Marco cherchait constamment de nouveaux défis et rêvait de construire lui-même des entreprises et des projets, Michael choisit une vie qui lui offrait davantage de structure et de stabilité.

Ce choix n'en était pas moins courageux. Au contraire. Il faut du courage pour suivre sa propre voie sans se laisser guider par les attentes des autres. Comme père, j'ai toujours admiré cette qualité chez lui.

Je n'ai jamais voulu façonner mes enfants à mon image. Je ne voulais pas qu'ils répètent ma vie. Je voulais seulement qu'ils deviennent des personnes honnêtes. Des personnes capables de porter des responsabilités. Qui avanceraient dans la vie avec respect. Et qui se sentiraient libres de faire leurs propres choix. Après ses études à l'école hôtelière de Hasselt, Michael choisit une carrière dans l'aviation. Il devint steward chez Sabena. Je sentis rapidement qu'il avait trouvé là un monde qui lui convenait. Il entra en contact avec des personnes de différents pays et de différentes cultures. Il voyagea vers des lieux qui, pour beaucoup d'autres, n'étaient que des noms sur une carte.

Chaque voyage élargissait son horizon. Chaque rencontre lui apprenait quelque chose de nouveau. Le monde devint son domaine de travail. Mais, plus important encore... il avait lui-même choisi cette voie. Je le regardais avec fierté. Non parce qu'il portait un uniforme impressionnant ou faisait de lointains voyages. Mais parce que je voyais qu'il essayait de trouver sa propre place. J'ai ressenti de nouveau cette fierté lorsque Michael est lui-même devenu père. Avec Helena et Andreas, deux nouvelles vies précieuses sont venues enrichir notre famille. Michael a alors appris

lui-même ce que chaque parent découvre tôt ou tard. Qu'un enfant transforme entièrement votre vie. Qu'à partir de ce moment, l'amour et la responsabilité ne peuvent plus être séparés. Et qu'en tant que parent, on peut guider, protéger et conseiller...



Mon fils Michael avec ses enfants Andreas et Helena.

Michael trouva sa place dans l'aviation. Comme steward chez Sabena, il apprit à voyager, à assumer des responsabilités et à côtoyer des personnes très différentes. Avec Pascale, il fonda une famille. Helena naquit le 6 octobre 2000 ; exactement cinq ans plus tard, le 6 octobre 2005, Andreas arriva. Deux enfants

ayant le même anniversaire, chacun avec un caractère bien à lui.

Lorsque Sabena disparut, Michael perdit lui aussi une sécurité sur laquelle il avait bâti. Il poursuivit sa carrière dans le fret aérien à Liège. Plus tard, une crise conjugale et une longue séparation apportèrent de nouvelles tensions. Je n'ai pas toujours vu de près ce qu'il portait. Durant ces années, les problèmes de Marco prirent tellement de place que mon attention de père se déséquilibra. Ce n'est pas une excuse, mais une vérité que je veux regarder en face.

Il y eut des périodes de distance entre Michael et moi. Parfois, nous parlions trop peu ; parfois, nous pensions tous deux que l'autre savait ce qui n'était pas exprimé. Je le regrette. Un enfant qui cherche silencieusement son propre chemin n'a pas moins besoin d'attention qu'un enfant visiblement en crise. J'aurais dû lui demander plus souvent comment il allait réellement.



Avec Michael à Loreto Aprutino en 2026.

Au fil des années, nous nous sommes retrouvés. Non pas en faisant comme si la distance n'avait jamais existé, mais en parlant avec plus de sincérité et en cherchant moins à nous changer l'un l'autre. Lorsque je vois aujourd'hui Michael avec Helena et Andreas, je reconnais sa propre forme de fidélité. Il n'a jamais eu à ressembler à Marco. Mes fils étaient différents, et mon amour pour eux n'a donc pas à être comparé.

Il m'est difficile d'écrire cela aussi ouvertement, car un père aime croire que ses enfants sentent

naturellement combien il les aime. Mais un amour qui n'est pas exprimé peut être mal compris. Si je pouvais revivre certaines années, je m'assiérais plus souvent auprès de Michael sans commencer aussitôt à parler de travail, de soucis ou de solutions. Je ne lui demanderais pas seulement comment allait sa famille, mais aussi comment lui-même allait. Je ne peux pas réécrire le passé ; je peux toutefois cesser de me cacher derrière mes bonnes intentions. C'est pourquoi cette vérité trouve sa place dans mon livre. Non pour faire porter à Michael le poids de mes regrets, mais pour assumer ma responsabilité de père. Notre lien n'a pas besoin d'être parfait pour être véritable. C'est précisément parce que nous avons connu la distance, les différences et le silence que je sais combien il est précieux de pouvoir aujourd'hui nous voir à nouveau tels que nous sommes réellement.

Aucun de mes fils n'avait à ressembler à l'autre. Chacun a sa propre place dans ma vie. Lorsque je pense aujourd'hui à Michael, je vois l'homme qui a fait ses propres choix, le père d'Helena et d'Andreas et mon fils, qui a continué à suivre son propre chemin. C'était son chemin. Et c'est précisément pour cela que je suis fier de lui.

CHAPITRE 37**Chiara, Laura, Helena et Andreas**

Il arrive un moment dans la vie où l'on comprend que le temps passe bien plus vite qu'on ne l'aurait jamais imaginé. Pour moi, ce moment est arrivé lorsque j'ai tenu Chiara dans mes bras pour la première fois. Elle a fait de moi un grand-père. Soudain, je n'étais plus seulement le père de mes enfants. Une nouvelle génération était née. Une petite fille qui portait en elle une part de nous tous et qui, en même temps, se trouvait au commencement de sa propre histoire, unique. Avec l'arrivée de Laura, d'Helena et d'Andreas, ce cercle d'amour s'est encore agrandi. Quatre petits-enfants. Quatre personnalités différentes. Quatre jeunes personnes, chacune avec ses propres rêves, ses talents et son avenir. Devenir grand-père est un sentiment difficile à décrire. On ne doit plus tout décider. On ne porte plus la même responsabilité quotidienne que lorsque l'on avait soi-même de jeunes enfants. On peut surtout être présent.

Écouter. Profiter. Créer des souvenirs. Un sourire. Une visite. Une étreinte. Une conversation qui dure plus longtemps que prévu. Ce sont précisément ces moments simples qui, à mesure que les années passent,

deviennent nos souvenirs les plus précieux. Chiara et Laura sont les filles de Marco. Lorsque je les regarde, je reconnais parfois quelque chose de leur père. Dans un sourire. Dans un geste. Dans leur manière de regarder le monde. Parfois, ce n'est qu'un bref instant. Un regard. Une certaine expression sur leur visage. Mais, pour moi, cela suffit à sentir soudain Marco tout près de nouveau. Les voir grandir est donc aussi une manière de ressentir que son amour continue à vivre. Pas seulement dans les souvenirs ou dans les pages de ce livre. Mais dans deux jeunes femmes qui portent chacune, à leur façon, une part de lui en elles. Cela ne signifie pas qu'elles doivent poursuivre la vie de leur père.

Elles n'ont pas à porter ses rêves. Elles ont le droit de chercher leur propre chemin et d'écrire leur propre histoire. Mais j'espère qu'elles sauront toujours combien leur père les aimait. Et combien de joie elles lui ont donnée. Helena et Andreas sont les enfants de Michael. Eux aussi occupent chacun une place unique et irremplaçable au sein de notre famille. Par leur joie de vivre, leur spontanéité et leur curiosité, ils me rappellent que la vie regarde toujours de nouveau vers l'avenir. Qu'après chaque période difficile, un nouvel espoir peut naître. Que chaque génération reçoit

quelque chose de ceux qui l'ont précédée, mais lui donne ensuite sa propre signification. Lorsque je regarde mes quatre petits-enfants, je ne veux jamais les comparer entre eux. Je n'ai jamais voulu le faire non plus avec mes propres enfants. Deux êtres humains ne sont jamais identiques. Et c'est précisément là que réside la richesse d'une famille.



Helena, Laura, Andreas et Chiara - mes quatre petits-enfants, l'avenir de notre famille.

Chiara n'a pas à ressembler à Laura. Helena n'a pas à suivre le même chemin qu'Andreas. Chacun et

chacune d'entre eux peut devenir qui il ou elle est vraiment. Mais, quels que soient leurs chemins, ils restent reliés les uns aux autres par une histoire qui a commencé bien plus longtemps auparavant. Une histoire qui remonte à leurs arrière-grands-parents. À l'Italie. Aux mines de Belgique. Aux sacrifices de personnes qui ont quitté leur monde familial pour offrir un avenir meilleur à leurs enfants. Lorsque nous nous réunissons pour les anniversaires et les fêtes, nous parlons ouvertement de Marco. Son nom n'est pas tu. Nous racontons des anecdotes. Nous évoquons nos souvenirs. Nous rions de ce qu'il disait et faisait. Et, parfois, nous ressentons de nouveau la tristesse de son absence. Mais, par-dessus tout, ces histoires veillent à ce qu'il continue à faire partie de notre famille. Dans de tels moments, le passé, le présent et l'avenir se rejoignent.

J'espère que mes petits-enfants comprendront ainsi que se souvenir ne doit pas seulement être triste. Se souvenir peut aussi apporter de la chaleur. Un sourire. Un lien. Et de la gratitude parce qu'une personne a pu faire partie de notre vie. Peut-être ouvriront-ils un jour ce livre. Peut-être voudront-ils savoir qui étaient leurs arrière-grands-parents. Comment leur famille est venue d'Italie en Belgique. Qui était leur grand-père

avant de devenir plus âgé et plus gris. Peut-être Chiara et Laura découvriront-elles encore davantage de choses sur leur père dans ces pages. Et peut-être Helena et Andreas comprendront-ils mieux qui était leur oncle Marco et quelle place il occupait au sein de notre famille. Mais j'espère surtout qu'ils ressentiront tout l'amour qui a précédé leur propre histoire. Non pour continuer à vivre dans le passé. Non pour devoir répéter les rêves des générations précédentes. Mais pour savoir où se trouvent leurs racines.

Car les racines ne sont pas des chaînes. Elles ne vous retiennent pas. Elles vous donnent la force de rester debout tandis que vous choisissez vous-même la direction dans laquelle vous voulez grandir. Chiara. Laura. Helena. Andreas. Vous n'êtes pas seulement les petits-enfants dont je parle dans ce livre. Vous êtes l'avenir de notre famille. Vous ne devez pas devenir comme nous étions. Vous ne devez pas reprendre nos chemins. Suivez vos propres rêves. Faites vos propres choix. Écrivez votre propre histoire. Mais sachez toujours que vous êtes issus de personnes qui ont aimé. Qui ont travaillé. Qui ont fait des sacrifices. Qui sont tombées et se sont relevées. Et qui, par-dessus tout, ont continué à croire en leur famille. Le plus bel héritage que je puisse vous laisser n'est ni de l'argent ni des

biens matériels. Il est fait de souvenirs. De valeurs. D'amour. Et de la certitude que chacun de vous occupe une place unique et irremplaçable dans mon cœur.

Aussi longtemps que vous continuerez à raconter les histoires de notre famille, aucun de ceux qui vous ont précédés ne sera jamais vraiment oublié. Et aussi longtemps que vous continuerez à vous soutenir les uns les autres, l'amour qui a porté notre famille à travers tant d'années de joie et de chagrin continuera à vivre en vous.

CHAPITRE 38**Réconciliation et gratitude pour ce qui demeure**

Lorsque je repense aujourd'hui à ma vie, je me rends compte combien il est facile de ne s'arrêter qu'à ce que nous avons perdu. La perte parle fort. Elle attire notre attention vers les places vides. Vers les voix que nous n'entendons plus. Vers tout ce qui ne reviendra jamais. Ce qui est resté parle souvent bien plus doucement. Moi aussi, j'aurais pu choisir de ne vivre que dans mon chagrin. Après la mort de Marco, il y eut des jours où je ne voyais presque plus rien d'autre que son absence. Ce n'était pas un choix. C'était le deuil. Celui qui perd un enfant porte cette douleur avec lui jusqu'à la fin de sa vie. Elle ne disparaît pas. Elle change seulement de forme. Mais, lentement, j'ai commencé à découvrir que le chagrin et la gratitude peuvent coexister. Être reconnaissant ne signifie pas que l'on ressent moins le manque. Cela ne signifie pas que l'on oublie.

Et cela ne signifie certainement pas que la blessure est guérie. Cela signifie qu'à côté de tout ce qui nous a été enlevé, nous osons de nouveau regarder ce que la vie nous donne encore. Je suis resté le père de Marco. La mort n'y a rien changé. Je suis reconnaissant pour les trente-sept années durant lesquelles j'ai pu l'appeler mon fils. Pour nos conversations. Nos voyages. Nos

rêves. Notre collaboration. Et pour l'amitié qui avait grandi entre nous. Mais je suis aussi le père de Michael. Et, au cours des dernières années, Michael et moi avons construit un lien devenu, sur le plan émotionnel, plus profond que je n'aurais jamais osé l'espérer. Peut-être même aussi fort que le lien que j'avais autrefois avec Marco. Pas le même. Car aucun lien entre deux personnes n'est jamais entièrement identique. Et un fils ne peut jamais remplacer l'autre.

L'amour ne compare pas. L'amour crée simplement une nouvelle place dans le cœur. Ce rapprochement entre Michael et moi est né d'une situation que j'ai d'abord eu beaucoup de mal à accepter. La relation qui s'est créée entre Michael et Tina, la première épouse de Marco, fit naître en moi, au début, beaucoup de sentiments contradictoires. Je me souvenais de la douleur que Marco avait connue pendant et après leur séparation. Comme père, je voulais continuer à le protéger, même après sa mort. C'est pourquoi une part de moi résistait à cette nouvelle réalité. Mais la vie m'a appris une fois encore que nous ne choisissons pas toujours nous-mêmes le chemin par lequel la réconciliation et le bonheur reviennent à nous. Ce que je considérais d'abord comme une menace pour nos souvenirs devint lentement quelque chose qui

rapprocha notre famille. Les anniversaires et les fêtes redevinrent des moments de chaleur et d'union. Le nom de Marco n'était pas tu.



Chaque année, le 27 août, notre famille se réunit à la basilique de Scherpenheuvel pour rendre hommage à Marco.

Au contraire. Nous parlons ouvertement de lui. Nous racontons des anecdotes. Nous évoquons des souvenirs. Nous rions de ce qu'il disait et faisait. Parfois, une larme coule. Mais, le plus souvent, nous ressentons surtout combien d'amour il a laissé. Ainsi, Marco ne reste pas seulement lié au chagrin de ses dernières années. Il continue à faire partie de notre vie familiale quotidienne. Et j'en suis reconnaissant. Je suis reconnaissant pour mes quatre petits-enfants. Chiara. Laura. Helena. Et Andreas. Quatre jeunes personnes, chacune avec son propre caractère, ses propres rêves

et sa propre place dans mon cœur. Chiara et Laura sont les filles de Marco. Lorsque je les regarde, je reconnais parfois quelque chose de leur père. Un sourire. Un geste. Une certaine manière de regarder. Dans de tels moments, j'ai l'impression qu'une petite part de lui revient tout près. Helena et Andreas sont les enfants de Michael.

Eux aussi apportent à notre famille leur propre joie, leur spontanéité et leurs attentes tournées vers l'avenir. Ensemble, ils ne forment pas des parties séparées. Ils sont mes quatre petits-enfants. Quatre vies d'égale valeur qui, chacune à sa manière, enrichissent notre famille. Je suis reconnaissant de les avoir vus grandir. De pouvoir encore faire partie de leur vie comme père et grand-père. De pouvoir les écouter. Rire avec eux. Et les voir chercher peu à peu leur propre chemin. Dorina aussi se tient à mes côtés depuis presque toute une vie. Ensemble, nous avons connu une joie qui remplissait notre cœur. Mais aussi un chagrin que nous pensions autrefois impossible à porter. Et pourtant, nous avons continué à avancer. Non parce que nous étions toujours forts. Mais parce qu'aimer signifie parfois que l'un reste debout lorsque l'autre ne peut momentanément plus avancer.

Je me demande parfois ce que mes parents penseraient s'ils pouvaient voir notre famille aujourd'hui. Je crois qu'ils seraient fiers. Non parce que nous avons mené une vie parfaite. Personne ne le fait. Mais parce que, malgré tout ce qui est arrivé, nous n'avons jamais entièrement cessé de croire en la force de la famille. Peut-être reconnaîtraient-ils aussi quelque chose d'eux-mêmes dans leurs arrière-petits-enfants. Un regard. Un geste. Une forme de détermination. Car, sans que nous en ayons toujours conscience, nous portons tous en nous quelque chose de ceux qui nous ont précédés. C'est peut-être aussi la raison pour laquelle j'ai écrit ce livre. Je ne veux pas que, plus tard, mes enfants et petits-enfants ne connaissent que nos noms. Je veux qu'ils connaissent nos histoires. Qu'ils sachent d'où nous venons. Ce que nous avons vécu. De quoi nous avons rêvé. Quelles erreurs nous avons commises.

Et combien nous nous sommes aimés. Une famille ne continue pas seulement à vivre dans des photos, des actes de naissance ou des documents. Elle vit dans les histoires racontées autour de la table. Dans les valeurs qui passent d'une génération à l'autre. Dans un sourire qui rappelle soudain quelqu'un d'autrefois. Et dans l'amour qui continue à relier les gens, même

lorsqu'une personne n'est plus physiquement présente. Lorsque je regarde aujourd'hui ma vie, je ne veux donc pas seulement compter ce qui m'a été enlevé. Je veux continuer à voir aussi ce qui m'a été donné. Dorina. Marco. Michael. Mes quatre petits-enfants. Ma famille. Mes amis. Et tous les souvenirs que personne ne pourra jamais m'enlever. Ce n'est pas peu. C'est ma plus grande richesse. La douleur demeure. Mais l'amour aussi. Et aussi longtemps que cet amour continue à vivre, la perte n'est jamais la seule chose qui reste. Il reste la gratitude. La gratitude pour ceux qui étaient là. Pour ceux qui sont encore là. Et pour tout ce qui continuera à nous relier à jamais.

CHAPITRE 39**Les personnes qui ont ramené la couleur**

Après la mort de Marco, mon monde s'est arrêté. Certains événements ne rendent pas seulement une personne triste. Ils la transforment. Après une telle perte, on ne redevient jamais tout à fait celui que l'on était auparavant. C'est aussi ce qui m'est arrivé. Les jours étaient devenus plus silencieux. L'avenir semblait avoir perdu une grande partie de sa signification. Les choses qui m'enthousiasmaient autrefois paraissaient soudain sans importance. Les couleurs de la vie semblaient lentement s'effacer. Et pourtant, quelque chose de particulier se produisit. Pas soudainement. Pas par un grand miracle. Mais lentement, presque imperceptiblement. De nouvelles personnes entrèrent dans ma vie. Elles ne venaient pas combler le vide. Cela aurait d'ailleurs été impossible. Personne ne peut jamais prendre la place d'un enfant. Personne ne pouvait remplacer Marco. Je ne l'attendais pas. Et je ne le voulais pas non plus. Mais ces personnes me rappelèrent que, malgré tout, la vie continue.

Certaines croisèrent mon chemin presque par hasard. Au cours d'une promenade. Dans un café. Autour d'une table. Par un appel téléphonique. Ou par

une question simple qui conduisit de manière inattendue à une conversation longue et sincère. D'autres rencontres devinrent de véritables amitiés. Des personnes m'écoutaient sans me juger. Elles ne ressentaient pas toujours le besoin de me donner des conseils. Elles n'essayaient pas de faire disparaître mon chagrin par leurs paroles. Elles ne disaient pas que je devais être fort. Elles restaient simplement assises. Parfois, nous parlions. Parfois, nous gardions le silence. Mais leur présence suffisait. Cela m'a appris combien il peut être précieux que quelqu'un n'essaie pas de résoudre notre douleur, mais soit prêt à la porter quelque temps avec nous. Une personne en deuil n'a pas toujours besoin de réponses. Parfois, elle a seulement besoin de quelqu'un qui n'a pas peur de son silence. Lentement, j'ai redécouvert combien de bonté vit encore dans le cœur des êtres humains.

Je n'avais jamais entièrement perdu cette confiance. Mais, à présent, cette bonté retrouvait un visage. Une voix. Une main sur mon épaule. Un ami qui appelait sans raison particulière. Quelqu'un qui demandait : Quelqu'un qui demandait : « Comment vas-tu vraiment ? » Et qui était ensuite disposé à écouter la réponse. Et qui était ensuite prêt à écouter la réponse. Aucune de ces personnes ne pouvait enlever mon chagrin. Mais

chacune d'elles ramenait un peu de couleur. Non pour effacer les couleurs sombres. Elles feront toujours partie de ma vie. Mais pour placer d'autres couleurs à côté d'elles. La chaleur de l'amitié. Le calme d'une conversation sincère. La joie d'une rencontre inattendue. Et parfois même, de nouveau, un rire. J'ai commencé à comprendre que pouvoir sourire de nouveau ne signifie pas que la personne perdue nous manque moins. Continuer à vivre n'est pas une forme de trahison. Ce n'est pas nier l'amour qui a existé.



Avec José, Kosta, Claudio et Corinto : un café, une conversation et une promenade quotidienne.

Au contraire. C'est une manière de continuer à porter cet amour avec nous pendant que nous poursuivons notre chemin. C'est peut-être précisément le chagrin que j'avais moi-même connu qui m'apprit à écouter les autres plus profondément. Je sentais plus facilement lorsque quelqu'un souffrait. Lorsqu'une autre réalité se cachait derrière un sourire. Lorsque quelqu'un se sentait seul. Ou lorsque quelqu'un n'avait pas besoin de bons conseils, mais seulement d'une personne réellement présente. Autrefois, j'avais l'habitude de résoudre les problèmes. Cela faisait partie de ma vie d'entrepreneur. Lorsqu'une difficulté se présentait, je cherchais une solution. Lorsqu'une porte se fermait, j'essayais d'en ouvrir une autre. Mais le chagrin ne fonctionne pas ainsi. Tous les problèmes ne peuvent pas être résolus. Toutes les blessures ne peuvent pas être guéries. Et toutes les questions n'ont pas une réponse. Parfois, nous pouvons seulement rester aux côtés de quelqu'un.

Non pour lui enlever sa douleur. Mais pour veiller à ce qu'il ne doive pas la porter entièrement seul. Sans que je m'en rende immédiatement compte, un nouveau chapitre de ma vie commença ainsi. Non plus seulement comme entrepreneur. Mais surtout comme être humain. Un être humain qui voulait partager ses

expériences avec les autres. Non parce que j'avais toutes les réponses. Au contraire. Plus je vieillissais, mieux je comprenais combien de questions existent auxquelles personne ne peut donner de réponse parfaite. Mais je savais combien il est important que quelqu'un se tienne près de vous lorsque la vie devient sombre. Je savais combien une seule conversation sincère peut être précieuse. Combien un geste simple peut avoir de sens. Et comment même une petite marque d'attention peut changer la journée de quelqu'un. Peut-être les personnes qui m'ont alors aidé n'ont-elles jamais pleinement compris ce que leur présence représentait pour moi.

Souvent, nous ignorons quelle différence nous faisons dans la vie d'un autre. Une courte conversation que nous oublions ensuite peut devenir pour l'autre un souvenir qui l'accompagnera pendant des années. Un appel téléphonique peut faire sentir à quelqu'un qu'il n'est pas oublié. Une oreille attentive peut redonner à une personne le courage de faire encore un pas. C'est pourquoi je crois aujourd'hui plus que jamais qu'aucun acte sincère d'humanité n'est vraiment petit. Les personnes qui sont entrées dans ma vie après la mort de Marco n'ont pas enlevé mon chagrin. Elles n'avaient pas à le faire. Mais elles m'ont aidé à voir de nouveau

qu'à côté du chagrin, l'amitié existe toujours. Qu'à côté de l'absence, il y a toujours des liens. Qu'à côté de la perte, il y a toujours l'amour. Elles n'ont pas ramené l'ancienne vie. Personne ne le pouvait. Mais elles m'ont aidé à accepter une vie nouvelle. Une vie dans laquelle Marco resterait toujours présent.

Et dans laquelle, en même temps, une place pourrait de nouveau naître pour d'autres personnes, de nouvelles rencontres et de nouveaux souvenirs. Je leur en resterai toujours reconnaissant. Car, parfois, la lumière ne revient pas en un seul grand rayon. Parfois, elle revient dans des centaines de petits points lumineux. Dans des personnes qui viennent marcher à nos côtés. Qui restent quelque temps. Et qui, souvent sans le savoir elles-mêmes, rendent lentement ses couleurs à notre vie.

CHAPITRE 40**Retour à mes racines**

À mesure que les années passent, beaucoup de personnes éprouvent un besoin de plus en plus fort de revenir à leurs origines. Pas nécessairement pour y vivre de nouveau. Ni parce que le passé aurait été meilleur que le présent. Mais parce que nous voulons comprendre où notre histoire a réellement commencé. Moi aussi, je l'ai éprouvé. Pour moi, Loreto Aprutino n'a jamais été un simple village. C'est l'endroit où je suis né, le 5 juin 1948. L'endroit où les racines de ma famille plongent profondément dans la terre. Mes parents y vivaient avant que la Belgique ne devienne une partie de notre histoire. Mes grands-parents y travaillaient. Des générations de notre famille y sont nées, bien avant que quiconque puisse imaginer qu'une partie de leurs descendants construirait un jour une nouvelle existence en Belgique. Je n'étais encore qu'un bébé lorsque j'ai quitté l'Italie. Mes souvenirs de Loreto Aprutino ne sont donc pas issus d'une longue enfance que j'y aurais passée.

Ils me sont venus par les récits de mes parents. Par la langue italienne. Par notre famille. Par les habitudes qu'ils ont emportées avec eux en Belgique. Et par les

visites que j'ai faites plus tard dans ma région natale. L'Italie se trouvait loin. Mais elle était toujours présente dans notre famille. Dans les paroles de mon père et de ma mère. Dans les plats servis à table. Dans les histoires concernant les membres de la famille. Dans les souvenirs de la vie qu'ils avaient laissée. Et parfois aussi dans une nostalgie qu'ils n'exprimaient pas toujours avec des mots. Chaque fois que je retourne dans les Abruzzes, je ressens quelque chose de difficile à exprimer. Je marche dans les rues de Loreto Aprutino. Je regarde les collines. Je vois les oliviers. Je respire l'air que mes parents et mes grands-parents ont respiré autrefois. Et je prends conscience que je fais là-bas partie d'une histoire bien plus ancienne que moi.

Certaines maisons ont changé. Des personnes ont disparu. De nouvelles générations ont pris leur place. Mais quelque chose reste reconnaissable. Un silence. Une odeur. Une manière dont la lumière tombe sur les collines. Et le sentiment que le sol sous mes pieds conserve quelque chose de mon origine. Lorsque je marche dans ces rues, je pense souvent à mes parents. À leur vie simple. À leurs sacrifices. À leur dignité. Mon père n'a pas quitté son pays natal parce qu'il n'aimait pas l'Italie. Il est parti parce qu'il aimait sa famille. Il

est allé travailler profondément sous terre, dans les mines de charbon belges, parce qu'il voulait offrir à ses enfants un avenir qu'il n'avait jamais connu lui-même. Ma mère aussi a fini par laisser derrière elle son environnement familial, sa famille et sa langue. Elle a recommencé dans un pays qu'elle ne connaissait pas. Avec peu de biens. Mais avec une force intérieure immense. Enfant, je ne comprenais pas pleinement ce que cela leur avait demandé.



Avec ma tante Ida, la sœur de mon père, lors d'une visite en Italie.



Avec mes frères et mon neveu Massimo à Loreto Aprutino en 2026.



À travers Loreto Aprutino dans la Fiat 500 de mon neveu Massimo - une simple sensation de liberté.

Aujourd'hui, je le comprends mieux. Émigrer ne signifie pas seulement arriver quelque part. Cela signifie aussi laisser quelque chose derrière soi. Une maison. Une famille. Une langue familière. Un paysage. Et parfois même une partie de soi. Mes parents portaient chaque jour l'Italie avec eux, tandis qu'ils essayaient de construire une nouvelle vie en Belgique. Moi aussi, j'ai toujours continué à porter ces deux mondes en moi. Je suis fier de mes origines italiennes. Et je suis tout aussi fier de la vie que j'ai eu la chance de construire en Belgique. Je n'ai jamais eu le sentiment de devoir choisir entre les deux pays.

Pourquoi une personne ne pourrait-elle aimer qu'un seul endroit ? L'Italie m'a donné mes origines. La Belgique m'a donné la possibilité de grandir, de travailler, de fonder une famille et de poursuivre mes rêves. De la rencontre de ces deux mondes est né l'homme que je suis devenu.

Même mes langues racontent cette histoire. L'italien est resté la langue de ma famille, de mes origines et de mes souvenirs d'enfance. Le néerlandais est devenu la langue de ma vie quotidienne en Flandre. Et, grâce à Dorina et à notre vie familiale, le français a pris une place importante dans notre foyer. Trois langues. Non comme des murs entre des mondes séparés. Mais comme des portes par lesquelles j'ai pu connaître des personnes de différents univers. C'est peut-être précisément cette combinaison qui m'a appris que l'identité ne se résume pas toujours à un seul mot. Je suis Italien. Je suis devenu Belge. Je suis un enfant d'émigrés. J'ai grandi parmi des familles de mineurs. J'ai construit ma vie en Flandre. Et toutes ces parts m'appartiennent. Aucune ne doit exclure l'autre. Nos racines ne nous retiennent pas. Elles ne nous imposent pas non plus l'endroit où nous devons rester pour le reste de notre vie.

Les racines nous donnent un point d'appui. Elles nous rappellent ceux qui nous ont précédés. Les sacrifices qui ont été consentis. Et tous les chemins qu'il a fallu parcourir avant que nous puissions nous tenir là où nous sommes aujourd'hui. Un arbre ne grandit pas en oubliant ses racines. Il grandit précisément parce que ces racines le nourrissent tandis que ses branches s'étendent toujours plus loin vers la lumière. C'est ainsi que je vois aussi ma propre vie. L'un des plus beaux symboles de ce lien est né en 2003. Mes frères Remo et Maurizio ont parcouru à bicyclette les 1 745 kilomètres qui séparent Liège de Loreto Aprutino. À leur arrivée, toute la famille les attendait. Ce fut bien davantage qu'un exploit sportif. Nos parents avaient quitté l'Italie pour la Belgique afin d'y bâtir un avenir. Leurs fils refaisaient le chemin en sens inverse, par leurs propres forces, vers le lieu où plongent les racines de notre famille. Ce jour-là, la distance entre nos deux pays sembla avoir entièrement disparu.



Préparer ensemble la PORCHETTA : un rituel familial empreint de tradition et de convivialité.

Mes racines se trouvent à Loreto Aprutino. Mais ma vie a continué à grandir en Belgique. C'est là que je suis allé à l'école. Que j'ai appris à travailler. Que j'ai rencontré Dorina. Que mes enfants sont nés. Que j'ai bâti mes entreprises. Que j'ai connu ma plus grande joie. Et que j'ai également été confronté à mon chagrin le plus lourd. Les deux pays portent donc une part de mon histoire. J'espère que mes enfants et petits-enfants continueront eux aussi à ressentir ce lien. Non parce qu'ils doivent vivre dans le passé. Ni parce qu'ils doivent faire les mêmes choix que ceux qui les ont précédés. Ils ont droit à leur propre vie. À leurs propres rêves. À leur propre avenir. Mais j'espère qu'ils sauront où leur histoire a commencé. Qu'ils connaîtront les noms de ceux qui les ont précédés. Qu'ils

comprendront combien il a fallu de courage pour quitter l'Italie et recommencer en Belgique.

Et qu'ils sentiront qu'une part de la force avec laquelle leurs arrière-grands-parents ont construit leur avenir continue à vivre en eux. Celui qui connaît ses origines n'a pas à se laisser retenir par elles. Il peut précisément y puiser la force d'avancer. Le souvenir ne doit pas être un fardeau. Il peut devenir une lumière qui nous aide à trouver notre propre chemin. Chaque fois que je quitte les Abruzzes pour retourner en Belgique, je ne laisse pas réellement l'Italie derrière moi. Je l'emporte avec moi. Dans mon nom. Dans ma langue. Dans mes souvenirs. Dans mon caractère. Et dans l'amour pour les personnes dont je suis issu. Lorsque j'arrive ensuite de nouveau en Belgique, cela aussi ressemble à un retour chez moi. Car c'est là que se trouve la vie que j'ai moi-même construite. Ma famille. Mes amis. Mes souvenirs. Et presque tout ce qui m'a façonné pour faire de moi l'homme que je suis aujourd'hui.

L'émigration n'est pas seulement un cadeau. Elle a trop coûté à mes parents pour cela. Mais elle m'a offert quelque chose de particulier. La possibilité d'avoir plus d'un chez-moi. Deux pays. Plusieurs cultures. Trois langues. Mais un seul cœur. Un cœur qui n'a pas besoin

de choisir entre l'Italie et la Belgique... parce qu'il est assez grand pour les aimer toutes les deux avec la même sincérité.

CHAPITRE 41**Les années récentes et le début de ce livre**

Les années plus tardives de ma vie sont différentes de celles qui les ont précédées. Pas nécessairement plus calmes. Mais plus conscientes. Autrefois, j'étais presque constamment occupé à bâtir. À travailler. À créer. À développer de nouveaux projets. Il y avait toujours un prochain rendez-vous. Un nouveau client. Un problème auquel il fallait trouver une solution. Ou une idée qui ne me lâchait même pas la nuit. Je vivais souvent le regard tourné vers demain. Que fallait-il encore faire ? Que pouvions-nous améliorer ? Quelle nouvelle possibilité se trouvait derrière la porte suivante ? Cette ardeur ne m'a jamais entièrement quitté. Aujourd'hui encore, je suis toujours curieux. Je suis avec intérêt les développements de la technologie et de l'intelligence artificielle. J'essaie de comprendre de nouvelles choses. Je communique avec les gens. J'écris mes souvenirs. Et, parfois, une nouvelle idée naît encore et me fait penser :

Et il arrive encore qu'une nouvelle idée surgisse et me fasse penser : « Nous devrions en faire quelque chose. » Dans ces moments-là, je retrouve quelque chose de l'entrepreneur que j'ai toujours été. Et,

souvent, je pense alors à Marco. À l'enthousiasme qu'il aurait éprouvé devant les possibilités qui existent aujourd'hui. Aux conversations que nous aurions eues ensemble à ce sujet. Il aurait probablement déjà pensé beaucoup plus loin que moi. Cette pensée m'attriste. Mais elle me fait aussi sourire. Mes années plus tardives ne sont donc pas des années où tout s'est arrêté. Au contraire. Mon intérêt pour les gens, les nouvelles idées et l'avenir est resté. Mais la hâte a diminué. Je ne ressens plus le même besoin de tout réaliser immédiatement. Toute idée ne doit plus devenir une entreprise. Toute pensée ne doit pas se transformer en projet. Certaines idées peuvent simplement exister.

Certaines conversations ne doivent mener nulle part. Et certains jours ne doivent rien produire de grand pour avoir malgré tout de la valeur. C'est peut-être l'un des changements les plus importants que vieillir m'a apportés. Autrefois, je pensais souvent que la valeur naissait de ce que nous faisions. Aujourd'hui, je sais qu'elle naît parfois simplement du fait d'être réellement présent. Au cours d'une conversation qui a du sens. Devant une tasse de café avec des amis. Lors d'une visite de la famille. Pendant une promenade. Ou lorsqu'un souvenir refait soudain surface. Le bonheur

ne se trouve pas seulement dans les grands événements de notre vie. Pas seulement dans une naissance. Un mariage. Une réussite professionnelle. Ou un rêve qui devient réalité. Très souvent, il se cache dans la simplicité d'une journée ordinaire. Dans une chose que nous aurions à peine remarquée autrefois. Un appel téléphonique inattendu. La voix de quelqu'un que nous aimons entendre.

Un coucher de soleil. L'odeur du café fraîchement préparé. Le silence d'une église. Une conversation sincère qui dure plus longtemps que prévu. Ou un moment où personne ne doit rien dire parce qu'être simplement ensemble suffit déjà. Autrefois, de tels instants m'échappaient parfois. Non parce que je ne les appréciais pas. Mais parce que mes pensées étaient déjà tournées vers la tâche suivante. Aujourd'hui, j'essaie de les regarder avec davantage d'attention. Pas seulement voir. Mais réellement observer. Pas seulement entendre. Mais écouter. Pas seulement être présent avec mon corps. Mais aussi avec mon cœur. Bien sûr, je pense encore souvent à ceux qui m'ont précédé. À mon père. À ma mère. À mon frère Mario. À ma petite sœur Lidiola. Et, par-dessus tout, à Marco. Certains souvenirs apportent de la chaleur. D'autres font toujours mal. Vieillir ne signifie pas que le chagrin

disparaît. Le manque devient même parfois plus clair, parce qu'il y a de plus en plus de moments que l'on aurait encore voulu partager avec quelqu'un.

Mais j'essaie de ne pas regarder seulement les personnes qui ne sont plus là. Je regarde aussi celles qui font encore partie de ma vie aujourd'hui. Dorina. Michael. Mes petits-enfants. Mes frères. Ma famille et mes amis. Les personnes avec lesquelles je peux encore parler, rire et partager des souvenirs. C'est là que je trouve ma force. C'est là que je trouve mon espoir. Car celui qui ne regarde que les places vides risque de perdre de vue les personnes qui se tiennent encore à ses côtés. Être reconnaissant pour ceux qui sont encore là ne signifie pas oublier ceux que nous avons perdus. Cela signifie que nous continuons aussi à utiliser l'amour qu'ils nous ont donné pour garder les vivants tout près de notre cœur. Chaque nouvelle journée est pour moi un cadeau. Non parce que chaque jour est facile ou particulier.

Certains jours sont ordinaires. D'autres sont lourds. Et il y a encore des jours où le chagrin revient de manière inattendue. Mais aucun jour ne va de soi. Lorsque nous sommes jeunes, nous pensons que le temps devant nous nous appartient. Ce n'est que plus tard que nous comprenons que le temps nous est

seulement confié. Nous ignorons combien de jours il nous reste. Mais nous pouvons essayer de vivre consciemment celui qui nous est donné aujourd'hui. Cela ne signifie pas que je pense constamment à la fin. Au contraire. C'est précisément la conscience que le temps est précieux qui m'aide à apprécier la vie plus intensément. Je remets moins facilement certaines choses à plus tard. Une parole aimable. Un appel téléphonique. Une visite. Les mots : « Je pense à toi. » Ou : « Je suis heureux que tu sois là. » De tels mots ne doivent jamais attendre qu'il soit trop tard. Au fil des années, j'ai aussi appris que la paix intérieure ne signifie pas que le chagrin n'existe plus.

La paix ne signifie pas que toutes les questions ont reçu une réponse. Ni que toutes les blessures sont guéries. Pour moi, la paix intérieure signifie que je ne dois plus me battre chaque jour contre le passé. Que je peux accepter ce que je ne peux plus changer. Que je peux conserver mes souvenirs sans être entièrement prisonnier d'eux. Et qu'à côté de mon chagrin, j'ose de nouveau laisser entrer la joie. C'est peut-être ce que signifie réellement vieillir. Non pas que nous vivions moins. Mais que nous vivions avec plus d'attention. Que nous apprenions à voir l'extraordinaire dans les choses les plus simples. Que nous nous préoccupions

moins de l'impression que nous faisons sur les autres. Et davantage de ce que nous pouvons réellement représenter les uns pour les autres. Je ne ressens plus le besoin de prouver quoi que ce soit. Cela ne signifie pas que je n'ai plus de rêves. Mais mes rêves ne doivent plus montrer à tout le monde qui je suis.

Il suffit d'être là. Pour ma famille. Pour mes amis. Pour quiconque a besoin d'une parole aimable, d'une oreille attentive ou d'un sourire. Si quelqu'un me demandait aujourd'hui quelle est ma plus grande richesse, je ne parlerais pas des entreprises que j'ai fondées. Ni des projets que j'ai réalisés. Je parlerais des personnes que j'aime. Des souvenirs que je peux chérir. Des milliers de conversations qui ont enrichi ma vie. Et de la paix intérieure que, lentement mais sûrement, j'ai appris à trouver au plus profond de moi. Une vie heureuse n'est pas une vie sans chagrin. Une telle vie n'existe pas. Une vie heureuse est une vie dans laquelle, malgré nos blessures, nous pouvons encore ressentir l'amour. Dans laquelle, après une perte, nous osons de nouveau laisser entrer un sourire. Dans laquelle nous continuons à croire aux êtres humains.

Et dans laquelle nous restons reconnaissants pour chaque nouvelle journée qui nous est donnée. Aujourd'hui, je sais qu'une journée ordinaire n'est

jamais réellement ordinaire. Chaque jour où nous pouvons aimer quelqu'un... écouter quelqu'un... ou simplement être ensemble... est un jour qui a eu un sens.

À un certain moment, un infarctus m'obligea à reconsidérer l'évidence apparente du lendemain. Mon corps, que j'avais traité pendant des années comme s'il obéirait à n'importe quelle consigne, imposa soudain une limite. L'homme qui cherchait toujours une solution dut apprendre à recevoir : des soins, de la patience et du temps. Je ne devins pas moins curieux, mais je commençai à sentir plus clairement ce qui ne pouvait plus être remis à plus tard.

De là naquit aussi le besoin de coucher mes souvenirs sur le papier. Non parce que je me considérais comme un écrivain. J'avais des histoires, des dates éparses, des photos et des noms, mais pas de fil conducteur. L'intelligence artificielle est devenue pour moi un outil permettant de poser des questions, d'ordonner mes souvenirs et de comparer différentes versions. Les faits, les choix et les sentiments restèrent les miens. La technologie ne m'a pas donné une vie ; elle m'a aidé à chercher les mots pour la vie que j'avais déjà menée.

Cela correspond au Renato que j'ai toujours été. Enfant, je voulais savoir pourquoi un appareil fonctionnait. Chez FAEMA, je cherchais la mouture idéale. Dans la céramique, je dessinais des systèmes qui n'existaient pas encore. Plus tard dans ma vie, j'ai abordé les nouveaux outils numériques avec la même ouverture d'esprit. L'âge ne doit pas mettre fin à la curiosité. Il peut au contraire la rendre plus douce : moins soucieuse de prouver que l'on a raison, davantage désireuse de comprendre ce qui reste possible.

CHAPITRE 42**Le long chemin vers le pardon**

Lorsque j'étais jeune, je pensais que pardonner signifiait oublier. Je pensais que je me réveillerais un jour et que la douleur aurait simplement disparu. La vie m'a appris autre chose. Il existe des blessures qui ne guérissent jamais entièrement. Elles deviennent une partie de ce que nous sommes. Mais nous pouvons choisir de les porter toute notre vie comme un fardeau. Ou nous pouvons lentement les transformer en une source de sagesse. Je n'ai pas appris cette leçon dans les livres. Je l'ai apprise en vivant. J'ai rencontré des personnes qui m'ont aidé sans jamais rien attendre en retour. Mais j'ai aussi connu des personnes qui m'ont tourné le dos précisément au moment où j'avais le plus besoin d'elles. J'ai perdu des amis. J'ai perdu des associés. J'ai perdu de l'argent. J'ai perdu des rêves. Mais aucune perte ne pouvait être comparée au jour où j'ai perdu mon fils bien-aimé.

Lorsque j'étais plus jeune, j'ai connu des moments de grande colère. Pas seulement parce que la vie était difficile. Mais surtout parce que je ne pouvais pas comprendre comment certaines personnes pouvaient oublier si facilement ce que vous aviez fait pour elles.

Pendant des années, je me suis demandé si l'honnêteté avait encore une véritable valeur. Cette question m'a longtemps occupé. Puis il se produisit une chose à laquelle je ne m'attendais pas. Plus je vieillissais, moins j'éprouvais le besoin d'avoir raison. Car qu'est-ce que cela changerait encore ? Même si quelqu'un admettait des années plus tard qu'il avait mal agi... Même si, des années plus tard, quelqu'un reconnaissait avoir mal agi... qu'est-ce que cela me rendrait ? Marco reviendrait-il pour autant ? Mes parents reviendraient-ils ? Les années perdues me seraient-elles rendues ? Bien sûr que non. Lentement, j'ai commencé à comprendre que le pardon n'est pas un cadeau que nous faisons seulement à un autre. C'est aussi un cadeau que nous nous faisons à nous-mêmes.

Non parce que l'autre avait raison. Non parce que ce qui s'est passé devient soudainement bon. Mais parce que nous refusons de rester prisonniers du passé jusqu'à la fin de notre vie. Pardonnez ne signifie pas que j'approuve tout. Au contraire. Il y a des événements que je ne comprendrai jamais entièrement. Des paroles que je n'oublierai jamais. Des décisions qui ont laissé de profondes blessures. Le pardon n'efface pas ces choses. Il ne change pas le passé. Mais il empêche que le passé continue aussi à

déterminer les dernières années de ma vie. Mes parents m'ont appris à travailler honnêtement. Marco m'a appris à continuer à rêver. La vie m'a appris à lâcher prise. À elles seules, ces trois leçons résument presque toute ma vie. Lorsque je pense aujourd'hui aux personnes qui m'ont fait du mal, je ne ressens plus de haine. Parfois, je ne ressens plus qu'une profonde tristesse. Parce que je crois qu'elles ont peut-être, elles aussi, pris des décisions qu'elles regrettent aujourd'hui.

Je ne connaîtrai jamais toute leur histoire. Tout comme elles n'ont jamais entièrement connu la mienne. Cette conscience n'excuse rien. Mais elle m'aide à lâcher prise. Peut-être devrions-nous donc juger un peu moins vite. Nous ne voyons qu'une petite partie de la vie d'un autre. Nous ne connaissons pas ses peurs. Ses déceptions. Ses souvenirs. Son combat. C'est pourquoi j'essaie aujourd'hui de comprendre d'abord. Et seulement ensuite, si c'est vraiment nécessaire, de juger. Mais, le plus souvent, je découvre qu'il n'est plus nécessaire de juger. Lorsque j'écirai bientôt la dernière page de ce livre, je ne veux laisser aucun compte inachevé. Ni avec mes amis. Ni avec mes anciens associés. Ni avec la vie elle-même. Tous les liens brisés ne peuvent pas être réparés. Tous les conflits ne peuvent plus être résolus. Mais je peux

choisir de ne pas continuer à porter l'amertume dans mon cœur.

Je veux être reconnaissant pour tout ce qui m'a été donné. Pour l'amour. Pour les occasions. Pour les personnes qui ont cru en moi. Et je veux essayer de trouver un sens à ce qui m'a été enlevé. Cela ne signifie pas que je suis reconnaissant pour la perte elle-même. Aucun père ne peut être reconnaissant d'avoir dû laisser partir son fils. Mais même de la douleur la plus lourde peuvent naître la compassion, la compréhension et la sagesse. Je peux être reconnaissant pour cela. Car, sans les épreuves rencontrées sur mon chemin, je ne serais pas devenu l'homme que je suis aujourd'hui. C'est peut-être la vérité la plus surprenante que j'ai découverte après soixante-dix-huit années de vie, au moment où j'écris ces mots. Parfois, ce ne sont pas nos victoires qui nous façonnent le plus profondément. Ce sont nos pertes.

Et si je pouvais adresser un seul souhait aux personnes qui lisent ces pages, ce serait celui-ci : N'attendez pas qu'il soit trop tard pour pardonner à quelqu'un. Non parce que l'autre mérite toujours ce pardon. Mais parce que vous méritez, vous aussi, de poursuivre votre chemin de vie en paix.

Parfois, je peux pardonner à quelqu'un sans me rapprocher à nouveau de lui. Parfois, je peux seulement décider de ne plus permettre que de nouveaux torts soient causés. Le pardon sans limites devient reniement de soi ; les limites sans humanité peuvent devenir une nouvelle prison.

La personne la plus difficile à pardonner est peut-être moi-même. Les questions sur ce que j'aurais pu voir plus tôt ou faire autrement reviennent sans cesse. J'essaie de ne pas les repousser, mais je veux aussi reconnaître que j'ai agi avec l'amour et les connaissances dont je disposais alors.

Ainsi, pour moi, le pardon n'est pas un grand aboutissement. C'est le choix, renouvelé chaque fois, de ne pas laisser la douleur décider de la personne que je suis aujourd'hui.

CHAPITRE 43**Ce que la vie m'a réellement appris**

Ce que la vie m'a appris n'est pas séparé des événements racontés dans ce livre. Je n'ai pas appris la dignité dans une maxime, mais en voyant mon père partir pour la mine avant le lever du soleil. Je n'ai pas appris à prendre soin des autres dans une théorie, mais en regardant ma mère cuisiner et laver pour des personnes qui n'avaient personne d'autre. J'ai appris la liberté devant le portail d'une usine, lorsque je me suis retourné sans savoir où j'irais.

Le café m'a appris qu'un petit réglage incorrect peut gâcher toute une expérience et que l'attention résout souvent davantage que les grands discours. Les clients m'ont appris qu'un conseil honnête coûte parfois une vente, mais bâtit la confiance. Medardo et Alberto m'ont appris que, par sa confiance, une personne peut éveiller une possibilité chez une autre. La crise de 1981 m'a appris que la responsabilité commence là où les explications s'arrêtent.

Mes entreprises m'ont aussi appris quelque chose de moins agréable : une bonne idée ne fait pas automatiquement une bonne entreprise. Le bon moment, l'argent, le contrôle et les bonnes personnes

ne sont pas les ennemis d'un rêve ; ils déterminent si ce rêve peut continuer à respirer. J'ai parfois accordé ma confiance trop facilement, conservé des projets trop longtemps et pensé que travailler davantage pouvait compenser n'importe quelle insuffisance. Ce n'étaient pas des preuves de méchanceté, mais des erreurs dont j'ai dû assumer les conséquences.

Dorina m'a appris que l'amour ne signifie pas que deux personnes ont les mêmes besoins. L'un recherche le mouvement, l'autre la sécurité. Un mariage ne devient pas fort parce que cette différence disparaît, mais parce que chacun continue à voir l'autre malgré cette différence. Mes frères m'ont appris qu'une famille n'a pas toujours besoin d'être unanime pour rester unie.

Marco m'a appris la vérité la plus dure : l'amour ne peut vaincre toutes les maladies. Cela ne rend pas l'amour inutile. Il détermine la manière dont nous sommes présents, dont nous écoutons et dont nous continuons, après sa mort, à voir quelqu'un comme un être humain à part entière. Sa vie me met en garde contre les mots « plus tard ». Plus tard n'est pas un rendez-vous. Quiconque veut dire quelque chose d'essentiel ne doit pas attendre que les circonstances soient parfaites.

Michael m'a appris que le silence demande lui aussi de l'attention. Un enfant qui choisit son propre chemin ne doit pas devenir invisible parce qu'un autre enfant exige davantage d'attention. Mes petits-enfants m'apprennent que l'amour n'est pas une possession. Nous donnons des racines à la génération suivante, mais elle doit décider elle-même dans quelle direction elle veut grandir.

J'ai appris que les larmes ne sont pas le contraire de la force et que demander de l'aide n'est pas une défaite. Une personne peut être indépendante et avoir néanmoins besoin des autres. Reconnaître ses limites n'empêche pas toutes les chutes, mais augmente la chance que quelqu'un puisse vous retenir lorsque vous tombez.

Et surtout, j'ai appris qu'une vie se compose d'instantanés ordinaires : un café à table, un trajet vers l'Italie, un enfant qui rentre à la maison, une promenade entre amis, une main posée sur une épaule. Souvent, nous ne reconnaissons leur valeur qu'une fois qu'ils sont passés. Mon conseil le plus simple est donc celui-ci : soyez présent, écoutez vraiment et ne remettez pas l'amour à plus tard.

CHAPITRE 44**L'héritage qu'aucun notaire ne peut partager**

Lorsque les gens parlent d'un héritage, la plupart pensent immédiatement à une maison. À de l'argent. À des terres. À des objets qui passent d'une génération à l'autre. Moi aussi, j'ai travaillé toute ma vie. J'ai fondé des entreprises. Développé des projets. Construit des maisons que j'ai ensuite dû quitter. J'ai vu des idées devenir réalité. Et j'ai vu d'autres rêves disparaître presque aussi vite qu'ils étaient nés. Il y eut des années de réussite. Et il y eut des années où j'ai dû recommencer depuis le début. Aujourd'hui, je comprends que presque rien de ce que nous possédons n'est fait pour durer éternellement. Les bâtiments changent ou disparaissent. Les entreprises sont vendues, prennent un autre nom ou cessent d'exister. L'argent va et vient. Même les objets auxquels nous sommes attachés émotionnellement passent un jour entre d'autres mains. Un notaire peut fixer qui reçoit quoi.

Il peut partager une maison. Un compte bancaire. Une collection. Mais l'héritage le plus important d'un être humain ne peut être décrit entièrement dans aucun document juridique. Car il existe une richesse

qu'aucun notaire ne peut partager. La manière dont nous avons vécu. L'amour que nous avons donné. L'honnêteté avec laquelle nous avons traité les autres. Le courage que nous avons transmis à quelqu'un. La confiance que nous avons éveillée chez un autre. Et l'espoir que nous avons laissé dans son cœur. Lorsque j'y pense, je pense d'abord à mon père. Il ne m'a pas laissé une grande fortune. Il ne possédait pas de châteaux. Pas d'actions. Pas de collection d'objets précieux. C'était un simple mineur. Chaque jour de travail, il descendait profondément sous terre pour remonter du charbon. Non parce que c'était son rêve. Mais parce qu'il voulait donner à ses enfants un avenir meilleur que celui qu'il avait connu.

De lui, j'ai hérité la conviction qu'un travail honnête donne sa dignité à une personne. Que nous ne devons pas attendre que quelqu'un d'autre résolve nos problèmes. Que, après un revers, nous devons essayer de nous relever. Et que la valeur d'un père n'est pas déterminée par ce qu'il amasse pour lui-même, mais par ce qu'il est prêt à porter pour sa famille. Ma mère aussi m'a laissé un héritage inestimable. Elle m'a appris que l'amour ne s'exprime pas seulement par des paroles. L'amour devient visible dans ce que nous faisons pour un autre. Dans toutes les fois où nous

mettons notre propre confort de côté. Dans les soins dont nous entourons quelqu'un. Dans le repas qui est prêt. Dans la main qui nous tient. Et dans la présence qui demeure, même lorsque la vie devient difficile. Combien de fois a-t-elle pensé d'abord à ses enfants et seulement ensuite à elle-même ? Lorsque j'étais jeune, cela me semblait aller de soi.

Ce n'est que bien plus tard que j'ai compris combien cela demandait de force et de courage. Et Marco aussi m'a laissé un héritage. Normalement, nous pensons qu'un père laisse quelque chose à son fils. Mais un fils peut également transmettre à son père quelque chose qui demeure pour toujours. Marco m'a donné sa curiosité. Son intérêt pour la technologie. Sa conviction que, derrière chaque problème, une solution était peut-être encore cachée. Là où les autres disaient : « C'est impossible », il commençait précisément à se demander pourquoi ce serait impossible. Cette manière de regarder me gardait jeune, moi aussi. Aujourd'hui encore, lorsque je découvre ou essaie de comprendre quelque chose de nouveau, je pense souvent à lui. Une part de sa curiosité continue alors à vivre en moi. Je suis ainsi devenu moi-même la preuve que le plus grand héritage ne va pas toujours des plus âgés vers les

plus jeunes. Parfois, les parents reçoivent quelque chose de leurs enfants.

Parfois, un fils transforme pour toujours la manière dont son père regarde le monde. Lorsque je réfléchis à ce que je veux moi-même laisser, je ne pense donc pas en premier lieu à mes biens matériels. Bien sûr, toute ma vie, j'ai essayé de prendre soin de ma famille. J'ai travaillé. Pris des risques. Fondé des entreprises. Je voulais construire une sécurité pour les personnes que j'aimais. Mais l'argent et les biens n'étaient jamais le véritable objectif. Je travaillais parce que je voulais donner un avenir meilleur à ma famille. Comme mon père avait essayé de le faire avant moi. Si Michael, mes petits-enfants et ceux qui viendront après moi pensent un jour à moi, je n'espère pas qu'ils se souviendront surtout du nombre d'heures que j'ai travaillées. J'espère qu'ils comprendront pourquoi je travaillais. J'espère qu'ils se souviendront que j'ai toujours recommencé.

Que, même après que ma confiance eut été trahie, j'ai continué malgré tout à croire aux gens. Que j'ai commis des erreurs, mais essayé d'en tirer des leçons. Et que, malgré tout ce que la vie m'a enlevé, je n'ai jamais cessé d'aimer ma famille. Je ne veux pas être seulement rappelé pour mes bonnes décisions. Mes

erreurs aussi font partie de mon histoire. Peut-être ceux qui viendront après moi pourront-ils même en apprendre davantage que de mes réussites. Ma vie ne prouve pas que le travail acharné mène toujours au succès. Parfois, nous pouvons tout donner et perdre malgré tout. Elle ne prouve pas non plus que la confiance n'est jamais trahie. Cela s'est bel et bien produit. Mais j'espère que mon chemin de vie montre qu'une défaite ne doit pas signifier la fin d'un être humain. Que nous pouvons recommencer après une chute. Que nous ne devons pas laisser l'amertume avoir le dernier mot.

Et que, même lorsque nous ne pouvons pas tout réparer, nous pouvons toujours choisir de nouveau la manière dont nous poursuivons notre route. Mes enfants et petits-enfants ne doivent pas suivre le même chemin que moi. Au contraire. J'espère qu'ils trouveront leur propre voie. Qu'ils oseront suivre leurs propres rêves. Qu'ils ne vivront pas selon les attentes des autres. Et qu'ils se sentiront libres de faire d'autres choix que moi. Un héritage ne doit pas devenir un fardeau. Il ne doit pas être une mission consistant à répéter la vie des générations précédentes. Il doit être une boussole. Quelque chose qui peut indiquer une direction lorsque le chemin devient incertain, sans

prescrire la destination que quelqu'un doit choisir. Peut-être l'un de mes petits-enfants ouvrira-t-il un jour ce livre. Peut-être par curiosité. Peut-être parce qu'il ou elle voudra savoir qui étaient les personnes visibles sur de vieilles photos. Mais une page sera peut-être lue à un moment de doute.

À un moment où quelque chose aura échoué. Où quelqu'un risquera de perdre confiance en lui-même. Ou lorsque la vie paraîtra plus lourde que prévu. Si, quelque part dans ce livre, une seule pensée redonne du courage... un seul souvenir montre clairement que personne n'a à tout porter seul... ou une seule phrase aide à ne pas abandonner... alors ce livre aura atteint son objectif le plus profond. Ce serait pour moi le plus bel héritage de tous. Pas un monument portant mon nom. Pas une entreprise qui devrait durer éternellement. Pas un bien prouvant ce que j'ai jadis accompli. Mais des mots qui atteignent un cœur au bon moment. Des souvenirs qui continuent à relier une famille. Des valeurs qui prennent une autre forme dans de nouvelles vies. Et un amour qui poursuit son voyage, même lorsque celui qui l'a un jour donné n'est plus là.

Peut-être l'un de mes petits-enfants me sentira-t-il alors de nouveau tout près, pour un instant. Non

comme entrepreneur. Non comme quelqu'un qui a fondé des entreprises ou développé des projets. Ni même d'abord comme écrivain. Mais simplement... comme leur grand-père. Un grand-père qui n'était pas parfait. Qui a beaucoup rêvé. Qui est parfois tombé. Mais qui a toujours essayé de se relever. Et qui, par-dessus tout, voulait leur transmettre qu'ils sont aimés. Vraiment, je ne peux imaginer de plus bel héritage. Car, en fin de compte, nous ne continuons pas à vivre par ce que nous avons accumulé. Nous continuons à vivre par ce que nous avons transmis.

POSTFACE

À tous les miens

Lorsque j'ai commencé ce livre, je pensais que j'allais simplement raconter ma propre histoire. Aujourd'hui, je comprends qu'elle n'a jamais été uniquement la mienne. Aucune vie n'est écrite par une seule personne. Nous sommes façonnés par ceux qui nous aiment, nous aident, nous accordent leur confiance et parfois nous mettent aussi à l'épreuve.

C'est pourquoi je veux consacrer ces dernières pages à toutes les personnes qui, chacune à leur manière, ont écrit une page de ma vie. Je pense tout d'abord à mes parents. Mon père Antonio quitta son pays natal et descendit dans les mines belges afin d'offrir un avenir à ses enfants. Ma mère Guglielmina m'a appris, par sa douceur, sa simplicité et son dévouement, ce que signifie l'amour inconditionnel. Tout ce qu'ils m'ont transmis continue de vivre en moi.

Je pense à mes frères Remo, Mario, Carmine et Maurizio. Nous avons ri, souffert et connu des différences ensemble, mais aussi construit des souvenirs que personne ne peut nous enlever. Mario, qui nous a quittés trop tôt, reste pour moi l'une des personnes les plus chaleureuses et les plus

bienveillantes que j'aie connues. Et je pense à ma petite sœur Lidiola. Sa vie fut brève, mais son nom et sa place ont toujours continué d'exister au sein de notre famille.

Ma gratitude la plus profonde va à Dorina. Ensemble, nous avons parcouru presque toute une vie. Nous avons fondé une famille, connu de belles années et porté ensemble ce qui était presque impossible à porter. Nous n'avons pas toujours vécu le chagrin de la même manière et n'avons pas toujours trouvé les mêmes mots. Pourtant, nous restons unis par une histoire que personne ne peut nous enlever. Merci, Dorina, pour nos deux fils et pour tout ce que nous avons construit et porté ensemble.



Dorina, mon épouse bien-aimée, telle qu'elle est aujourd'hui - après toutes ces années, toujours la femme avec laquelle je partage ma vie.

Marco, aucun mot ne peut décrire pleinement ce que tu as représenté pour moi. Tu étais mon fils, mon ami, mon collègue, mon compagnon de voyage et mon confident. Nous avons travaillé, rêvé, voyagé, discuté et ri. Je veux que les gens ne sachent pas seulement comment ta vie s'est terminée, mais surtout qui tu étais : un garçon curieux, un père fier et un homme qui

continuait de croire en de nouvelles possibilités. La mort a mis fin à ta vie, mais pas à mon amour pour toi.

Michael, toi aussi, tu occupes une place unique et irremplaçable dans mon cœur. Tu n'as jamais eu à ressembler à ton frère ni à suivre mon chemin. Tu as choisi ta propre vie, trouvé ta place dans l'aviation et es devenu le père d'Helena et d'Andreas. Ces dernières années, notre lien est devenu plus profond et plus sincère. Merci pour nos conversations, pour ta présence et pour les nouveaux souvenirs que nous créons ensemble. Je suis fier de l'homme et du père que tu es devenu. À Tina.

À Tina, la mère de Chiara et Laura, et à tous ceux qui ont contribué à ramener chaleur et liens dans notre famille après des années difficiles : vous aussi, vous appartenez à cette histoire. La vie ne suit pas toujours le chemin que nous aurions nous-mêmes choisi. Parfois, la réconciliation ne devient possible que lorsque nous apprenons à regarder sans nier le passé.

Mon amour va à mes quatre petits-enfants : Chiara, Laura, Helena et Andreas. Chacun de vous occupe une place particulière dans mon cœur. Vous n'avez pas à revivre les rêves d'une génération précédente. Faites vos propres choix, vos propres erreurs et vos propres rêves. J'espère seulement qu'entre ces mots, vous

sentirez tout l'amour et tous les sacrifices qui ont précédé votre propre histoire.



Michael, entouré d'Helena, Laura, Andreas et Chiara - un chaleureux moment en famille.

Lorsque notre famille se réunit, le nom de Marco n'a pas à être passé sous silence. Nous pouvons raconter des histoires, rire en pensant à lui et ressentir son absence. Ainsi, le souvenir n'est pas seulement tristesse. Il devient aussi chaleur, lien et une manière silencieuse de garder quelqu'un auprès de nous.



Avec mes petits-enfants - des instants ordinaires qui deviendront plus tard de précieux souvenirs.

Un merci tout particulier va à Cristina. Tu as été une amie chère à Marco, puis tu es devenue pour moi une fille de cœur. Même après qu'il nous eut quittés, tu es restée présente et tu as continué à préserver son souvenir avec amour. Pour cela, je te serai toujours reconnaissant.

Je pense à ma tante Ida, à Medardo Maseroli, Jules et Alphonsine, Kevin Umé, Louis Ouwerkerk et Alberto Pastorelli. Chacun d'eux m'a offert, à un moment décisif, sa confiance, son amitié ou une chance. Je pense aussi à Davide, Lutgart, Agostino, Gilbert, Maria,

Jimmy, Vittorina, Giulia, Massimo, Ludo et Tony. Derrière chaque nom vit une histoire que je garde dans mon cœur.

Et il y en a encore tant d'autres : membres de la famille, amis, collègues, collaborateurs, clients, fournisseurs, voisins, habitants de la cité De Lindeman et personnes rencontrées au cours de mes voyages. Certains sont restés pendant des années ; d'autres n'ont fait partie de ma vie que brièvement. Mais même une brève rencontre peut laisser une trace. Si je n'ai pas cité quelqu'un par son nom, cela ne signifie jamais que cette personne était moins importante.

Au cours d'une longue vie, chacun commet des erreurs. Moi aussi. J'ai sans aucun doute déçu des personnes. Peut-être n'ai-je pas toujours assez écouté, ai-je trop travaillé, accordé trop facilement ma confiance ou trop peu dit ce que quelqu'un représentait pour moi. Si j'ai blessé quelqu'un, consciemment ou non, j'en demande sincèrement pardon. Non parce que j'ai jamais été parfait, mais parce que j'ai toujours essayé de vivre honnêtement.

Je tiens également à vous remercier, cher lecteur. Vous m'avez suivi sur des chemins qui remontent à près de quatre-vingts ans. Peut-être certaines pages vous ont-elles fait penser à votre père ou à votre mère,

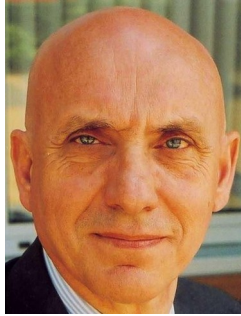
à un enfant, à un ami ou à quelqu'un qui vous manque. Si, l'espace d'un instant, mes souvenirs ont touché les vôtres, ce livre a accompli quelque chose qui dépasse mon seul récit.

Une vie ne devient pas particulière par ce qu'une personne possède ou par tout ce qu'elle accomplit. Elle le devient grâce aux personnes avec lesquelles on a eu la chance de la partager. Sans toutes ces personnes, mon histoire aurait été différente. Sans mes parents, il n'y aurait eu aucun commencement. Sans Dorina, aucune famille. Sans Marco et Michael, pas le même amour ni les mêmes leçons. Sans mes petits-enfants, pas le même espoir. Sans mes frères, ma famille et mes amis, pas les mêmes racines ni les mêmes souvenirs.

C'est pourquoi ce livre ne pouvait finalement recevoir qu'un seul titre : MA VIE - AU NOM DE TOUS LES MIENS. Il porte mon nom, mais appartient aussi un peu à tous ceux qui ont partagé une partie de leur vie avec la mienne. C'est pourquoi je dépose cette dernière page entre vos mains, avec humilité, gratitude et surtout avec amour. Et, par-dessus tout... avec amour. Au nom de tous les miens.

MA VIE

AU NOM DE TOUS LES MIENS



Renato Rossi

Renato Rossi est né le 5 juin 1948 à Loreto Aprutino et est arrivé bébé avec sa famille dans la cité minière De Lindeman à Heusden-Zolder. Il a grandi dans une famille de mineurs et construit une vie où la famille, le café, la céramique, l'entrepreneuriat, l'innovation et la spiritualité n'ont cessé de s'entrelacer.

Dans cette édition révisée, il raconte en quarante-quatre chapitres ses racines, Dorina, ses fils Marco et Michael, ses petits-enfants, les personnes qui l'ont façonné, les rêves qu'il a réalisés et la perte qui a tout changé. La version XL intégrale en 99 chapitres reste elle aussi disponible gratuitement.

Ce livre porte son nom, mais il appartient à tous ceux qui ont écrit une page de sa vie - à tous les miens.

« Tout ce que vous faites pour quelqu'un d'autre, vous le faites à vous-même. »